

**ACADÉMIE DES SCIENCES D'ALBANIE**  
SECTION DES SCIENCES SOCIALES ET ALBANOLOGIQUES

**STUDIA  
ALBANICA**

2

# STUDIA ALBANICA

---

## Conseil de Rédaction :

Seit MANSAKU (Rédacteur en chef)  
Muzafer KORKUTI (Rédacteur en chef adjoint)  
Arben LESKAJ (Secrétaire scientifique)  
Francesco ALTIMARI  
Jorgo BULO  
Ethem LIKAJ  
Shaban SINANI  
Marenglen VERLI  
Pëllumb XHUPI

© 2015, Académie des Sciences d'Albanie

ISSN 0585-5047

Académie des Sciences d'Albanie  
Section des Sciences sociales et albanologiques  
7, place Fan S. Noli  
AL-1000 Tirana

Marenglen VERLI

## LE TRAITEMENT DE LA QUESTION ALBANAISE EN YUGOSLAVIE SUR LE PLAN BALKANIQUE (APRÈS 1945)

### I. Les origines du problème

La question des Albanais de Yougoslavie, respectivement la question du Kosovo, celle des Albanais de Macédoine, du Monténégro et du sud de la République de Serbie après la Seconde Guerre mondiale, fait certainement partie de la question albanaise en général, dont les origines remontent à 1913, avec le morcellement drastique tristement connu des territoires albanais, sans parler de quelques faits antérieurs comme l'occupation, l'annexion et le nettoyage ethnique, à partir de 1878, du sandjak de Niš, vidé de presque toute sa population albanaise<sup>1</sup>.

L'occupation serbe et monténégrine a réservé aux Albanais du Kosovo et des autres territoires en Yougoslavie la même politique qui s'est répétée tout au long des années 1913-1915<sup>2</sup>. Bien que signataire du Traité sur les minorités de la Société des Nations dont elle était membre, la Yougoslavie de Versailles, celle de l'entre-deux-guerres 1918-1941, n'a pas changé d'attitude à l'égard des Albanais. D'ailleurs, cette période a été celle de l'institutionnalisation et de l'aggravation extrême du nettoyage ethnique à travers la violence et la terreur, les expropriations, les expulsions en masse et la colonisation slave des territoires albanais, parallèlement à l'assimilation des Albanais chrétiens qui étaient nombreux non seulement dans des régions compactes comme la Reka de Dibra, mais aussi dans les

---

<sup>1</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. II, Akademia e Shkencave e Republikës së Shqipërisë, Instituti i Historisë, Tirana, Toena, 2002, pp. 144, 147, 148 ; Sabit Uka, *Dëbimi i shqiptarëve nga Sanxhaku i Nishit dhe vendosja e tyre në Kosovë*, vol. III, Prishtina, 2004, pp. 38-40 ; etc.

<sup>2</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vëll. III, Akademia e Shkencave e Republikës së Shqipërisë, Instituti i Historisë, Tirana, Toena, 2007, pp. 424-428 ; Marenglen Verli, *Reforma agrare kolonizuese në Kosovë 1918-1941*, Bonn/Tirana, Iliria, 1992, pp. 9-21 ; etc.

régions d'Ohrid, de Prespa, de Monastir<sup>3</sup> et ailleurs. Dans ce dernier cas, les actions lancées depuis longtemps à travers les institutions religieuses, les écoles et, finalement, à travers la différenciation sociale et politique opérée entre les Albanais chrétiens et ceux de confession musulmane ont été efficaces et leurs résultats seraient consolidés davantage au cours des décennies suivantes.

Il faut souligner que, durant les années 1930, dans la partie méridionale de l'État serbo-croato-slovène, respectivement dans les régions de Vranja, Skopje et Monastir, autrement dit dans la Banovine du Vardar, de mauvais traitements ont été subis non seulement par les Albanais, mais aussi par la population locale slave, à la seule différence que dans son cas la politique officielle de Belgrade visait, d'une part, à la rendre hostile aux Albanais et, de l'autre part, à la serbiser en contrecarrant l'influence de la Bulgarie. Bien entendu, sur les territoires en question il y avait aussi d'autres minorités nationales, des Valaques, des Turcs, etc., à l'égard desquelles a été menée également une politique différenciée, calculée sur la base des conjonctures intérieures et internationales, notamment suivant les rapports avec les pays voisins dans la région, tels que la Grèce ou la Turquie<sup>4</sup>.

La faiblesse de l'État albanais indépendant, dans les années 1920-1930, sa dépendance considérable de l'Italie, ainsi que de la politique des Grandes Puissances, tout d'abord de la France et pendant assez longtemps de la Grande Bretagne, visant à entraver la pénétration italienne dans les Balkans, ont été des facteurs déterminants de la violence extrême exercée par Belgrade sur la population albanaise<sup>5</sup>.

Les chiffres des conséquences de cette politique sont assez éloquents. Dans l'espace de deux décennies, environ 300 000 Albanais ont été expulsés de Yougoslavie, en grande partie du Kosovo et des régions albanaises orientales<sup>6</sup>. Dans les régions

<sup>3</sup> *Ibid.* ; *Shqiptarët e Maqedonisë*, Shkup, Meshihati i BI në RM, 1994, pp. 97, 127, 133, 145, 315 ; Tahir Abdyli, *Hasan Prishtina në lëvizjen kombëtare e demokratike shqiptare 1908-1933*, Prishtina, Rilindja, 1990, p. 338.

<sup>4</sup> Noel Malcolm, *Kosova një histori e shkurtër*, Prishtina, Koha, 1998, pp. 290-300 ; Aleksandar Apostolov, *Kolonizacijata na Makedonia vo stara Jugoslavija*, Skopje, Kultura, 1966, p. 151 ; T. Abdyli, *op. cit.*, pp. 229-231, 244, 248, 361 ; *Historia e Popullit Maqedonas*, Shkup, Flaka e vëllazërimit, 1983, pp. 202, 209-216, 221-227, 243 ; etc.

<sup>5</sup> T. Abdyli, *op. cit.*, pp. 259, 322, etc. ; M. Verli, *op. cit.*, pp. 181-183 ; etc.

<sup>6</sup> Zamir Shtylla, "Aspekte të politikës së shpërnguljes me dhunë të shqiptarëve nga Kosova në vitet 1936-1941", in *Studime historike*, n° 3, Tirana, 1990 ; voir aussi *Dëbimet e shqiptarëve dhe kolonizimi i Kosovës (1977-1995)*, Prishtina, OIK, 1997 ; etc.

centrales et les périphéries orientales et méridionales de la Banovine du Vardar, la population albanaise a été effacée ou réduite au minimum à travers les expulsions et l'assimilation. À certains endroits comme à Monastir, Prilep, Skopje, dans la zone de Prespa et ailleurs, les rapports ethniques de la population ont été renversés de manière drastique au détriment de la population albanaise. Parallèlement, la discorde a été semée et nourrie entre Albanais et Slaves locaux. Ces derniers n'étaient attaqués que s'ils avaient des préférences pour la Bulgarie ou s'ils participaient au mouvement probulgare des Comitadjis, qui était assez actif dans les années 1920<sup>7</sup>.

La Seconde Guerre mondiale a créé de nouvelles situations dans la région et, en particulier, sur les territoires albanais en dehors des frontières politiques de l'Albanie de 1913. La plupart du Kosovo actuel et une partie considérable des territoires albanais de l'Est, qui se situent aujourd'hui dans la partie ouest et nord-ouest de la République de Macédoine, ont été annexés après 1941 par l'Italie et ont été rattachés à l'État albanais incorporé depuis avril 1939 dans l'Empire italien. Bien que sous occupation, la période en question a été perçue comme une libération par la majorité de la population albanaise qui s'est vue restituer les propriétés enlevées par expropriation ou confiscation dans les années 1913-1941 et autoriser à avoir une administration et une éducation albanaises, un marché unifié, le droit à se servir des symboles nationaux, etc.<sup>8</sup>.

Or, force est de souligner que, même si l'Italie et la Bulgarie étaient des pays alliés durant la Seconde Guerre mondiale, dans la zone bulgare il y avait des différences quant au traitement réservé respectivement aux populations slave et albanaise, et cela au détriment de cette dernière<sup>9</sup>. Il y avait une ressemblance évidente avec la situation durant les années 1916-1918 de la Première Guerre mondiale.

<sup>7</sup> *Shqiptarët e Maqedonisë ...*, pp. 361, 389, 399 ; *Historia e Popullit Maqedonas...*, pp. 212-223 ; N. Malcolm, *op. cit.*, pp. 275-300 ; Marenglen Verli, *Kosova - sfida shqiptare në historinë e një shekulli*, Tirana, BOTIMPEX, 2007, pp. 111, 159, 175, 199 ; T. J. Porečki, *Istina o Makedoniji kroz dokumentaciju*, Beograd, 1922, p. 97 ; Reshat Nexhipi, *Shtypja dhe rezistenca shqiptare në Maqedoni nëpër shekuj*, Manastir, 1996, p. 321 ; etc.

<sup>8</sup> *Ibid.* ; voir aussi *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. IV, Akademia e Shkencave e Republikës së Shqipërisë, Tirana, Toena, 2009, pp. 129-149 ; Lefter Nasi, *Ripushtimi i Kosovës (shtator 1944-korrik 1945)*, Tirana, Shtypshkronja "Tirana", 1994 ; Muhamet Shatri, *Kosova në Luftën e Dytë Botërore*, Prishtina, 1997 ; Muhamet Pirraku, *Ripushtimi i Kosovës 1945*, Prishtina, Dielli, 1992 ; etc.

<sup>9</sup> *Historia e Popullit Shqiptar...*, vol. IV, pp. 129-148 ; *Shqiptarët e Maqedonisë...*, p. 399 ; etc.

Cependant, les grands alliés du bloc antifasciste, les États-Unis, l'URSS et la Grande Bretagne, n'ont pas reconnu les modifications de frontières effectuées par les pays de l'Axe et ont permis au PC Yougoslave conduit par Tito de prendre le contrôle du mouvement communiste et de la résistance antifasciste sur l'ensemble du territoire de l'ancien Royaume de Yougoslavie, de déjouer l'influence du PC Bulgare sur les contrées méridionales, d'écarter des postes dirigeants tous ceux qui étaient suspectés d'appartenir à cette tendance et d'attirer au rôle d'apprenti sorcier le PC Albanais avec les forces armées antifascistes que ce dernier contrôlait, même au-delà des frontières de 1913. C'est d'ailleurs pour cette raison que les contrées albanaises et, en général, toutes les régions de la rive droite du Vardar sont devenues le foyer principal de la résistance antifasciste<sup>10</sup>.

## II. Le traitement de la question albanaise en Yougoslavie après la Seconde Guerre mondiale

Après la guerre et tout au long de la période entre 1945 et 1990, les Slaves de l'ex-Banovine du Vardar ont bénéficié pour la première fois d'une entité étatique propre à eux, la République de *Macédoine* dans le cadre de la RSF de Yougoslavie. La population appelée jadis bulgare et petit à petit macédonienne, grâce aussi à un mouvement qui s'était développée à l'émigration et qui avait lancée cette idée depuis longtemps, peut-être depuis 1903, a été reconnue comme seule nation constitutive de la république et a pris la direction de l'administration, de l'économie, de l'éducation et de tout autre secteur public<sup>11</sup>. Les communistes macédoniens, oscillant tantôt en faveur de l'un, tantôt en faveur de l'autre des deux clans principaux qui gouvernaient la Yougoslavie, ont adopté une attitude chauvine à l'égard des Albanais. En République de Macédoine, ces derniers qui représentaient pourtant le tiers de la population sont restés des citoyens de seconde catégorie, des victimes de préjugés, de mépris et de mauvais traitements, quoi que cette situation puisse sembler

<sup>10</sup> *Ibid.* ; voir aussi L. Nasi, *op. cit.*, p. 151 ; Masar Kodra, *Shqiptarët e Maqedonisë gjatë Luftës së Dytë Botërore (1939-1944)*, Kumanovo, Make o cka, 1996, pp. 52, 115, 169, 177 etc.

<sup>11</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. IV, *op. cit.*, pp. 339-371 ; voir aussi *Shqiptarët e Maqedonisë...*, pp. 451, 479, 509, 601 ; Marenglen Verli, *Shqipëria dhe Kosova – historia e një aspirate*, vol. II, Tirana, BOTIMPËX, 2008, pp. 15, 40, 43, 61 ; M. Verli, *Kosova sfida shqiptare...*, p. 388 ; Zeqirja Idrizi, *Pozita e shqiptarëve në Maqedoni pas Luftës së Dytë Botërore*, Tirana, Luma, 2003, pp. 15, 51, 71, 138 ; etc.

initialement comme paradoxale si l'on tient compte des rapports existant jusqu'en 1948 entre la Yougoslavie et l'Albanie. D'ailleurs, la population albanaise en Macédoine, ainsi qu'au Monténégro et dans les communes albanaises du Sud de la Serbie, s'est trouvée dans une position encore plus difficile qu'au Kosovo<sup>12</sup>.

Pour l'élite politique yougoslave, il était hors de question d'unifier les territoires albanais en une seule entité étatique. Si le maréchal Tito et ses suppôts nourrissaient des visées expansionnistes dans les Balkans et envisageaient de créer dans la péninsule un grand État, une confédération comprenant au moins l'Albanie en tant que septième république yougoslave, mais aussi la Bulgarie, ils menaient parallèlement une politique de contre-balancement des appétits chauvis des élites communistes des principales nations slaves, afin de garder les équilibres de la Fédération. Dans ce cadre, particulièrement jusqu'aux Plénums de Brioni en 1966 mais aussi après l'année 1981, il a été toléré que les républiques méridionales de la Fédération, la Serbie, la Macédoine et le Monténégro, puissent exercer un maximum de violence contre l'élément albanais<sup>13</sup>.

Les conséquences de cette politique ont été catastrophiques. Rien que jusqu'en 1968, environ 400 000 Albanais ont pris le chemin de l'exil. Cet exode ainsi que la spécialisation économique inappropriée des territoires albanais ont conduit à une chute considérable du revenu par habitant (2 à 3 fois par rapport à la moyenne de la Fédération). D'autre part, le développement de l'enseignement et de la culture a été négligé<sup>14</sup>.

Certes, cette grave situation était due aussi à la politique menée par les républiques septentrionales yougoslaves. Jusqu'en 1991, la Croatie et la Slovénie ont calculé selon leurs propres intérêts étroits toutes leurs prises de position à l'égard de la question des Albanais de Yougoslavie. Leur conduite était dictée en effet par les rapports entre les clans serbo-monténégrin et croato-slovène au fil des décennies et par l'objectif de s'arroger un rôle prépondérant au sein de la Fédération. Quoi qu'il en soit, l'intérêt insuffisant que les élites politiques des républiques septentrionales ont porté à la question albanaise au cours des années 1980, quand sur la scène politique yougoslave il n'y avait plus de figures de la même envergure d'Edvard Kardelj (mort en 1979) ou de Josip Broz Tito (mort en 1980) et capables de garder les équilibres, montre que ce problème leur semblait lointain et irrationnel. Ce n'est qu'à la fin des années

---

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Z. Idrizi, *op. cit.*, pp. 51, 96, 111, 138 ; *Shqiptarët e Maqedonisë...*, pp. 451, 479, 499, 509, 577, 601 ; etc.

1980 que Zagreb et Ljubljana ont commencé à comprendre qu'il était question de l'existence même de la Fédération. Or, il était trop tard et la guerre était sur le point de se déclencher. Désormais, la réévaluation des Albanais et de leur question serait dictée par la nouvelle situation et le conflit ethnique qui a disloqué la Yougoslavie<sup>15</sup>.

Au cours de la période allant de 1945 à 1948, l'Albanie se trouvait sous la tutelle yougoslave. Même si elle pouvait être parfaitement au courant de la condition des compatriotes au-delà de la frontière, il lui était impossible de soulever la question des Albanais en Yougoslavie. Tout au plus, il a été question de quelque entretien confidentiel d'Enver Hoxha avec Tito, durant lequel on n'a mentionné que le Kosovo, d'ailleurs sous le seul aspect de son appartenance territoriale, mais pas du tout en ce qui concernait la politique du traitement réservé à la population<sup>16</sup>.

En tout état de cause, la période après 1948 a elle aussi laissé Tirana généralement hors de l'état d'agir de manière officielle et efficace à la défense de ses compatriotes au-delà de la frontière. L'Albanie elle-même manquait sous tous les aspects du potentiel nécessaire non seulement pour résoudre, mais même pas pour soulever dans les forums internationaux la question du traitement réservé aux Albanais en Yougoslavie.

De leur côté, ses « grands amis » des années 1948-1978, autrement dit ses alliés stratégiques, d'abord l'URSS et ensuite la Chine, avaient leurs propres raisons pour ne pas toucher aux intérêts de la RSF de Yougoslavie : tantôt à cause de leur politique régionale ou de l'équilibre de forces entre les deux blocs, tantôt à cause des sentiments panslavistes, tantôt en raison de la stratégie de soutien du « bloc des non-alignés » ou du « tiers monde » où le maréchal Tito avait aligné la Yougoslavie, tantôt par allergie d'aborder les problèmes des minorités et d'autant plus d'intervenir pour les résoudre (même si les Albanais étaient loin de représenter une simple minorité en Yougoslavie, voire même dans le cadre de la République de Macédoine)<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Bernard Lory, *Europa Ballkanike nga 1945 në ditët tona*, Tirana, Dituria, 2007 ; Stipe Mesic, *Si është shkatërruar Jugosllavia*, Tirana, 55, 2007 ; Mark Mazower, *Ballkani, Një histori e shkurtër*, Tirana, Skanderbeg Books, 2010, pp. 151, 249.

<sup>16</sup> Enver Hoxha, *Titistët*, Tirana, 8 Nëntori, 1981.

<sup>17</sup> N. Malcolm, *op. cit.*, pp. 327, 332-334 ; M. Verli, *Kosova sfida shqiptare...*, p. 380 ; *E vërteta mbi Kosovën dhe shqiptarët në Jugosllavi*, Tirana, 8 Nëntori, 1990, pp. 559-635 ; etc.



Après 1978, l'Albanie s'est enfermée comme jamais auparavant et, confrontée à des difficultés d'ordre économique qui mettaient en question son existence même, dépendante dans une mesure inimaginable du commerce de troc avec la Yougoslavie même pour les denrées de première nécessité, elle ne pouvait certainement se permettre tout au plus qu'une lutte verbale sur la question de ses compatriotes vivant en Yougoslavie, qu'un discours destiné plutôt aux oreilles de l'opinion publique intérieure, mais pas du tout une confrontation ou un combat réel dans le cadre des forums internationaux<sup>18</sup>.

### III. Le traitement de la question albanaise par les États des Balkans et le facteur international

La Grèce, qui avait oscillé pendant un demi-siècle entre l'indifférence, ou le peu d'attention pour son voisin septentrional, et la sympathie pour la Serbie et l'orthodoxie, s'est trouvée à la fin de la Seconde Guerre mondiale face à une Yougoslavie socialiste et fédérative hostile, au moins jusqu'en 1949. Ce n'est que la pression soviétique qui allait modifier ces rapports, lesquels ont été restructurés positivement en août 1954 à Bled, avec la signature du Pacte balkanique entre la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie, même si cette structure politique fragile serait vite anéantie un an après aussi bien par la question chypriote, qui a opposé la Grèce et la Turquie, que par le rapprochement de Belgrade avec Moscou.

Par la suite, si les rapports entre Belgrade et Athènes n'étaient pas mauvais, la république yougoslave la plus méridionale au nom de Macédoine n'est pas moins restée pour la Grèce « sa bête noire ». L'appellation de cette république deviendrait une pomme de discorde et allait gangrener, notamment après 1990 et jusqu'à nos jours, les relations bilatérales gréco-macédoniennes.

Néanmoins, la Grèce n'a jamais considéré positivement ni les Albanais de Macédoine, ni leur question, ni même le problème des droits de l'homme qui les concernent. En effet, il ne pouvait en être autrement, puisque l'élite politique de la Grèce de la période après la Seconde Guerre mondiale, imbibée d'idées extrémistes nationalistes et religieuses contre la nation albanaise, se trouvait dans le camp politique opposé à l'Albanie communiste d'Enver Hoxha et gardait d'ailleurs un « état de guerre » absurde avec elle, dans le but

<sup>18</sup> *Ibid.* ; voir aussi *Shtypi botëror rreth ngjarjeve në Kosovë*, Tirana, 8 Nëntori, 1981 ; *Ç'thonë dhe ç'mendojnë kosovarët*, Tirana, 8 Nëntori, 1982 ; le journal *Zëri i Popullit*, Tirana, 1980-1991.

d'enterrer définitivement la « question tchame » et de continuer à nourrir ses rêves d'annexion de l'Albanie du Sud et d'alliance avec les frères orthodoxes serbes, provisoirement communistes<sup>19</sup>.

Les rapports albano-roumains se distinguent par des antécédents positifs. La vieille diaspora albanaise présente sur les territoires qui ont été rattachés à l'État indépendant roumain avait apporté de grandes contributions à la vie politique, économique et culturelle de la Roumanie. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ce pays a abrité une puissante colonie d'Albanais, très active à la Renaissance nationale albanaise. Par la suite, Bucarest a soutenu la création, la reconnaissance et la consolidation de l'Albanie indépendante et, après 1920, s'est intéressée auprès des autorités de Tirana en faveur d'un bon traitement de la minorité valaque en Albanie<sup>20</sup>. Or, si les rapports entre ces deux pays ont été normaux tout au long de la période entre les deux guerres mondiales, le fait est que la Roumanie ne s'est jamais prononcée sur la question des Albanais autochtones vivant en Yougoslavie et en Grèce.

Après la Seconde Guerre mondiale, la Roumanie a gardé ses relations normales avec la République d'Albanie, d'autant plus que les deux pays faisaient partie du même « camp socialiste ». Or, la Roumanie était sensible au problème des minorités et le considérait comme un sujet tabou, car elle violait les droits des minorités serbe et allemande du Banat roumain. Même si, par servilisme envers l'URSS, elle s'est activée dans la campagne visant à dénigrer la Yougoslavie après 1948, elle ne pouvait pas aborder la question des Albanais de Yougoslavie, d'autant plus qu'une chose pareille n'était pas souhaitée par Moscou non plus. Plus tard, dans les années 1960, son attitude à l'égard de la RSF de Yougoslavie et notamment, à partir des années 1990, à l'égard de la Serbie, tantôt par peur de la politique agressive de Moscou, tantôt par allergie de la Hongrie avec laquelle elle avait des problèmes anciens qui ont resurgi en surface en 1985, est devenue amicale.

Bucarest a bien entretenu des rapports amicaux avec Tirana aussi, en particulier dans les années 1960-1980, et elle a continué à réserver un bon traitement à la diaspora albanaise en Roumanie. Cependant, en ce qui concerne la question albanaise en ex-Yougoslavie, encore aujourd'hui, elle n'est toujours pas dans le camp

<sup>19</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. IV, pp. 258, 407-417 ; voir aussi Beqir Meta, *Tensioni greko-shqiptar 1939-1949*, Tirana, GEER, 2002 ; Beqir Meta, *Shqipëria dhe Greqia 1949-1990*, Tirana, Globus R, 2007 ; Beqir Meta, *Tragjedia çame*, Tirana, KLEAN, 2010 ; B. Lory, *op. cit.*, pp. 63, 194 ; etc.

<sup>20</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. III, pp. 58, 272.

des Albanais. Il semble que son rapprochement avec l'Albanie après 1960 s'inscrivait dans certains repositionnements à l'intérieur du « camp socialiste » (où la Roumanie entrait en conflit pour des questions économiques, sans cependant oublier la perte de la Bessarabie et de la Bucovine), mais il était probablement lié aussi à un consensus tacite de ne jamais aborder la question des « minorités »<sup>21</sup>.

La position de la Bulgarie à l'égard de la question albanaise est tout aussi intéressante. L'histoire des relations albanobulgares avait été généralement positive, avec des pics particuliers enregistrés au cours de la Renaissance nationale albanaise. Après la création de l'État albanais, la Bulgarie, devenue hostile à la Serbie et à la Grèce depuis 1913 quand elle a dû se battre contre tous ses pays voisins dans le cadre de la Première Guerre mondiale, a envisagé même une alliance serbo-bulgaro-albanaise et s'est servie du territoire de l'Albanie pour les guérillas de comitadjis bulgaro-macédoniens. Ni la collaboration de ces derniers avec des irrédentistes kosovars, et éventuellement avec l'opposition en Albanie, ni la demande de faire reconnaître la population de Golloborda comme une minorité, désapprouvée par Tirana, n'ont conduit à aucune détérioration des rapports entre les deux pays<sup>22</sup>. Cependant, l'attitude adoptée par l'armée bulgare à l'encontre des Albanais dans les territoires occupés, soit dans les années 1916-1918, soit dans les années 1941-1944, méritait beaucoup de critiques<sup>23</sup>.

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, le fait que les deux pays faisaient partie du même « camp socialiste » a consolidé les relations bilatérales, qui allaient être encore plus chaleureuses après 1948. À titre de curiosité, on peut rappeler qu'une ressortissante albanaise, Agllai Zoto, qui avait épousé un citoyen bulgare, allait gravir à Sofia les échelons de la hiérarchie jusqu'au poste de vice-ministre de la Justice<sup>24</sup>. Néanmoins, officiellement, fidèle à la politique de Moscou jusqu'en 1990, Sofia ne se prononcerait pas sur la question des Albanais de Yougoslavie<sup>25</sup>.

Au cours des deux dernières décennies, intéressée tout particulièrement par la situation en Macédoine, la Bulgarie a considéré les Albanais de cette république comme un facteur

<sup>21</sup> *Ibid.*, pp. 240, 254 ; S. Mesiç, *op. cit.* ; B. Lory, *op. cit.*, pp. 151, 194.

<sup>22</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. III, pp. 48, 55, 428.

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 435, 438.

<sup>24</sup> TV-Klan, l'émission «Histoires avec brouilleur» (*Histori me zhurmues*) du 18.12.2010, interview de Mme. Agllai Zotaj accordée au journaliste Pandi Laço.

<sup>25</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. IV, pp. 147, 239.

incontournable. Toujours pour la même raison, elle a suivi avec attention les développements au Kosovo et fait partie des États du « deuxième groupe » ayant reconnu la République du Kosovo le 20 mars 2008, un mois environ après la proclamation de son indépendance le 17 février 2008. Il existe toutefois une opinion selon laquelle cela serait lié à son adhésion à l'OTAN (le 29 mars 2004) et à l'Union européenne (le 1<sup>er</sup> janvier 2007) ainsi qu'à l'existence de frictions entre Sofia et Belgrade dans le passé.

L'attitude du facteur international ou des démocraties occidentales au cours de la période en question a été déterminée par la géostratégie de ces dernières et la confrontation entre les blocs, qui considéraient l'Albanie comme un bastion du stalinisme et les Albanais de Yougoslavie comme un élément qui présentait un potentiel de déstabilisation pour la Fédération et qu'il fallait préserver pour saper le « camp socialiste ».

Les diplomates occidentaux de la période après la Seconde Guerre mondiale considéraient probablement cette question sous une optique traditionnelle qui a pris forme particulièrement au cours de la « guerre froide » et qui n'avait ni la clarté géopolitique ni les connaissances nécessaires sur la question albanaise, pour pouvoir l'apprécier avec réalisme dans le cadre de l'ensemble de la situation dans la région<sup>26</sup>.

C'est justement pour toutes ces raisons-là que, quand le bloc communiste de l'Est s'est agenouillé face à l'Occident démocratique et quand la Fédération yougoslave, entretenue jusque-là par les crédits abondants assurés grâce à la maîtrise d'un grand équilibriste comme le maréchal Tito, s'est désagrégée, l'attitude du facteur international à l'égard des Albanais a commencé à changer, y compris d'ailleurs à l'égard des Albanais de Macédoine<sup>27</sup>.

Certes, la réévaluation du facteur albanais et les progrès vers la solution de la question nationale albanaise ont dépendu et vont toujours dépendre aussi du poids, du niveau et des standards avec lesquels elle est présentée au monde démocratique, dont la prédisposition est au global indiscutablement positive, abstraction faite de quelques nuances tout à fait naturelles. Si, de nos jours, les puissances euro-atlantiques suivent avec attention les problèmes

---

<sup>26</sup> N. Malcolm, *op. cit.*, pp. 368-369 ; M. Mazower, *op. cit.*, pp. 128-153 ; Janusz Bugajski, *Ngritja e Kosovës*, Prishtina, KOHA, 2006, pp. 11-13 ; M. Verli, *Shqipëria dhe Kosova...*, pp. 61, 281, 302-321 ; etc.

<sup>27</sup> *Ibid.* ; voir aussi Jens Reuter & Konrad Clewing, *Der Kosovo Konflikt: Ursachen, Verlauf, Perspektiven*, Klagenfurt, Wieser-Verlag, 2000, pp. 171, 187, 227, 247, 305, 321 ; etc.

albanais, c'est parce que les Albanais occupent une place importante dans l'enchevêtrement des politiques géostratégiques dans les Balkans. Les décideurs internationaux ont mis la question du Kosovo sur la voie de sa solution et ils ont porté un grand intérêt à la question du traitement qui est réservé aux Albanais en Macédoine, en Serbie et au Monténégro<sup>28</sup>.

Abstraction faite des nuances d'approche, le renoncement des puissances occidentales aux anciennes attitudes à l'égard des questions albanaises en général, qui est particulièrement évident ces deux dernières décennies, ainsi que leur engagement sérieux en faveur de la stabilité en Albanie dans les années 1990, au Kosovo en 1999 même par les armes, en Macédoine en 2001, etc., constituent une chance énorme pour tous les Albanais, mais aussi pour la stabilité dans la région. À l'exception de la Russie qui reste encore une alliée des forces conservatrices et chauvines slaves et qui, semble-t-il, est intéressée à la déstabilisation dans les Balkans, toutes les grandes puissances, notamment occidentales, dans une mesure ou dans une autre, sont positionnées différemment. Elles soutiennent objectivement des solutions qui ouvrent des perspectives positives à la nation albanaise, partout où elle se trouve<sup>29</sup>.

Les signes montrent que les grandes questions globales qui sont posées et à résoudre sont en train de faire prendre conscience, même à ceux qui n'ont jamais penché du côté des Albanais, de la nécessité de surmonter les contradictions et de collaborer de manière pragmatiste. Ces éléments et les grandes transformations psychologiques qui se sont opérées sont en train de donner de nouvelles dimensions positives au facteur albanaise également, accélérant ainsi la solution moderne de la question albanaise<sup>30</sup>.

Ceci dit, les Albanais doivent à leur tour se presser de remédier à leurs défauts, de faire preuve de civisme, d'unité, de capacité de bonne gouvernance, de valeurs démocratiques, etc. Ils doivent donc se présenter comme un facteur qui est capable de peser de tout son poids sur la bascule géopolitique des Balkans. Il est pour

<sup>28</sup> *Ibid.* ; voir aussi Esat Stavileci, *Kosova nën administrimin ndërkombëtar*, Gjakovë, Shtypshkronja "PROGRAF", 2000, p. 28 ; Edita Tahiri, *Konferenca e Rambujesë (Procesi negociator dhe dokumentet)*, Peja, Dukagjini, 2001, pp. 10, 13, 22 ; Sylë Ukshini, *Kosova dhe Perëndimi*, Prishtina, KOHA, 2001, pp. 87, 109, 113, 247 ; etc.

<sup>29</sup> J. Reuter & K. Clewing, *Der Kosovo konflikt...*, pp. 187, 213, 227, 321, 335, 381, 395, 417, 429, etc. ; voir aussi Shaqir Vukaj, *Rusia dhe Kosova (shënimet e një diplomati)*, Tirana, Shtypshkronja "Eriko Kuço", 2007, pp. 23, 28, 132, 159, 542, 547 ; etc.

<sup>30</sup> *Ibid.*

eux grand temps de se dépêcher sur le bon chemin qui conduit à une place méritée et à un digne partenariat.

**Pëllumb XHUFI**

**FLUSSI ITALIANI NEL MOVIMENTO ALBANESE DI  
RINASCITA NAZIONALE**

Verso la fine del XVIII secolo, l'ultimo dei consoli della Repubblica di Venezia a Durazzo, A. Morana, riscopre l'amore per un'altra, grande patria: «tutta la nostra bella Italia»<sup>1</sup>. Non sarà né il primo, né tanto meno l'unico vagito del nascente Risorgimento italiano. Ma colpisce che questa dichiarazione d'amore all'Italia, tutt'una, arrivi dalla bocca di un funzionario della Repubblica di Venezia a servizio in Albania, un Paese che da tre secoli soffriva sotto l'Impero ottomano e che languiva in condizioni economiche, sociali e culturali di estrema arretratezza.

Eppure, si respirava anche qui aria nuova. Proprio in quel volgere di secolo si ha notizia di persone istruite, mercanti, maestri, medici, funzionari, dragomanni, i quali vengono segnalati tanto a Venezia e in altre piazze adriatiche, quanto nelle stesse sedi consolari di Durazzo, come ospiti dei consoli italiano e francese. E proprio tra questa gente, gente aperta al mondo, vanno ricercati i primi seguaci delle idee degli Illuministi e della Rivoluzione francese. «Presque tous les négociants de Janina et de l'Albanie», riferisce una fonte francese del 1793, «sont des sans-culottes. Ils ont traduit les Droits de l'Homme, tous les savent par coeur»<sup>2</sup>.

Ed ha ragione R. Qosja, quando afferma che il movimento nazionale albanese aveva le sue radici tanto nel passato storico e culturale del popolo albanese, quanto nell'Illuminismo, nella Rivoluzione francese e nel movimento per l'unità d'Italia:

---

<sup>1</sup> Giovanni Antonio Maria Morana, *Saggio delli commerciali rapporti dei Veneziani colle ottomane scale di Durazzo et Albania e con quelle di Aleppo, Siria e Palestina*, Venezia, 1816, p. 35.

<sup>2</sup> *Documente privitoare la istoria Românilor urmare la colec iunea lu Eodoxiu de Hurmuzaki*, Suplement I. Volumul 2 (1781-1814). Documente culesse din Archivele Ministeriului Afacerilor Straine din Paris de A. I. Odobescu, Bucuresci, 1885, p. 94.

Scanderbeg e Garibaldi erano i suoi eroi, mentre Rousseau, Voltaire, Hugo, Lamartine e Manzoni rappresentano il suo panteon letterario<sup>3</sup>.

Ovviamente, i rapporti commerciali con Venezia, che sopravvissero anche durante la lunghissima occupazione ottomana, furono quelli che favorirono il contatto con le idee dell'Europa dei Lumi<sup>4</sup>. Se la Francia era troppo lontana, l'Italia con le sue rivoluzioni era a due passi e le sue vicende non tardarono a fare seguaci anche in Albania. E fu così che Pashko Vasa, rappresentante di spicco della nuova élite albanese, mancando le condizioni in Albania, volle esprimere la propria volontà di rinnovamento partecipando alla Rivoluzione di Venezia nel 1848. Più tardi, nel 1850, in italiano perfetto, Vasa avrebbe spiegato così questa sua prima vampata rivoluzionaria: «L'amore d'Italia e di giustizia m'inspirò di abbandonare la patria mia per prendere parte a questa guerra alla gloriosa difesa di Venezia»<sup>5</sup>.

Il movimento di Rinascita nazionale mirava anzitutto a riscattare l'Albania da un lungo e sofferto periodo di dominazione ottomana, ma non solo. I territori albanesi rischiavano di essere annessi dalle giovani monarchie vicine, Grecia, Serbia e Montenegro, ancor prima che l'Impero ottomano fosse crollato. Dunque bisognava rivendicare il proprio Stato nazionale e, ancor prima, bisognava affermare la nazionalità albanese, capovolgendo un rapporto di inferiorità rispetto alle nazioni vicine, più fortunate anche perché protette da un'Europa piena di pregiudizi nei confronti dei "musulmani" albanesi<sup>6</sup>.

Questo senso di rivalsea nei confronti dei vicini, proprio della Rinascita albanese, generò una patologica forma di coscienza, esaltante le virtù e la superiorità della stirpe albanese. Non a caso, quasi tutti gli attivisti del movimento nazionale si riconobbero nella cosiddetta "tesi pelasgica", che indicava gli albanesi come

<sup>3</sup> Rexhep Qosja, *La question albanaise*, Paris, Fayard, 1995, p. 17.

<sup>4</sup> Per dimostrare l'esistenza di tali scambi, basterebbe fare riferimento alla massa enorme di documenti veneziani appartenenti ai fondi del consolato di Durazzo, del viceconsolato di Scutari, così come ai fondi straordinari dei bailò veneziani a Corfù, di cui stiamo preparando la pubblicazione.

<sup>5</sup> Pashko Vasa, *La mia prigionia. Episodio storico dell'assedio di Venezia*, Constantinopoli, 1850.

<sup>6</sup> Vassa Effendi, *E vërteta mbi Shqipinë dhe Shqiptarët. Studim historik*, tradotto dal francese e commentato da Mehdi Frashëri, Tirana, 1935 (qui citato secondo l'edizione francese, *La vérité sur l'Albanie et les Albanais. Études historique et critique*, Paris, 1879), p. 101; Nikolla Ivanay Bey, *Conferenza tenuta in Roma all'Associazione della Stampa Italiana*, 26 gennaio 1911, Roma, Comitato Italiano "Pro Albania", 1912, p. 15.



discendenti diretti del popolo preistorico dei Pelasgi<sup>7</sup>. I primi sostenitori di tale teoria furono proprio alcuni nomi illustri tra gli albanesi d'Italia, come Giuseppe Schirò (1831)<sup>8</sup>, Girolamo de Rada (1840)<sup>9</sup> e Vincenzo Dorsa (1847)<sup>10</sup>, i quali furono poi seguiti da Pashko Vasa (1879)<sup>11</sup>, Sami Frashëri (1899)<sup>12</sup> ed altri ancora. La tesi della discendenza pelasgica degli albanesi sembrava tanto più accreditata dal momento che importanti nomi, come l'albanologo Georg von Hahn, scesero in campo per difenderla<sup>13</sup>.

Dunque, una volta impadronitisi dell'eredità pelasgica, gli albanesi risulterebbero la popolazione più antica nei Balcani, molto più antica degli Slavi e degli stessi Greci, che erano i loro più acerrimi nemici. Proprio partendo da certezze pelasgiche, Girolamo de Rada, nel 1897, inveisce contro "i perfidi Greci" che tanto tramavano contro la sua madrepatria albanese<sup>14</sup>. Nel 1899, Nikolla Naço si spinse così avanti nelle sue divagazioni patriottiche, da pretendere che Roma stessa fosse stata fondata dagli albanesi. E questo lo raccontava, nientemeno, che a Ricciotti Garibaldi!<sup>15</sup> L'esperto tentativo di affermare se stessi a scapito di quei vicini, che negavano l'esistenza della nazionalità albanese, toccava, a volte, punti di vero e proprio razzismo. Già negli anni 1770, un prete italo-albanese, padre Giorgio Guzzetta, dopo aver dimostrato come gli albanesi, compresi quelli di fede greco-ortodossa, fossero un popolo diverso dai greci «per lingua, per l'amore della vita, per i comportamenti umani», riteneva opportuno accennare anche al «grande odio e alla naturale antipatia degli albanesi verso i greci». Questione di razza: quelli avevano anima, erano virili, erano soldati. I greci, invece, erano «gente gonfiata ed effeminata». Era questa la rivincita di un oscuro prete italo-albanese contro quei greci, che, dal

<sup>7</sup> Demetrios A. Stamatopoulos, *Albanians and the Pelasgi*, *Journal of Balkan Studies*, vol. 41, n. 3, 2009, pp. 313-323.

<sup>8</sup> Jup Kastrati, *Historia e Albanologjisë, 1497-1997*, Tirana, Argeta LMG, 2000, pp. 571-575.

<sup>9</sup> Girolamo De Rada, "Identità degli Albanesi co' Pelasgi", in: E. Bidera, *Quaranta secoli: racconti su le Due Sicilie*, Napoli, 1946.

<sup>10</sup> Vincenzo Dorsa, *Su gli Albanesi. Ricerche e pensieri*, Napoli, 1847.

<sup>11</sup> V. Effendi, *E vërteta mbi Shqipninë dhe Shqiptarët ...*, pp. 77-81.

<sup>12</sup> Sami Frashëri, "Shqipëria ç'ka qenë, ç'është e ç'do të bëhetë", in *Vepra*, vol. 2, Prishtina, Rilindja, 1978, pp. 313-323.

<sup>13</sup> Johann Georg von Hahn, *Albanesische Studien*, Jena, 1854, pp. 214-229.

<sup>14</sup> *La Nazione Albanese*, n° 5, Catanzaro, 15 marzo 1897.

<sup>15</sup> Francesco Guida, "Ricciotti Garibaldi e il movimento nazionale albanese", in *Archivio Storico Italiano*, anno CXXXIX, disp. 1, Firenze, 1981, p. 112.

canto loro, «tacciavano gli albanesi [...] di rudi e illiterati»<sup>16</sup>. Nikolla Naço, un albanese d'Albania, esprime stessi sentimenti di odio e di rivalsa, quando, da buon saccente, attribuisce ai greci una spregevole discendenza egiziana e fenicia<sup>17</sup>. Chiuso nelle trincee di un totale rifiuto a qualsiasi ipotesi di rapporto con i greci, lui e gli altri attivisti del movimento nazionale preferirono ignorare perfino la favorevole tesi sull' "albanizzazione" della Grecia nel tardo Medioevo, con la quale lo storico tedesco Fallmerayer, la "bestia nera" del nazionalismo greco, continua tutt'oggi a sconvolgere la coscienza nazionale dei greci<sup>18</sup>. Infatti, con Fallmerayer avrebbero avuto in mano un argomento per rivendicare loro territori greci, mentre a questo punto erano i greci a rivendicare territori albanesi!

Comunque, se questo primo momento del movimento nazionale albanese, quello del rapporto con la storia e con i vicini, era caratterizzato da non poca virulenza nazionalista, quello successivo era molto più riflessivo e pacato. A prescindere dalle "glorie passate" e dalle "virtù naturali", i patrioti albanesi erano ben consapevoli dello stato deplorabile in cui versava il loro popolo dopo la morte di Scanderbeg, nel 1468. Secondo Pashko Vasa (1879), la lunga dominazione ottomana aveva reso i suoi compatrioti «confusi, molli, diffidenti, disperati, ignoranti»<sup>19</sup>. Quindi, dopo secoli di "sonno" bisognava rinascere, e questa Rinascita nazionale albanese, alla stregua del Risorgimento italiano, era metaforicamente intesa anche come un ritorno alla forza, alla "virilità", alla dignità di una volta<sup>20</sup>.

Ma prima bisognava coltivare una coscienza nazionale. E per far questo, si doveva partire dalla scuola, una scuola nazionale, negata dai turchi e dal Patriarcato greco di Costantinopoli, ambedue uniti nel negare la nazionalità albanese. Lì, sulla base di un alfabeto e di una koinè condivisi da tutti, doveva prendere le mosse il lungo e complesso cammino di Rinascita e di unità nazionale. L'insegnamento della lingua, della storia e della cultura albanesi fu una necessità avvertita da tutti i patrioti albanesi, da Sami Frashëri,

<sup>16</sup> P. Giorgio Guzzetta, *L'osservanza del rito presso gli Albanesi d'Italia perchè giovino a se stessi e a tutta la Chiesa*, a cura di M. Mandalà, Quaderni di Biblos, Palermo, 2007.

<sup>17</sup> F. Guida, "Ricciotti Garibaldi ed il movimento ...", p. 112.

<sup>18</sup> Giorgos Veloudis, "Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen Historismus", in *Südost-Forschung*, 29 (1970), pp. 43-90; Gustav Auernheimer, "Fallmerayer, Huntigton und die Diskussion um die neugriechische Identität", in *Südost-Europa*, 47. Jahrgang: 1998, pp. 1-17.

<sup>19</sup> P. Vasa, *E vërteta mbi Shqipërinë...*, p. 102.

<sup>20</sup> Silvana Patriarca, "Indolence and regeneration: tropes and tensions of Risorgimento patriotism", in *The American Historical Review*, vol. 110, nr. 2, April 2005, pp. 380-408.

Girolamo de Rada, Asdreni, Shahin Kolonja, Luigj Gurakuqi, Visarion Dodani, Alessandro Xhuvani<sup>21</sup>.

I più illustri rappresentanti del movimento albanese di Rinascita nazionale, uomini di grande cultura, s'improvvisarono tutti come umili maestri di scuola e autori di abecedari e testi scolastici. E, di fronte al divieto severo della Porta, si prodigarono anche nella pubblicazione all'estero di libri e giornali albanesi, che poi venivano distribuiti di nascosto nel Paese<sup>22</sup>.

Il programma politico del movimento prevedeva la creazione di un'Albania, una e indivisibile, che doveva riunire in uno Stato indipendente e unitario tutte le terre albanesi. La stessa unificazione della lingua albanese, nella pluralità di alfabeti e di dialetti, doveva servire a questo obiettivo, irrinunciabile per tutti gli attivisti del movimento di Rinascita nazionale. Certo, la divisa "Albania una e indivisibile" sembra un calco della formula "Italia una e indivisibile" del Risorgimento italiano, la cui paternità viene da alcuni attribuita a Francesco Crispi<sup>23</sup>, da altri a Pasquale Scura, ministro della giustizia del Direttorio di Garibaldi<sup>24</sup>: tutti e due erano albanesi di Sicilia. E non fu un caso, che, come osserva A. Biagini, il movimento nazionale albanese fosse favorito anche dall'aiuto e dall'esperienza degli albanesi d'Italia, i quali avevano già partecipato a pieno titolo e con particolare dedizione al Risorgimento italiano e alla costituzione del nuovo Stato unitario<sup>25</sup>. Di quanto essenziale sia stato il contributo degli italo-albanesi all'elaborazione del programma nazionale, lo dimostrano i contatti intensi fra le personalità italo-albanesi e i massimi esponenti del movimento di Rinascita nazionale in Albania e nelle colonie di Costantinopoli, Sofia, Bucarest e Stati Uniti; lo dimostra la pubblicazione di giornali come «Flamuri i Arbërit» e «La Nazione Albanese» diretti dagli italo-albanesi Girolamo De Rada e Anselmo Lorecchio, la fondazione dei comitati pro Albania e le tante iniziative organizzate in Italia a favore della causa albanese, come

<sup>21</sup> *Mendimi Politik e Shoqëror i Rilindjes Kombëtare Shqiptare. Përmbledhje artikujsh nga shtypi*, vol. I (1879-1908), përgatiti për botim Zihni Haskaj, Akademia e Shkencave e RP të Shqipërisë, Instituti i Historisë, Tiranë, 1971, pp. 227-303; Lettera di Sami Frashërit a Girolamo De Rada, 21 febbraio 1881, nell'Archivio Centrale di Stato della Repubblica d'Albania (AQSH), Tirana, Fondo Sami Frashëri, busta 4, n° 904524.

<sup>22</sup> George W. Gawrych, *The Crescent and the Eagle*, London, I. B. Tauris & Co Ltd, 2006 (edizione albanese, Tirana, 2007, p. 137).

<sup>23</sup> Thomas Palamenghi-Crispi, *The Memoires of Francesco Crispi*, vol. I, Hodder and Stoughton, New York-London, 1912, p. 464.

<sup>24</sup> Mario Brunetti, *Il Risorgimento una rivoluzione conservatrice*, Collana dell'Istituto Mezzogiorno-Mediterraneo, Cosenza, 2012, p. 36.

<sup>25</sup> Antonello Biagini, *Storia dell'Albania*, Milano, Bompiani, 1998, p. 76.

furono, nel 1895 e 1897, i congressi internazionali sulla lingua albanese.

A questo punto, dobbiamo accennare al forte influsso, diretto o tramite gli italo-albanesi, che il Risorgimento italiano esercitò sugli ideologi del movimento albanese di Rinascita nazionale. Va precisato, comunque, che si trattava di due situazioni e di due scenari diversi, che imponevano scelte altrettanto diverse. Il modello di regime che i patrioti albanesi intendevano instaurare dopo la liberazione dal giogo ottomano, era appunto quello ideato da Rousseau: un regime repubblicano basato sulla sovranità del popolo e sull'eguaglianza sociale e politica di tutti i cittadini<sup>26</sup>. Quanto ai mezzi per arrivare a questo obiettivo, gli agitatori della causa albanese si riferirono spesso a Mazzini e alla sua "rivoluzione dal basso", atta a garantire l'unificazione come un processo politico coinvolgente e condiviso, e non come un'annessione di una regione ad un'altra. Di uno di essi, di Nikolla Ivanaj, un mazziniano convinto, si parlerà più avanti. Tuttavia, i patrioti albanesi introdussero nella loro lotta per l'unità del Paese anche aspetti della questione sociale, cosa che mancò al Risorgimento italiano. Non solo Cavour e Manin, ma anche Mazzini, si sa, si era guardato dal dare al suo movimento una qualche connotazione di classe<sup>27</sup>. Nessuno sconvolgimento sociale era previsto: «Non vogliamo il terrore eretto a sistema, non vogliamo sovversioni dei diritti legittimamente acquisiti, non leggi agrarie, non violazioni inutili di facoltà individuali, non usurpazioni di proprietà [...]. Se convertirete una rivoluzione in una guerra di classi, rovinerete, o non durerete senza violenze inaudite, senza fame di usurpatori, senza accuse di novella tirannide»<sup>28</sup>.

A differenza del Risorgimento italiano, il movimento di Rinascita nazionale albanese non poteva passare sulle differenze e sugli scontri sociali, che si erano determinati in quattro secoli di dominazione ottomana. Gli albanesi erano ridotti agli estremi, erano divisi e privi dei più elementari diritti nazionali, e la responsabilità di tale situazione era tanto degli ottomani, quanto della vecchia aristocrazia terriera albanese, divenuta parte del sistema di oppressione e di sfruttamento del suo stesso popolo. Fino alla

---

<sup>26</sup> André Soboul, *Die grosse französische Revolution. Ein Abriss ihrer Geschichte (1789-1799)*, Frankfurt am Main, Athenäum, 1988, pp. 47-50.

<sup>27</sup> Giuliano Procacci, *Storia degli Italiani* (edizione albanese, Tirana, Toena, 2000, p. 357).

<sup>28</sup> Stuart J. Woolf, *Storia d'Italia, III: Dal Primo Settecento all'Unità*, Einaudi, Torino, 1973, p. 314; Giuseppe Mazzini, *Scritti editi ed inediti, Imola 1906-1940*, vol. II, pp. 193, 195.

proclamazione dell'indipendenza, nel 1912, molti grandi Bey continuarono a sentirsi parte dell'aristocrazia e della burocrazia ottomana, opponendosi ad ogni movimento teso all'emancipazione della nazione albanese. In quei momenti cruciali, perfino uno dei più colti e più illuminati rappresentanti dei Bey albanesi, Ekrem Bey Vlora, assurse a sostenitore irremovibile del vecchio regime<sup>29</sup>.

In tali condizioni, l'asse portante del movimento nazionale in Albania, come nel resto d'Europa<sup>30</sup>, divenne la "classe media", quella degli intellettuali, dei commercianti, degli editori di giornali e degli impiegati, che si ritrovarono tutti come "fratelli", indifferente dal fatto se si fosse ricchi o poveri, cristiani o musulmani, gheghi del Nord o toshi del Sud<sup>31</sup>.

Un'idea delle animosità esistenti allora fra i rappresentanti del partito rivoluzionario e gli esponenti della vecchia aristocrazia, strumento cieco degli ottomani, la si trova nell'articolo *Due parole ai nostri Bey*, pubblicato il 12 settembre 1901 sul giornale «Albania» che usciva a Roma. L'autore, Dervish Hima, ricordava ai grandi latifondisti di essere «traditori della causa albanese», e che in Europa, di gente come loro, «si era già fatta la giustizia del popolo, poiché i re, i principi ed i nobili erano stati passati a fil di spada»<sup>32</sup>. Il linguaggio alla Robespierre era duro e minatorio, e il governo italiano fece chiudere il giornale ed espellere Hima dall'Italia.

Certo, ci furono anche casi in cui rappresentanti della vecchia classe di latifondisti e alti funzionari dell'Impero ottomano, convinti ormai del prossimo crollo dell'impero stesso, si unirono al movimento, cercando però di assopirne l'estro rivoluzionario e dirottarlo verso i mari calmi delle trattative politiche e diplomatiche. Era l'unico modo per poter assicurarsi un ruolo nella nuova Albania, che, a quanto pare, apparterebbe a quella "classe media", così odiata da Ekrem Bey Vlora e dai suoi<sup>33</sup>. Infatti, diversi di loro riuscirono a

<sup>29</sup> Franklin Xega, "Çështja e alfabetit dhe mitingu i shkronjave në Korçë", in *Alfabeti i gjuhës shqipe dhe Kongresi i Manastirit*, Tirana, 1972, pp. 135-141; Ilo Mitkë Qafëzezi, *Dhaskal Gjoka*, Korçë, 1936, p. 154; *Dielli*, Boston, 4 marzo 1910.

<sup>30</sup> Furio Diaz, *Dal movimento dei lumi al movimento dei popoli: l'Europa tra illuminismo e rivoluzione*, Bologna, Il Mulino, 1986, p. 174.

<sup>31</sup> "Memorandum del Comitato albanese d'Istanbul", scritto da Pashko Vasa e rimesso all'ambasciatore dell'Austria-Ungheria, il 22 ottobre 1878, testo in: *Akte të Rilindjes Kombëtare Shqiptare, 1878-1912*, Akademia e Shkencave e RPS të Shqipërisë, Instituti i Historisë, Tirana, 1978, p. 68; "La Lega Albanese", editoriale del giornale *La Riforma*, Roma, 9 ottobre 1878.

<sup>32</sup> Kristaq Prifti, *Dervish Hima (1872-1928)*, Tirana, 8 Nëntori, 1987, p. 97.

<sup>33</sup> Ekrem Bey Vlora, *Lebenserinnerungen*, Band. I: 1885-1912, München: Oldenbourg, 1968, pp. 3-5; Band. II: 1912-1925, München: 1973, pp. 20, 57, 66, 140, 182, 183, 220.

inserirsi nella nuova classe politica che lottò per l'indipendenza nazionale e la costruzione del nuovo Stato albanese, apportando, però, motivi di indecisione, di connivenza e perfino di tradimento, che tanto costarono al Paese<sup>34</sup>.

Abbiamo già accennato al ruolo degli albanesi d'Italia. Non diversamente dalla "Magna Grecia" dei tempi antichi, qui, a partire dal XV secolo, si era creata una "piccola Albania", rappresentata da fitti insediamenti di esuli, che avevano abbandonato la loro terra dopo la morte di Scanderbeg. È proprio tra questi albanesi, che nascono i primi germogli di quello che diventerà poi il movimento albanese di Rinascita nazionale. Era, anzitutto, un movimento culturale, che mirava a educare i ragazzi e tutto il popolo alla conoscenza della lingua e della cultura albanese. Questa stessa necessità l'aveva avvertita fortemente anche il Risorgimento italiano. In fondo, l'opera di educazione era l'unico mezzo effettivo per ottenere la rigenerazione (Rinascita) della nazione<sup>35</sup>. È sorprendente constatare come tra gli attivisti d'Albania, quelli delle colonie d'Italia e di Grecia appartenenti alla diaspora medievale albanese, nonché delle colonie più recenti di Romania, di Bulgaria, degli Stati Uniti, di Costantinopoli, ci fosse una perfetta sintonia per quello che riguardava i principali temi del movimento nazionale: una scuola nazionale, alfabeto e lingua unificati, riscatto dalla dominazione ottomana, Stato unitario, sistema repubblicano, orientamento europeo. Ma ci furono sensibilità diverse per qualche altro importante tema, com'era quello del rapporto con la religione. Gli albanesi della madrepatria si affacciavano alla soglia del XX secolo divisi in tre, anzi quattro religioni costituite: musulmani sunniti, musulmani sciti (bektashi), cristiani ortodossi e cristiani cattolici. Dunque la fede non poteva essere un fattore di unità e di coesione nazionale, come lo era nel caso dei greci e dei popoli slavi. Anzi, poteva diventare un fattore di divisione, nel momento in cui si voleva un'Albania unita secondo le linee etniche. Per superare questo serio inconveniente, il cattolico Vaso Pasha si appellava, nel 1879, alla professione di una nuova fede, all'"albanismo"<sup>36</sup>. Che fosse una variante albanese dell'"apostolato nuovo" di Mazzini<sup>37</sup>, o, addirittura un richiamo alla "religione nuova"

<sup>34</sup> *Historia e Popullit Shqiptar*, vol. II, Akademia e Shkencave e Republikës së Shqipërisë, Instituti i Historisë, Tirana, Toena, 2002, p. 479; Zekeria Cana, "Rivrojtime të Kryengritjes së Madhe të vitit 1912", in *Pavarësia e Shqipërisë dhe sfidat e shtetit shqiptar gjatë shek. XX*, Instituti i Historisë, Tirana, Klean, 2008, pp. 59, 63.

<sup>35</sup> S. J. Woolf, *Storia d'Italia* ..., p. 312.

<sup>36</sup> V. Effendi, *E vërteta mbi Shqipërinë dhe Shqiptarët...*, pp. 4-6.

<sup>37</sup> S. J. Woolf, *Storia d'Italia* ..., p. 354.



proclamata dagli illuministi francesi<sup>38</sup>? Il fatto sta che in Albania si era consci che la fede non poteva essere un elemento identitario. Bisognava superare le barriere religiose e ritrovarsi, tutti insieme, nell'unità di lingua, di cultura, di tradizioni e, quindi, d'intenti. Era questo l'appello di Pashko Vasa, di Sami Frashëri, di Jani Vreto e dell'italo-albanese Anselmo Lorecchio. Quest'ultimo, direttore del giornale «La Nazione Albanese», pubblicata in Italia, scriveva nel 1897:

Quanti siamo Sqipetari sulla Terra, siamo tutti dello stesso sangue, parliamo la stessa lingua. Uniamoci tutti, fratelli Sqipetari, non siano più le religioni cagione di dissidio tra noi. Diffidiamo dunque di tutti gli stranieri, diffidiamo di tutti i falsi ministri della religione. Dio e Allah, Maometto e Cristo una sola via a noi additano: tenere unita e rispettata la patria nostra<sup>39</sup>.

Questo lo poteva dire, ovviamente, Lorecchio, un liberale e anticlericale legato agli ambienti politici italiani. Ma non la pensavano così tutti gli arbëresh. Infatti, a differenza degli albanesi d'Albania, la fede religiosa era vissuta dagli italo-albanesi come un fattore identitario di primaria importanza. La loro sopravvivenza era dovuta soprattutto all'attaccamento al rito greco-ortodosso, che li rendeva differenti e non assimilabili alle vicine comunità cattoliche italiane<sup>40</sup>. Consapevoli dell'importanza della loro fede, studiosi come padre Giorgio Guzzetta e P. Rodotà, dedicarono volumi interi allo studio del rito greco tra gli italo-albanesi<sup>41</sup>.

Quindi, gli albanesi d'Italia vivevano con ben altra intensità il problema della fede. Secondo Vincenzo Dorsa, «la stessa famiglia, la patria e la società vanno sacrificate davanti al richiamo della fede»<sup>42</sup>. Una dichiarazione, che nessuno degli agitatori della causa albanese in Albania avrebbe condiviso.

La fede degli avi era cara anche per Girolamo De Rada, massima espressione italo-albanese del movimento di Rinascita nazionale, scrittore, pubblicista e patriota di prima fila, amico e

<sup>38</sup> Egon Friedell, *Kulturgeschichte der Neuzeit*, München, C. H. Beck, 1989, pp. 725-726.

<sup>39</sup> F. Guida, "Ricciotti Garibaldi...", p. 107.

<sup>40</sup> Vincenzo Dorsa, *Su Gli Albanesi. Ricerche e pensieri*, 1847 (edizione albanese, Tirana, Botimet Enciklopedike, 2010, p. 205).

<sup>41</sup> P. G. Guzzetta, *L'osservanza del rito...*; P. P. Rodotà, *Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia*, 3 vol., Roma, 1758.

<sup>42</sup> V. Dorsa, *Su Gli Albanesi ...*, (edizione albanese, p. 134).

confidente di tutti, del cattolico Vaso Pasha come del musulmano Sami Frashëri e dell'ortodosso Jani Vreto. Con loro si buttò anima e corpo nella lotta per l'indipendenza e l'unità d'Albania, tanto da rivolgersi il 25 luglio 1878 anche al re Umberto I, pregandolo d'intervenire per garantire l'indipendenza e l'unità della "sorella Albania", ridotta alla peggiore schiavitù<sup>43</sup>.

Eppure, anche lui aveva un pensiero nascosto, che solo negli ultimi giorni della sua vita volle rendere pubblico. Nel testamento politico pubblicato su «La Nazione Albanese», il 30 settembre 1902, De Rada rivela quale desiderio e speranza sua «lo espandersi vicino del Verbo di Dio in Turchia, che sarà iniziato dal ritorno alla fede avita degli Skipetari»<sup>44</sup>. Questa idea di rievangelizzazione dell'Albania, era incompatibile con lo spirito laico e perfino ateo del movimento di Rinascita albanese. Se si fosse saputa prima, essa di sicuro avrebbe portato alla rottura dei rapporti di De Rada con i suoi "fratelli" d'Albania. Era un'idea eretica, se confrontata con il principio comunemente accolto di subordinazione della fede religiosa agli interessi della patria.

Eppure, essa ebbe le sue ripercussioni anche in Albania. La formulò in forma molto più esplicita, in una specie di *memorandum* sotto il titolo *Questione nazionale e questione cattolica*, il padre francescano Gjergj Fishta<sup>45</sup>. Dopo aver dimostrato la superficialità della fede musulmana in Albania, che dopo la caduta del kalifat e l'organizzazione dell'Islam albanese a base nazionale, nel 1923, si era resa ancora più debole, padre Fishta propose di organizzare un'azione strategica della Chiesa romana a partire dall'Albania, che dovesse portare alla riconversione degli albanesi e all'espansione della fede cattolica in tutti i Balcani, fino a Costantinopoli. Quanto alla riconversione dei musulmani albanesi, Fishta riteneva che essa potesse essere realizzata entro due o tre generazioni. La stesura di tale interessante documento si protrasse per ben dieci anni (1914-1924). Evidentemente, l'autore fu trattenuto dal susseguirsi delle guerre balcaniche, che portarono al collasso dell'Impero ottomano, nonché degli sviluppi della prima guerra mondiale e degli assestamenti post-bellici alla Conferenza di pace. Era destinato a rimanere segreto, e

<sup>43</sup> Gaetano Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*, a cura di Matteo Mandalà, Palermo, A. C. Mirror, 2003, p. 222.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Shaban Sinani, "Besimi dhe kombësia në një vepër të pabotuar të at Gjergj Fishtës", in *Mendimi Shqiptar dhe Shkolla Shqipe*, Qendra e Studimeve Albanologjike, Aktet e Konferencës, Tiranë: 29 maj 2009, Plejad, Tirana, 2009, pp. 233-236.



infatti esso non fu mai pubblicato e l'unica copia è stata rinvenuta solo di recente negli Archivi di Stato di Tirana.

Si tratta di uno di quei “pensieri occulti”, di cui la Chiesa cattolica in Albania, e padre Fishta come suo maggiore esponente, furono spesso incolpati dai loro avversari<sup>46</sup>. L'idea di una conversione massiccia al cattolicesimo andava contro l'ideologia del movimento nazionale, che vedeva gli interessi della fede sottoposti agli interessi della patria<sup>47</sup>. La pubblicazione di questo testo, se fosse avvenuta, avrebbe, a suo tempo, scatenato un vero putiferio. Il progetto di padre Fishta riportava l'era delle crociate e non poteva essere vissuto se non come un sopruso, come rottura dei patti, un tradimento della causa nazionale, quella dell'unità basata sul rispetto reciproco delle religioni e sull'esaltazione dell'interesse supremo della patria. Evidentemente, ne era consapevole anche l'autore del documento, che lo tenne nascosto per tutta la sua vita.

La Chiesa cattolica aveva già fatto autocritica per l'insofferenza espressa da alcuni suoi esponenti verso uno Stato unitario con maggioranza musulmana, optando, piuttosto, per uno Stato diviso in cantoni<sup>48</sup>. Dopo la fondazione dello Stato albanese, religiosi cattolici furono addirittura coinvolti in sommosse di carattere religioso, come quella di Scutari nel 1920, e di Mirdita, nel 1921, che puntavano alla creazione di una “repubblica cattolica” autonoma. Fortunatamente, nell'uno e nell'altro caso, i capi della Chiesa cattolica in Albania presero le distanze da tali moti<sup>49</sup>.

Furono invece tanti i cattolici, laici e religiosi, da Pashko Vasa a Hil Mosi, dal padre gesuita Ndre Mjeda al padre Nikoll Kaçorri, che proclamarono il messaggio del Movimento nazionale, predicando unità e fratellanza tra cristiani e musulmani, tra gheghi del Nord e toshi del Sud, nel rispetto delle proprie individualità<sup>50</sup>. E proprio a Roma, in una conferenza tenuta all'Associazione della stampa nel 1911, Nikoll Ivanaj dichiarava:

L'Europa cosiddetta civile, giudica diversi i musulmani dai cristiani; ma ciò è ingiusto, perché gli albanesi, siano essi, pure, di religione diversa, sono sempre fratelli e

<sup>46</sup> Nikolla Ivanaj, *Historia e Shqipëniës së Re*, Pjesa II: Shqipërija e kleri katolik, Tirana, Bashkimi, 1945, p. 11.

<sup>47</sup> Rexhep Qosja, *La question albanaise*, Paris, Fayard, 1995, p. 19.

<sup>48</sup> N. Ivanaj, *Historia e Shqipëniës...*, Pjesa II, pp. 31-32.

<sup>49</sup> Arben Puto, *Shqipëria politike 1912-1939*, Tirana, Toena, 2009, p. 307.

<sup>50</sup> V. Effendi, *E vërteta mbi Shqipërinë dhe Shqiptarët ...*, pp. 97, 101; *Mendimi Politik e Shoqëror i Rilindjes ...*, pp. 117, 168; Mentor Quku, *Mjeda*, vol. I, Tirana, Ilar, 2004, p. 523; *ibid.*, vol. II, Tirana, 2006, pp. 129, 323; *ibid.*, vol. III, Tirana, 2007, pp. 55, 56, 70, 72, 450.

hanno sempre comuni tradizioni, costumi e lingua. Anzi, ripeto, che in maggioranza gli albanesi musulmani sono più intellettuali di quelli cristiani e gli stessi abitanti di Cossova, ritenuti selvaggi e incoscienti, sono oggi più morali e nazionalisti di molti scutarini cristiani<sup>51</sup>.

E lo diceva lui, un cattolico di Scutari.

Con ancora maggior forza si poneva il problema del clero. Il rapporto di questo con la questione nazionale era assai difficile. Il clero musulmano continuava a restare legato all'idea dell'Impero ottomano, quello cattolico aveva difficoltà a mettere insieme il principio universalistico della Chiesa con quello dello Stato nazionale, che implicava anche la Chiesa nazionale. Un caso estremo rappresentava il clero ortodosso. Per i maggiori esponenti di quest'ultimo, che non a caso era di origine greca, gli ortodossi albanesi erano parte del "popolo ortodosso greco" e la Chiesa ortodossa in Albania non poteva essere che una chiesa greca. Questo equivoco si era radicato profondamente nei secoli di dominazione ottomana grazie all'azione incontrastata del Patriarcato di Costantinopoli, sostenuta dalla stessa Porta. È per questo che i capi greci della Chiesa ortodossa albanese rifiutavano di riconoscere l'esistenza di una nazione albanese, e tanto meno di uno Stato albanese. In maniera emblematica, il 23 novembre 1912, il metropolita greco, Giacobbe, collaborò con le autorità ottomane per impedire che la bandiera albanese fosse innalzata a Durazzo<sup>52</sup>. Ecco perché, dopo la proclamazione dell'indipendenza, nel 1912, l'autocefalia della Chiesa ortodossa albanese fu, per appunto, la seconda battaglia nazionale, vissuta come tale, che i patrioti albanesi portarono a termine solo nel 1921.

L'Italia del Risorgimento affascinò sin dall'inizio gli ideologi del movimento nazionale albanese. Uno di essi, Pashko Vasa riconosce lui stesso, nel 1850, che fu l'amore per l'Italia, oltre che per la giustizia, che lo spinse a buttarsi nella rivoluzione di Venezia, nel 1848<sup>53</sup>. Il suo amico, e coautore del primo programma politico del movimento, Sami Frashëri, era convinto che l'Italia, Paese che aveva ospitato 300 mila albanesi, fosse la miglior garanzia per l'integrità territoriale del futuro Stato albanese: «Essa non permetterebbe mai

<sup>51</sup> N. Ivanay Bey, *Conferenca tenuta in Roma...*, p. 15.

<sup>52</sup> Ilira Çausi-Sulo, "Klerikët e harruar të Pavarësisë", in *Pavarësia e Shqipërisë...ecc.*, p. 88.

<sup>53</sup> P. Vasa, *La mia prigionia ....*

che l'Albania venisse spezzettata fra greci e slavi»<sup>54</sup>. Infatti, l'Italia fu il Paese che offrì ospitalità a tanti profughi albanesi, che permise e sostenne la pubblicazione di giornali, la diffusione di notizie, l'organizzazione di associazioni e di iniziative a sostegno della causa albanese. Fu su queste premesse che anche nel 1920, allorché la Conferenza di Pace di Parigi discuteva la riconfigurazione territoriale degli Stati del dopoguerra, e quando l'integrità territoriale dell'Albania fu messa ancora una volta a rischio, un patriota albanese si lasciò trascinare dalle emozioni e s'inginocchiò davanti al Segretario del Ministero degli Esteri italiano, il principe Scalea, con la preghiera accorata: «Excellence, sauvez-nous la Ciamuria»<sup>55</sup>. L'episodio dimostra quanto grandi fossero le aspettative nei confronti dell'Italia; ed infatti l'Italia ebbe un ruolo di primo piano nelle vicende che portarono alla fondazione dello Stato albanese nel 1912, come pure nel periodo successivo. Stando, però, allo specifico problema dell'integrità territoriale dello Stato albanese dopo il 1912, la politica italiana vacillò tra l'accettazione di una spartizione dei territori albanesi tra greci, montenegrini, serbi e italiani stessi, che lasciasse indipendente solo un piccolo Stato albanese, e l'idea di ricostituire uno Stato albanese nei confini stabiliti dalla Conferenza degli Ambasciatori di Londra, 1913. Quest'ultima fu difesa con coerenza a partire dalla fine del 1920 dall'allora Ministro degli Esteri Carlo Sforza, e divenne la linea portante della politica italiana<sup>56</sup>. La prima soluzione ebbe il momento più oscuro nell'accordo Tittoni-Venezelos del 1920, che dagli albanesi fu vissuto come un vero e proprio tradimento, provocando irritazione e risentimenti nei confronti dell'Italia, ancora non cancellati. La seconda, invece, fu segnata dall'atto sublime del martirio del Generale Tellini, caduto sotto i colpi di sicari greci, mentre portava a compimento la definizione dei confini tra Grecia e Albania, così come erano delineati dalla Lega delle Nazioni<sup>57</sup>.

Quindi, sarebbe giusto guardare anche all'altro lato della politica italiana nei confronti dell'Albania, che, per dirla con M. Dogo, fu spesso «disinformata, disorientata e incoerente»<sup>58</sup>. Tale

<sup>54</sup> S. Frashëri, "Shqipëria ç'ka qenë, ç'është ...", p. 60.

<sup>55</sup> E. Bey Vlora, *Lebenserinnerungen...*, Band. II, p. 20.

<sup>56</sup> Luca Micheletta, "La lotta per il "limes" greco-albanese e l'eccidio Tellini", in *Il caso Tellini: dall'eccidio di Janina all'occupazione di Corfù*, a cura di O. Ferrajolo, Istituto di Studi Giuridici Internazionali, Milano, Giuffrè Editore, 2005, pp. 67-81.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> M. Dogo, "Anno 1927: Propaganda, spionaggio e sovversione nella partita italo-jugoslava per l'Albania", in *Studi Balcanici*, pubblicati in occasione del VI Congresso Internazionale dell'Association Internationale d'Études Sud-Est

politica, fino al termine della prima guerra mondiale, fu caratterizzata da un “mero gioco di rimessa” con l’Austria-Ungheria. Dopodiché, scomparso l’Impero asburgico, l’Italia assunse una posizione offensiva, dinamica: l’Albania venne inclusa nella sfera degli interessi privilegiati dell’Italia e vi rimase «in qualità di testa di ponte nei Balcani, spina nel fianco e base d’espansione ai danni degli Stati limitrofi»<sup>59</sup>.

Dopo l’unità d’Italia, la politica estera italiana, specie quella verso i Balcani e l’Albania, porta certamente il segno di Francesco Crispi. Massima espressione politica degli italo-albanesi, fu visto come la grande speranza dagli attivisti albanesi. Il 25 settembre 1888, il capo ideologico della Lega albanese, Abdyl Frashëri, si rivolgeva proprio a lui con le parole: «Stiate certi, Eccellenza, che l’Albania mai dimenticherà che proprio a Voi dovrà la sua esistenza e la sua indipendenza»<sup>60</sup>. Era un auspicio, che per quanto riguarda Crispi, non fu mai soddisfatto. Poco importava l’origine albanese di Crispi. La sua politica estera portava pur sempre le impronte di Mazzini: era anti-austriaca e, di conseguenza, filogreca e filoslava. «Le prime linee della politica italiana, quando una Italia sarà, devono essere slavo-elleniche»<sup>61</sup>. Dai suoi esordi, sino alla morte, Crispi non trattò mai il problema albanese come un problema a parte. Si rifiutò addirittura di parlare di una nazionalità albanese, allorché assegnava ai greci, ai serbi, ai bulgari, ai romeni e addirittura ai macedoni il diritto di avere il proprio Stato nazionale<sup>62</sup>. Gli accorati appelli che gli furono rivolti dai patrioti albanesi, non ricevettero mai risposta. Sul suo giornale, «La Riforma», le vicende albanesi venivano ampiamente raccontate, ma sempre in chiave anti-austriaca. Mai una parola sul programma nazionale, che del resto si sviluppava sulle stesse linee del Risorgimento italiano. Non una parola spesa a difesa dei territori albanesi ambiti dai vicini greci e slavi. Divenne capo del Comitato filoellenico e utilizzò ogni occasione, ogni discorso parlamentare e intervento pubblico, per promuovere una «Grande Grecia», che non poteva realizzarsi che a scapito dell’Albania<sup>63</sup>.

---

Européennes (AIESEE), Sofia, 30 agosto - 5 settembre 1989, a cura di F. Guida-L. Valmarin, Roma, Carucci editore, 1989, p. 205.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Akte të Rilindjes Kombëtare ...*, pp. 122-123.

<sup>61</sup> N. Ivanay Bey, *Conferenza tenuta in Roma ...*, p. 25.

<sup>62</sup> Bruno Lavagnini, *Grecia 1859 nel diario di Francesco Crispi*, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, Palermo, 1967, pp. 8-10.

<sup>63</sup> Th. Palamenghi-Crispi, *The Memoires of Francesco Crispi*, vol. III, Hodder and Stoughton, London, 1914, p. 272; Costas Kerofilas, *La Grecia e l’Italia nel Risorgimento italiano*, Firenze, Libreria della Voce, 1919, pp. 59-69.

D'altro lato, sembra che Crispi condividesse l'idea formulata da Mazzini nel 1857 nelle sue Lettere slave, di una Federazione Balcanica Cristiana, che avesse per capitale Costantinopoli e per "popolo fondatore" quello dei greci: «L'Europa futura avrà [...] una Grecia che giungerà sino al Balkan e presiederà in Bisanzio, centro libero d'una Confederazione delle razze che formano oggi l'Impero turco in Europa»<sup>64</sup>. Era il grande fautore di un'alleanza degli Stati balcanici, che nella sua visione sarebbe in funzione anti-austriaca e anti-turca<sup>65</sup>. L'alleanza venne infatti conclusa nel 1912, ma il suo principale obiettivo risultò essere quello di disfare il neonato Stato albanese e spartirsi i suoi territori. Si schierò dalla parte greca anche nella polemica che oppose lo storico tedesco J. Ph. Fallmerayer al mondo ellenico della scienza e della politica sul problema della continuità biologica tra i greci moderni e i greci antichi, e fu annoverato tra i maggiori "filoelleni"<sup>66</sup>. Ed, infine, non può sfuggire il fatto che sul suo giornale «La Riforma», gli albanesi vengono spesso chiamati con il nome di "arnauti", un termine che gli slavi e i greci usavano in modo spregiativo per indicare i musulmani albanesi<sup>67</sup>. Evidentemente, Crispi mal sopportava che la maggior parte degli albanesi fosse passata all'Islam. Il suo dichiarato odio contro l'Impero ottomano e contro l'Islam<sup>68</sup> doveva coinvolgere, in certa misura, anche i musulmani albanesi. In una intervista al giornale «Le Figaro», nel 1897, lui dimostra di non vedere molto spazio per i musulmani nella futura Confederazione Balcanica, che nascerebbe dopo lo sfascio dell'Impero ottomano<sup>69</sup>.

Quale soluzione avrebbe mai pensato Crispi per l'Albania? L'unione con la Grecia, come avrebbe proposto durante un suo comizio ad Atene, nel 1857<sup>70</sup>? Infatti, un'altra eminente personalità delle lettere, l'albanese d'Italia Demetrio Camarda, si era già dichiarato apertamente a favore d'una unione dei greci et degli albanesi in uno stato comune<sup>71</sup>. Non è per caso che, a quell'epoca (1860), la stessa idea era condivisa anche da Anastas Byku ( ), un albanese di Grecia (arvanito), editore del giornale "Pelagos" pubblicato a Lamía, in Grecia, che non vedeva

<sup>64</sup> B. Lavagnini, *Grecia 1859 ...*, p. 8.

<sup>65</sup> Th. Palamenghi-Crispi, *The Memoires of Francesco Crispi*, vol. III, Hodder and Stoughton, London, 1914, pp. 272, 276.

<sup>66</sup> B. Lavagnini, *Grecia 1859 ...*, p. 25.

<sup>67</sup> *La Riforma*, 16 settembre 1878.

<sup>68</sup> Th. Palamenghi-Crispi, *The Memoires ...*, vol. III, p. 285.

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> B. Lavagnini, *Grecia 1859 ...*, p. 10.

<sup>71</sup> G. Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese ...*, p. 250.

l'avvenire degli albanesi nella loro organizzazione come una nazione e uno Stato nazionale, ma piuttosto nella loro incorporazione all' "ellenismo". Dopotutto, nella seconda metà del XIX secolo, la storiografia politicizzata greca sosteneva con forza la tesi secondo la quale greci ed albanesi erano due rami della stessa popolazione antica, i Pelasgi<sup>72</sup>. Ma, al di là dell'origine comune, nel caso di Camarda e di Byku, l'idea di uno Stato unico greco-albanese prendeva lo spunto piuttosto da un pregiudizio religioso che si sovrapponeva all'idea nazionale, ed ecco perché la tesi dell'unione degli albanesi con i greci in uno Stato comune ha provocato la dura reazione dei rappresentanti del movimento albanese di Rinascita nazionale<sup>73</sup>.

O, addirittura, l'unione con l'Italia? Lui non si esprime su questo argomento, ma il direttore del giornale «La Nazione Albanese», Anselmo Lorecchio, amico di Crispi e italo-albanese come lui, sosteneva apertamente sulle pagine del suo giornale il diritto dell'Italia di annettersi l'Albania, nel caso in cui ciò fosse necessario «per mantenere gli equilibri europei»<sup>74</sup>. Lorecchio adduceva come motivo il fatto che l'Albania era la seconda patria degli albanesi d'Italia. Proprio come faceva, nel 1770, padre Giorgio Guzzetta che scrisse per il re di Napoli un memorandum dal titolo suggestivo «*Sul diritto che hanno li Serenissimi Re di Sicilia sopra dell'Albania, onde ben possono intitolarsi ancora Re, e Despoti, cioè Signori di essa*»<sup>75</sup>.

Lo stesso Crispi racconta che durante l'incontro di Bad Gastein, il 17 settembre 1877, Bismarck gli aveva proposto l'annessione dell'Albania da parte dell'Italia<sup>76</sup>. Al fondatore della politica coloniale d'Italia non sarà dispiaciuta la proposta. Ma la sua attuazione, sia per le debolezze interne, sia per il delicato rapporto

<sup>72</sup> Thomas Paschides ( μ . ), μ , Athena, 1879.

<sup>73</sup> Ricordiamo la polemica che ebbe luogo nel 1857 tra Thimi Mitko ed Anastas Byku, l'editore del giornale "Pelasgos". Si veda, tra l'altro, Aleks Buda, "Të dhëna mbi Lëvizjen Kombëtare Shqiptare në vitet 1859-1861", *Studime Historike*, 2, 1965; Zihni Reso, "Lufta e popullit shqiptar për shkrimin dhe shkollën shqipe në shtypin e Rilindjes sonë Kombëtare", in: *Alfabeti...*, p. 15.

<sup>74</sup> Oreste Camillo Mandalari, *Indipendenza shqiptare. Ndhimesa italiane në dritën e dokumenteve*, Tirana, Uegen, 2008, p. 56.

<sup>75</sup> E. Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies...*, vol. I<sup>er</sup>, Paris, 1843, p. 336; P. P. Rodotà, *Rito greco in Italia*, vol. III, Roma, 1763, p. 119.

<sup>76</sup> Francesco Crispi, *Politica estera. Memorie e Documenti*, raccolti e ordinati da T. Palamenghi-Crispi, vol. I, Milano, Fratelli Treves Editori, 1929, p. 27; *La Riforma*, 13 agosto 1878.



con l'Austro-Ungheria proprio per la questione dell'Adriatico orientale, fu rinviata ad altri tempi. Sta di fatto, però, che mentre lui si guardava dall'esprimersi di qualsiasi questione riguardante la nazione albanese, l'impero Austro-Ungarico, dal 1877, si assurgeva a tutore degli interessi nazionali albanesi, avanzando per primo l'opzione di uno Stato albanese indipendente<sup>77</sup>. Quanto a Crispi, si deve a questo ex rivoluzionario internazionalista convertitosi a nazionalista conservatore («Fummo rivoluzionari per fare l'Italia, siamo conservatori per mantenerla»)<sup>78</sup>, aver inaugurato una politica, che volle fare dell'Italia una grande potenza coloniale<sup>79</sup>. Non a caso il fascismo fece di lui il suo apostolo<sup>80</sup>. La politica di Crispi nei confronti dell'Albania, con la sconcertante insensibilità di fronte all'indipendenza e allo Stato albanese, fu una specie di ouverture all'occupazione fascista del 1939.

A questo punto, però, si era troppo lontani dal tipo di rapporti che gli attivisti del movimento nazionale di Rinascita, albanesi e italo-albanesi, intendevano costruire tra loro e con l'Italia vicina. Era diventato un rapporto pieno di equivoci. E fu così che l'unico aspetto dinamico della politica italiana verso l'Albania e i Balcani, a cavallo tra il XIX e il XX secolo, furono le imprudenti imprese di Ricciotti Garibaldi, cui parteciparono anche molti italo-albanesi. Alcuni di questi finirono per considerare le guerre balcaniche come guerre religiose di cristiani contro "barbari" musulmani<sup>81</sup>. Del resto, le stesse sensibilità di natura religiosa avevano spinto anche illustri personalità italo-albanesi, come Demetrio Camarda, a optare per un'intima unione degli albanesi con i greci. I volontari garibaldini italo-albanesi erano per lo più ignari del fatto che i musulmani, contro i quali si andava a combattere sulle montagne d'Epiro, erano albanesi come loro<sup>82</sup>. A sua volta, Ricciotti Garibaldi, che dal 1900 aveva

<sup>77</sup> Benedict H. Sumner, *Russia and the Balkans 1870-1880*, London, Archon Books, 1962, pp. 584-585; Arben Puto, *Çështja shqiptare në aktet ndërkombëtare të periudhës së imperializmit*, vol. I (1867-1912), Tirana, 1984, p. 119.

<sup>78</sup> F. Crispi, *Politica estera ...*, vol. I, 1929, p. 67; S. Romano, *Crispi*, Milano, Bompiani, 1986, p. 90.

<sup>79</sup> Gaetano Petrotta, *Francesco Crispi e l'Albania*, Palermo, 1927, p. 7.

<sup>80</sup> S. Romano, *Crispi ...*, p. 277.

<sup>81</sup> O. C. Mandalari, *Indipendenza shqiptare...*, p. 128.

<sup>82</sup> Miltiades D. Seizanes ( ), *1878*, Athenai, 1878, pp. 131-132; M. Brunetti, "Il Risorgimento, una rivoluzione conservatrice", in *Il Risorgimento una rivoluzione conservatrice*, Istituto Mezzogiorno-Mediterraneo, Catanzaro, 2012, p. 51.

cominciato ad interessarsi della causa albanese (nel 1904 divenne preside del Comitato Nazionale Albanese), considerava tale causa parte di una soluzione federale dei Balcani, in chiara funzione anti-austriaca. Inutilmente il suo collaboratore italo-albanese, Manlio Bennici, cercò di convincerlo ad abbandonare l'idea della federazione balcanica e di dedicarsi soltanto alla causa albanese<sup>83</sup>. Ne nacquero tanti equivoci; e a un certo punto, i volontari italo-albanesi, che si erano arruolati nelle truppe di Ricciotti Garibaldi con il desiderio di contribuire alla liberazione dei fratelli albanesi dal giogo ottomano, si trovarono al fianco delle truppe "cristiane", greche e serbe, impegnate appunto nell'occupazione di città e villaggi albanesi. Il fatto provocò una delusione amara tra i patrioti albanesi<sup>84</sup>.

Vi reagì con uno sferzante articolo sull'«Avanti!» del 16 novembre 1912 anche l'allora socialista Benito Mussolini:

Ebbene, i volontari garibaldini che sino a pochi mesi fa spasimarono d'amore per l'Albania, i garibaldini italiani che non più tardi dell'anno scorso avevano vagheggiato e preparato una spedizione in Albania, i garibaldini italiani cooperano oggi, colla Quadruplice, allo smembramento dell'Albania. È in questo equivoco assurdo che muore una leggenda<sup>85</sup>.

Dopo dieci anni, una volta salito al potere, lo stesso Benito Mussolini si pose il problema albanese nei termini del dubbio

<sup>83</sup> F. Guida, "Ricciotti Garibaldi ...", p. 99.

<sup>84</sup> Vedere l'articolo "Ricciotti Garibaldi, le foudre de guerre" scritto da F. Konitza, in *Albania*, anno III, dal 15 al 30 aprile 1899, pp. 98-99: "Ricciotti faisait annoncer partout qu'il était prêt à courir au secours de la Grèce avec 200. 000 "Garibaldiens". En lisant cette déclaration dans les journaux, j'ai pâli; je me suis dit : l'appui de Ricciotti fera infailliblement tomber l'Albanie méridionale aux mains de la Grèce...La guerre déclarée, Ricciotti partit pour la Grèce, mais avec 200 "Garibaldiens", oui avec 200 seulement !...Ricciotti n'est pas seulement ridicule. Ricciotti est incohérent au suprême degré. Il n'y a pas deux ans, il allait combattre avec les Grecs qui avaient déclaré la guerre à la Turquie dans le but de s'emparer de l'Albanie. Ricciotti, maintenant, déclare vouloir combattre avec les Albanais contre tous ceux qui veulent conquérir l'Albanie, donc aussi contre les Grecs. Quelle contradiction grossière !" Vedere anche l'altro articolo di F. Konitza, in *Albania*, anno III, n° 11, Bruxelles, 30 novembre 1899, p. 31: "Qu'est-ce que ce journal "La Nazione Albanese" veut prouver aux Albanais ? Peut-être que l'Italie veut aider les Albanais à recouvrer leur indépendance nationale ? Mais pendant les années 1880-1884 les Garibaldiens et leurs amis politiques en Italie n'ont fait que traiter tour à tour avec les Grecs et les Serbes pour envahir l'Albanie et y faire la guerre. Et qui aurait eu les profits d'une telle guerre ? Évidemment les Grecs ou les Serbes, ou peut-être les Italiens ou tous les trois, mais jamais les Albanais".

<sup>85</sup> F. Guida, "Ricciotti Garibaldi...", p. 136.



amletico: «O farla forte, o farla nostra»<sup>86</sup>. Delle due soluzioni, scelse la seconda<sup>87</sup>.

Eppur, c'erano sprazzi di luce anche in questa Italia "cattiva", che guardava all'Albania come a una sua semplice colonia. Basta citare quanto profondamente siano impressi nella coscienza degli albanesi fatti come quello delle massicce manifestazioni sindacali in tutta l'Italia, che nel 1920 accelerarono la decisione del governo di ritirare le truppe italiane d'occupazione dalla Valona; oppure, l'adesione nel 1943 di tanti militari italiani antifascisti alle forze della resistenza partigiana albanese: le gesta ed i sacrifici dei combattenti dell'eroico battaglione "Gramsci" sono ormai parte della nostra storia.

---

<sup>86</sup> M. Dogo, "Anno 1927: propaganda...", pp. 205-206.

<sup>87</sup> Un sostenitore dell'unificazione dell'Albania all'Italia fascista diventò a quell'epoca anche il noto giornalista e pubblicitario Indro Montanelli, il quale dichiarava in proposito: "Il destino dell'Albania è indissolubilmente legato al destino di Roma". Cfr. Indro Montanelli, *Albania una e mille*, Torino, Paravia, 1939, p. 98.



**Beqir META****LES EFFORTS POUR CONSOLIDER L'ÉGLISE  
AUTOCÉPHALE ALBANAISE CONSIDÉRÉS SOUS  
L'OPTIQUE DES DIPLOMATES BRITANNIQUES  
DANS LES ANNÉES 1925-1928**

Une des priorités de l'administration albanaise après le retour d'Ahmet Zogu au pouvoir c'était de consolider les institutions nationales dont une place centrale était réservée à l'Église autocéphale. Il semble clair que l'affirmation et la consolidation de cette dernière étaient définies comme une tâche primordiale et considérées comme un défi ardu mais qu'il fallait relever et pour lequel il valait la peine de se battre, voire même de consentir à des sacrifices.

Pour commencer, le gouvernement albanais a considéré qu'un accord avec Athènes pourrait être la voie optimale pour résoudre ce problème. Cette solution avait l'avantage de contribuer à la normalisation des relations bilatérales et rendait plus facile et moins conflictuel le processus de l'affirmation de l'Église orthodoxe autocéphale albanaise (ÉOAA).

En décembre 1925, A. Zogu a dépêché à Athènes le député de Gjirokastra, Vasil Bamiha, chargé d'une mission ultrasecrète dont le but était d'améliorer les relations albano-grecques dans tous les domaines et particulièrement de régler le différend concernant l'Église orthodoxe albanaise. Cette mission était si secrète que le ministre plénipotentiaire britannique à Durrës, Eyres, n'avait pu l'apprendre que dans des circonstances très confidentielles. D'ailleurs, l'objectif de ce voyage n'avait été communiqué même pas à la Légation grecque en Albanie.

Eyres considérait Bamiha comme le député probablement le plus instruit du Parlement albanais, qui avait étudié à Athènes et jouissait d'une confiance considérable d'Ahmet Bey. Il ajoutait également que Bamiha « approuvait pleinement les objectifs personnels du Président concernant les questions relatives aux minorités, dont A. Zogu lui avait fait part dernièrement lors d'un

entretien privé »<sup>1</sup>. Cette nouvelle démarche en vue d'un rapprochement avec la Grèce était entreprise, semble-t-il, à la suite de l'arrivée au pouvoir du général arvanite Pángalos, qui était dans de bonnes dispositions à l'égard de l'Albanie et donnait des signes de vouloir améliorer les relations entre les deux pays.

Un autre pas dans ce sens a été effectué après la désignation du général Kontoulis au poste de ministre plénipotentiaire de Grèce en Albanie. Ce dernier, qui avait été un proche collaborateur de Pángalos, a présenté ses lettres de créance au Président Zogu le 13 janvier 1926. Dès le lendemain, il a été contacté par le diplomate britannique Robert Parr. Lors de cette entrevue, le général a affirmé que la question de la minorité grecque en Albanie et celle de l'Église orthodoxe locale étaient étroitement liées entre elles et que son gouvernement avait l'intention de les aborder de manière énergique et dans un esprit aussi conciliateur que possible. Il a largement parlé des deux questions et a souligné son désir de présenter à la Légation britannique la conception la plus claire qu'il avait de la situation, car il savait qu'elle entretenait des relations particulières avec Zogu et il souhaitait personnellement éviter tout malentendu avec les diplomates britanniques concernant les droits ou les torts au sujet d'une contestation qui était d'un intérêt particulier pour son pays<sup>2</sup>.

Parr a dit de son côté au général que, tant que ces questions pouvaient contribuer à la paix dans cette partie du monde, elles seraient considérées avec intérêt par le gouvernement de Sa Majesté, mais que, à part cela, Londres n'était pas directement préoccupée. Puis il a exposé qu'il avait été en Albanie pendant quatre ans et qu'il était disposé à parler à Kontoulis de ce qu'il avait pu remarquer. Parr a tout d'abord suggéré qu'il ne fallait « pas penser que l'intransigeance de l'Albanie sur ces questions est liée uniquement à un fanatisme antichrétien ou anti-hellénique. Ces sentiments-là existent dans une partie de l'opinion préoccupée du fait que l'indépendance de l'Albanie a été acquise avec difficulté et qu'elle n'est pas encore pleinement assurée. Or, il existe aussi une partie sincère de l'opinion publique, qui est sensible aux minorités ». Parr a suggéré avant tout que l'esprit de confiance était fondamental pour surmonter les difficultés et résoudre ces problèmes de manière satisfaisante<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> *British National Archives, London, Public Record Office; Foreign Office (plus loin FO) FO 371/11203, Eyres au Secrétaire aux Affaires étrangères, Austen Chamberlain, Durrës, le 22 décembre 1925.*

<sup>2</sup> FO 371/ 11203, Robert Parr à Austen Chamberlain, Durrës, le 15 janvier 1926.

<sup>3</sup> *Ibid.*

Le général Kontoulis a dit qu'il comprenait tout à fait ces facteurs et que le gouvernement grec était prêt à donner toutes les garanties les plus complètes qu'il ne comptait pas se livrer à des actes ou à une politique visant à helléniser politiquement les provinces du Sud de l'Albanie. Son gouvernement allait d'ailleurs faire une déclaration officielle pour proclamer qu'il renonçait à « l'Épire du Nord ». Kontoulis se préparait à effectuer une tournée dans ces régions, où il allait déclarer publiquement que la fidélité au Patriarcat et la dévotion à la tradition hellénique ne devaient pas être confondues à l'agitation anti-albanaise ni être interprétées comme un schéma d'orientation politique favorable à Athènes. Il espérait que ces déclarations lui permettraient de résoudre la question des minorités en évitant les réactions houleuses et les sentiments hostiles que pouvait inspirer l'exposition de ces problèmes à la Société des Nations. Le nouveau ministre plénipotentiaire grec espérait qu'il pourrait ainsi amener A. Zogu à réexaminer la question de l'Église orthodoxe albanaise afin de parvenir à un accord sur ce problème aigu, sans ennuis ni remous, et « balayer le triste héritage » du Congrès « irrégulier » de Berat<sup>4</sup>.

Cet entretien a donné à Parr l'impression que le général était le seul représentant officiel grec qui avait des idées claires, qui était disposé à parvenir à ses fins de manière aussi peu conflictuelle que possible et qui était résolu à se montrer amical envers le gouvernement de l'Albanie. Parr estimait que cet homme n'était pas du genre à se dérober des choses essentielles et espérait que sa « connaissance de la langue albanaise et le fait qu'il s'était battu et qu'il avait été blessé pour la cause de l'Albanie » allaient contribuer beaucoup dans ce sens<sup>5</sup>.

En fait, malgré une disposition beaucoup plus positive de Kontoulis en comparaison avec les autres diplomates nationalistes agressifs et mégalomanes grecs qui l'avaient précédé, les conceptions du nouveau diplomate arvanite étaient elles aussi contraires à l'admission du droit des Albanais à une Église autocéphale nationale. Cette opinion qui continuait à prédominer à Athènes allait être le principal obstacle à la réalisation d'un accord, comme le montrerait la suite des événements.

Le progrès des relations gréco-albanaises était souligné également au début février 1926 par le diplomate britannique en poste à Athènes, Sir Milne Cheetham, qui informait que les tendances vers un rapprochement gréco-albanais, qui avaient commencé par la

---

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

désignation du général Kontoulis comme ministre plénipotentiaire grec en Albanie, semblaient apporter maintenant leurs fruits. En effet, au cours des deux-trois semaines dernières, Vasil Bamiha s'était entretenu avec le gouvernement grec afin de résoudre les divers problèmes existant entre l'Albanie et la Grèce. Le 3 février 1926, la presse avait annoncé que le gouvernement grec était tombé d'accord d'admettre chaque année cinq à dix Albanais à l'École militaire d'Athènes et de faire de l'albanais une seconde langue dans un nombre important d'écoles à Corfou qui étaient fréquentées par des Albanais. Cheetham s'était informé que le gouvernement grec avait montré tout son intérêt pour que les 5 000 Albanais qui étaient en cours d'expulsion puissent rester en Grèce. Il n'avait pas réussi à apprendre concrètement si les pourparlers relatifs à la question de l'EOAA avaient commencé, mais il estimait que les concessions qui étaient déjà faites par le gouvernement grec montraient que ce dernier espérait amener ainsi le gouvernement albanais à ouvrir des négociations à ce sujet qui était la question la plus importante débattue entre les deux parties<sup>6</sup>.

Une semaine plus tard, il s'exprimait d'ailleurs avec plus d'optimisme au sujet du rapprochement gréco-albanais et informait Londres que les entretiens du représentant de Zogu, Bamiha, avec le gouvernement grec se poursuivaient de manière satisfaisante. Le 7 février, le général Pángalos avait proclamé l'amnistie (autrement dit, le droit de retour) d'un certain nombre de « Musulmans albanais d'Épire » qui avaient été expulsés pour différentes raisons. Cet acte avait été suivi le 9 février par une déclaration du gouvernement grec qui, pour prouver ses intentions bienveillantes à l'égard de l'Albanie, faisait part de sa décision de dissoudre les clubs (şyllogues) vorio-épirotes en soulignant que leur objectif de libérer l'Épire du Nord du joug albanais était contraire à la politique de ce gouvernement. Le diplomate britannique remarquait que, si le gouvernement albanais n'avait pas encore réagi, on s'attendait néanmoins à ce que la question des écoles grecques en Albanie du Sud soit réglée de manière favorable pour la Grèce et conformément à la déclaration du 2 octobre 1921<sup>7</sup>.

Initialement, Cheetham, ayant du mal à saisir le problème de l'Église orthodoxe albanaise dans toute sa profondeur, a pensé que sa solution serait rapide. Le docteur Vigram qui s'était entretenu avec le

---

<sup>6</sup> FO 371/ 11203, Sir Milne Cheetham à Sir Austen Chamberlain, Athènes, le 3 février 1926.

<sup>7</sup> FO 371/ 11203, Sir Milne Cheetham à Sir Austen Chamberlain, Athènes, le 9 février 1926.

métropolitain d'Athènes l'avait informé que la question du futur statut de l'Église orthodoxe en Albanie était en voie de solution et que cette Église serait déclarée autonome très prochainement<sup>8</sup>.

Le représentant britannique fournissait aussi quelques données intéressantes concernant les points de vue du Phanar au sujet de l'Église orthodoxe albanaise. D'après lui, le Patriarcat œcuménique avait été réservé jusque-là par rapport à la demande d'autonomie de l'Église albanaise, en partie à cause du doute que cette idée ne s'appuyât sur les intrigues de la Roumanie et en partie à cause de sa crainte naturelle de ne perdre une partie de sa juridiction déjà rétrécie. Or, il semblait maintenant que le Patriarcat était persuadé du risque de l'existence d'une institution ecclésiastique des Orthodoxes en Albanie, qui serait mécontente de lui. De son côté, Cheetham expliquait que la solution acceptée ne prévoyait en aucun cas la création d'une Église autocéphale albanaise avec son propre évêque et avec le même statut que l'Église orthodoxe avait en Grèce. L'Église autonome qui serait admise par le Phanar allait gérer ses propres affaires et élire ses propres évêques. Elle serait représentée auprès du Patriarcat par des Épitropes<sup>9</sup>.

L'enthousiasme au sujet d'une amélioration radicale des relations gréco-albanaises a été nourri davantage par une lettre privée envoyée à Parr par l'émissaire de Zogu à Athènes ou dont le diplomate britannique avait pu s'emparer en quelque sorte. Bamiha écrivait qu'il avait déjà toutes les raisons de croire que sa mission était couronnée de succès. Il avait « dû convertir (donc convaincre) tous les fonctionnaires » du Ministère grec des Affaires étrangères, « des portiers jusqu'aux hautes instances de la hiérarchie », et de la sorte, une solution définitive des questions des minorités serait obtenue très rapidement ; la politique de la Grèce vis-à-vis de l'Albanie serait ainsi beaucoup plus conciliante et amicale de ce qu'elle ne l'avait été par le passé. Bamiha partageait ce succès tout d'abord avec A. Zogu. Il écrivait que « le succès obtenu était dû en partie au caractère du Président de l'Albanie et à la façon dont ce dernier avait géré la situation. Le gouvernement grec, en se basant sur les rapports de l'ancien ministre plénipotentiaire grec en Albanie, Panourias, était très impressionné par cette politique d'Ahmet Bey »<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> FO 371/ 11203, Sir Milne Cheetham à Sir Austen Chamberlain, Athènes, le 11 février 1926.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> FO 371/ 11203, R. Parr à Sir A. Chamberlain, Durrës, le 23 février 1926.

Bamiha s'est retourné en Albanie le 6 mars et il a téléphoné trois jours plus tard au représentant britannique Parr pour lui confirmer encore une fois que le résultat de sa mission avait été, à tous les égards, satisfaisant. À Athènes, il avait beaucoup d'amis et d'appuis au gouvernement et dans l'administration grecque. Avant d'entamer ses entrevues officielles avec les ministres, il avait passé trois ou quatre jours en s'efforçant de convaincre ses vieux amis dans les divers départements gouvernementaux et ailleurs à adopter ses points de vue. C'était grâce à ces rencontres préparatoires, informait-il, qu'il avait réussi à dérouler les entretiens officiels « dans le climat le plus favorable possible » et qu'il avait obtenu un heureux résultat. Il avait eu des entretiens avec le général Pángalos, d'autres hauts fonctionnaires comme Roufos, Panourias, Tsamados (le directeur général au Ministère des Affaires étrangères) et le général Sarigiannis (le chef de l'État-Major), qui avaient tous « manifesté le désir le plus cordial de résoudre les questions avec l'Albanie de manière à établir les bases d'une amitié inaltérable et étroite »<sup>11</sup>. Durant tout son séjour à Athènes, il avait pu influencer la presse dans une mesure considérable. De nombreux articles avaient ainsi paru pour promouvoir la bonne entente entre les deux pays. En outre, il avait réussi à rencontrer les principaux dirigeants des partis politiques et des divers clubs, ainsi qu'à garantir leur approbation de l'accord qu'il négociait avec le gouvernement grec en place.

D'après Bamiha, le gouvernement grec était tombé d'accord d'interdire les activités des associations « patriotiques » qui visaient à l'annexion de l'Albanie du Sud. Parallèlement, il avait décidé d'exclure de l'échange de populations tous les Tchames d'origine albanaise et d'en informer la Société des nations.

Bamiha avait également transmis toutes les garanties données par A. Zogu concernant la question des écoles, ce qui avait satisfait entièrement le gouvernement grec.

Pour ce qui était de la question de l'Église, le gouvernement grec semblait être disposé à exprimer des considérations favorables à la proposition que le statut autocéphale « décidé de manière irrégulière » au Congrès de Berat en 1922 soit accepté par le Patriarcat. En revanche, le gouvernement grec ne s'engageait pas, d'une façon ou d'une autre, à contraindre le Patriarcat, tout en laissant cependant entendre qu'il pouvait l'encourager à dépêcher en Albanie un commissaire spécial qui examinerait largement cette question et serait ainsi en mesure de rendre une décision définitive. Le Patriarcat

---

<sup>11</sup> FO 371/ 11203, R. Parr à Sir A. Chamberlain, Durrës, le 10 mars 1926.



allait charger de cette mission l'évêque de Trébizonde Chrysanthos, que R. Parr considérait lui aussi comme la personne appropriée à cette tâche. Bamiha a dit au diplomate britannique que cette procédure avait été suivie afin de sauver la dignité du Patriarcat, mais que la question de l'Église pouvait être considérée comme réglée. Les deux parties étaient tombées d'accord de ne se livrer à aucune propagande sur cette question durant la mission de Chrysanthos et d'éviter toute passion populaire à ce sujet<sup>12</sup>.

Suite à ces informations, R. Parr concluait qu'il était peu probable qu'une des questions susmentionnées fût entérinée par quelque accord particulier, mais il soulignait que l'atmosphère amicale constatée lors de ces entretiens serait consolidée par la signature d'un traité commercial, d'un traité d'extradition et d'une convention consulaire. Selon lui, la question de l'Église serait la seule qui serait résolue par un accord écrit. Bamiha s'était efforcé de le convaincre que les Grecs n'avaient été poussés par aucun impératif politique à résoudre la question abordée, mais que son succès devait être attribué non seulement aux circonstances optimales dans lesquelles il avait pu dérouler ses entretiens grâce à ses relations personnelles, mais aussi au fait qu'il existait en Grèce une volonté réelle de mettre fin aux querelles avec l'Albanie et d'inaugurer une période d'entente sincère avec ce pays, pour servir ainsi la cause plus large de la paix dans les Balkans.

Parr écrivait que l'importance de cet accord ne pouvait pas être ignorée. Au moment où Bamiha était allé à Athènes, les connaissances du diplomate britannique sur sa personnalité et le fait que Zogu lui-même avait été pessimiste sur ses propres chances d'avoir du succès l'avaient poussé à placer ses espoirs dans cette mission. « Or, écrivait Parr, son résultat dépasse mes prévisions. C'est un triomphe pour les négociateurs et un succès diplomatique pour le gouvernement d'Ahmet Bey ».

Le temps allait certes montrer que cet optimisme et cet espoir étaient précoces et peu réalistes. Apprenant par Bamiha que Sir Milne Cheetham aurait félicité Roufos, au nom du gouvernement de Sa Majesté, des résultats satisfaisants des entretiens, Parr, pour ne pas rester en arrière, demandait au Foreign Office l'autorisation d'en féliciter à son tour le Président Zogu et Bamiha lui-même<sup>13</sup>.

Le Foreign Office a immédiatement approuvé cette demande, indiquant à Parr qu'il devait dire à Ahmet Bey que le gouvernement britannique se félicitait du succès de ces entretiens qui allaient

---

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

contribuer aux bonnes relations entre l'Albanie et la Grèce<sup>14</sup>. Cela traduisait le désir sincère des Britanniques de voir se normaliser les relations entre les deux pays. Cependant, Cheetham a mis en doute le sérieux des affirmations de Bamiha lorsqu'il a rapporté à Chamberlain qu'il n'avait jamais félicité le ministre grec des Affaires étrangères du résultat des entretiens avec l'émissaire de Zogu<sup>15</sup>.

Les premiers signes montrant que l'euphorie d'une amélioration retentissante des relations gréco-albanaises et d'un grand tournant espéré dans ce sens était dépourvue de fondement se sont manifestés aux premiers jours d'avril. Parr a informé Londres que l'État-Major grec accordait une grande importance aux relations entre la Grèce et l'Albanie et que c'était pour cette raison-là que les Grecs avaient été très coopératifs. En revanche, ils s'étaient montrés très préoccupés des objectifs manifestés dernièrement par la Yougoslavie. Les documents britanniques ne spécifient pas de quels objectifs de Belgrade il s'agissait concrètement. Aux premiers jours d'avril 1926, le ministre plénipotentiaire grec Kontoulis lui a affirmé qu'il était mécontent de l'attitude du gouvernement albanais qui, semble-t-il, était peu enclin à apprécier l'esprit conciliateur dont avait fait preuve Athènes. Il a argué que le gouvernement de Tirana s'était montré intransigeant sur toutes les questions qu'il avait eues à discuter dernièrement. Il avait ainsi commencé à se douter que la politique amicale suivie à l'égard du gouvernement albanais pouvait ne pas être réellement recommandée<sup>16</sup>.

Les appréhensions grecques ont grandi au moment de l'arrivée de l'évêque Chrysanthos à Durrës, le 1<sup>er</sup> mai 1926. Les diplomates britanniques croyaient que le gouvernement albanais avait négligé son devoir d'hôte de l'évêque. Le ministre plénipotentiaire grec en était très fâché et il a fait part de son sentiment aux diplomates britanniques d'une façon qui les a persuadés qu'il était difficile qu'il pût influencer à la création d'un climat favorable aux négociations<sup>17</sup>.

Les Britanniques ne l'ont pas compris tout de suite, mais ils allaient vite apprendre que l'essentiel des différends résidait dans le fait que les Grecs et le Patriarcat n'admettaient qu'une autonomie de l'Église orthodoxe albanaise, alors que le gouvernement et les nationalistes albanais revendiquaient une pure et simple

---

<sup>14</sup> FO 371 / 11203, Orme Sargent à Parr, FO, le 29 mars 1926.

<sup>15</sup> FO 371 / 11203, Sir Cheetham à A. Chamberlain, Athènes, le 31 mars 1926.

<sup>16</sup> FO 371 / 11203, Parr à A. Chamberlain, le 4 avril 1926.

<sup>17</sup> FO 371 / 11203, O' Reilly à A. Chamberlain, Durrës, le 22 mai 1926.

reconnaissance et affirmation des décisions du Congrès de Berat sur la création de l'Église autocéphale albanaise.

Plus tard, Londres a été informée d'une autre difficulté qui avait surgi. Une « section agressive » des partisans de l'Église orthodoxe, basée à Korça, s'était efforcée de s'emparer de la commission chargée de négocier avec l'évêque. Cet obstacle avait été toutefois surmonté et les deux parties avaient entamé des pourparlers.

Le diplomate britannique O'Reilly informait qu'en Albanie il y avait quatre courants de l'opinion publique qui visaient à rendre difficiles ces négociations. Le premier était « l'élément réactionnaire musulman » qui avait tendance à bloquer tout projet des Orthodoxes. Le deuxième courant était représenté par une partie honnête de l'opinion publique, mais qui se méfiait des Grecs. Ensuite, il y avait le groupe de Korça qui rejetait toute décision les empêchant d'avoir le rôle prépondérant dans la question de l'Église orthodoxe en Albanie. « Et il y a aussi les Valaques, écrivait O'Reilly, un élément qui se trouve sous influence roumaine et qui paraît être hostile à un accord »<sup>18</sup>.

« Pour parler plus exactement, ajoutait O'Reilly, l'attitude des quatre courants susmentionnés est que le Congrès de Berat de 1922 doit être considéré comme une assemblée tout à fait régulière et légale, et qu'il n'est nul besoin que les décisions prises à ce congrès soient de nouveau discutées avec le Patriarcat ou avec qui que ce soit ».

Ce classement opéré par O'Reilly est très intéressant car, indépendamment des épithètes qu'il colle aux adversaires de la politique grecque, il apporte des données précieuses permettant de comprendre qui étaient à cette époque-là les partisans de la création et de l'affirmation de l'Église autocéphale albanaise.

Malgré les frictions qui « étaient parfois vraiment terribles », les négociations ont abouti à un résultat satisfaisant, écrivait O'Reilly. Il estimait que cela était dû plutôt au tact, à l'intelligence et à la bonne humeur de l'évêque Chrysanthos, mais aussi à Ahmet Bey qui avait joué personnellement un rôle décisif en insistant qu'il ne fallait pas permettre que des sentiments ou des intérêts locaux puissent nuire à la cause dont il avait discuté à Athènes par l'intermédiaire de Bamiha<sup>19</sup>.

L'évêque Chrysanthos et Pandeli Evangjeli, qui était le président du Sénat et un membre de la commission ecclésiastique, ont téléphoné à ce diplomate britannique pour lui annoncer qu'un accord satisfaisant était atteint et un protocole préliminaire était rédigé et

---

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> *Ibid.*

serait signé le lendemain. Après sa signature, l'évêque allait demander au Patriarcat l'autorisation de signer un accord final avec le même contenu. O'Reilly a félicité chaleureusement l'évêque de l'heureux dénouement de sa mission et lui a déclaré que le gouvernement britannique aurait le plaisir de saluer l'esprit dans lequel les négociations étaient menées des deux côtés<sup>20</sup>.

Or une semaine après, tout est tombé à l'eau. O'Reilly a informé Londres que les négociations sur la question de l'Église avaient échoué, ajoutant qu'une chose pareille « n'était pas inconnue pour la façon dont les affaires publiques étaient traitées dans cette partie du monde ». Il avait rencontré le 26 mai l'évêque Chrysanthos qui lui avait dit que le protocole préliminaire n'avait pas été signé et que la partie albanaise s'était livrée à diverses manœuvres afin de rendre difficiles les négociations<sup>21</sup>.

Selon la version que Chrysanthos avait présenté au représentant britannique, il avait fait part au ministre albanais des Affaires étrangères, Hysen Vrioni, du fait qu'il était très mécontent de la manière dont le gouvernement albanais traitait cette question. Au cours des derniers jours, trois membres de la commission, y compris V. Bamiha, n'avaient pas été convoqués à la rencontre, aussi avait-il dû s'entretenir avec une minorité non représentative. D'autre part, Pandeli Evangjeli lui avait téléphoné à plusieurs reprises pour lui demander de rediscuter une question déjà tranchée. Il s'agissait du nombre d'évêques qui allaient composer le Synode de l'Église albanaise. L'évêque Chrysanthos avait insisté que le Synode devait compter au minimum cinq évêques et les parties étaient déjà tombées d'accord là-dessus. Evangjeli cherchait maintenant à réduire ce nombre à quatre, mais l'évêque avait refusé. Chrysanthos s'est efforcé de convaincre O'Reilly que la création d'une Église autocéphale avec un Synode composé de quatre évêques aurait inévitablement comme résultat d'ouvrir le chemin à des désaccords internes ainsi qu'à des manœuvres de l'extérieur. Cela risquait même de conduire l'Église à des désordres, voire à un schisme.

Il considérait que le minimum de cinq évêques était indispensable puisque, avec un Synode de quatre membres, l'archevêque ou le métropolitain pouvait toujours être en mesure de trouver un autre membre à qui faire soutenir son point de vue. De la sorte, il suffirait à une partie de l'opinion religieuse ou à une organisation extérieure de gagner à sa cause l'archevêque et un autre membre du Synode pour imposer sa propre volonté aux Orthodoxes

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> FO 371 /11203, O' Reilly à A. Chamberlain, Durrës, le 1<sup>er</sup> juin 1926.

d'Albanie. Une telle situation serait scandaleuse et le Patriarcat n'était pas prêt à l'admettre. Plutôt qu'assumer la responsabilité de la création d'une Église sur une base incertaine, le Patriarcat préférerait laisser les choses dans l'état irrégulier où elles se trouvaient actuellement. Comme un Synode de cinq membres ne serait pas tellement exposé aux manœuvres politiques et à la corruption, le nombre de cinq était le minimum que le Patriarcat pouvait accepter.

Si Hysen Vrioni avait protesté en disant que le coût était trop élevé pour une jeune Église et que la réduction à quatre évêques était faite seulement pour des raisons économiques, Chrysanthos avait refusé en soulignant que les possibilités économiques étaient largement suffisantes.

En fait, les arguments avancés par les deux parties n'étaient pas sincères. Les véritables raisons de ce désaccord étaient, d'une part, l'objectif du Patriarcat et du gouvernement hellénique de désigner des évêques grecs et grécophiles afin de dominer le Synode de l'ÉOAA, en mettant à profit la difficulté de la partie albanaise de trouver de hauts dignitaires ecclésiastiques ayant la formation théologique nécessaire et capables de soutenir l'indépendance de l'ÉOAA ainsi que les intérêts nationaux albanais en matière d'orthodoxie et, de l'autre part, la volonté de la partie albanaise de limiter à quatre le nombre d'évêques pour éviter que les Grecs mettent sous leur contrôle le Synode de l'ÉOAA, ce qui pourrait nuire au caractère national et autocéphale de l'Église albanaise.

Une autre raison des désaccords qui avaient surgi était la proposition du gouvernement selon laquelle les évêques de Korça et de Berat devaient rester les mêmes, alors que les deux autres devaient être désignés par les Albanais et nommés ensuite par le Patriarcat. « Un de ces évêques en fonction est un vrai diable », avait dit Chrysanthos qui insistait que trois évêques du Synode devaient être sélectionnés sur une liste de huit candidats qui serait soumise préalablement au Patriarcat. À l'objection de Hysen Bey que la communauté orthodoxe d'Albanie n'était pas assez importante pour pouvoir présenter une liste de huit évêques et que cela ferait en sorte qu'ils soient empruntés à des Églises orthodoxes en dehors de l'Albanie, Chrysanthos avait répondu que cette difficulté avait été prévue en 1922 et que le Congrès de Berat avait lui-même proposé de faire venir en Albanie quelques évêques de Grèce. Il avait dit au ministre albanais des Affaires étrangères qu'il avait adopté lors des négociations une attitude très conciliante et n'avait exigé ni l'annulation du Congrès « irrégulier et par conséquent schismatique » de Berat, ni la condamnation de toutes les personnes qui y avaient

participé, ce qu'il aurait pu faire d'ailleurs très facilement en vertu du droit canon.

Chrysanthos affirmait qu'il n'avait pas insisté sur la destitution des évêques actuels de Korça et de Berat qui avaient commis « des violations flagrantes contre l'Église » et que le Patriarcat œcuménique aurait pu destituer très facilement. Il soulignait qu'il avait été disposé à passer sous silence les actes irréguliers de l'évêque Fan Noli. Cependant, malgré l'esprit dans lequel il avait négocié avec la commission albanaise, il n'avait pas pu obtenir les concessions nécessaires et cela signifiait la fin des négociations<sup>22</sup>.

L'évêque Chrysanthos a dit à O'Reilly qu'il y avait à son sens trois courants qui agissaient contre lui. Tout d'abord le gouvernement albanais avec probablement l'élément « nombreux et réactionnaire » musulman, qui souhaitaient faire de l'Église orthodoxe un instrument politique entre leurs mains. C'était ce qui expliquait leur désir de voir un Synode faible, composé de membres nommés par eux-mêmes. Un autre adversaire c'étaient les gouvernements yougoslave et roumain dont l'objectif était d'avoir en Albanie une Église orthodoxe faible et ne reposant pas sur des bases solides, autrement ils auraient plus de mal à réaliser leurs prétentions politiques et religieuses dans ce pays. Chrysanthos a fourni au représentant britannique quelques détails dans ce sens, comme par exemple les menées des prêtres serbes et les rapports d'intimité entre Pandeli Evangjeli et la Légation roumaine<sup>23</sup>.

Il s'agissait en fait d'une mauvaise interprétation des efforts et des objectifs du gouvernement albanais et des partisans du statut autocéphale de l'Église orthodoxe albanaise visant à créer ainsi une institution indépendante et nationale. Les Grecs comprenaient très bien ces objectifs et ce droit de l'État albanais, mais, à des fins démagogiques, ils s'efforçaient de les interpréter comme une ingérence du gouvernement albanais soucieux de mettre l'Église orthodoxe sous son contrôle politique.

O'Reilly a été plutôt taciturne lors de cet entretien. Il a seulement noté qu'un accord susceptible de créer des conditions de stabilité en Albanie serait toujours le bienvenu pour le gouvernement britannique. D'autre part, il s'est proposé de discuter cette question à un moment opportun avec son collègue yougoslave, Lazarevi, auquel il allait souligner sa conviction qu'une solution raisonnable avec le Patriarcat était la seule façon de cicatriser cette plaie ouverte et avivée au cours des quatre dernières années. De même, O'Reilly a

---

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*

dit à Chrysanthos qu'il allait suggérer au ministre plénipotentiaire yougoslave de réaliser cette solution, car elle était dans l'intérêt de tous ceux qui voulaient assurer la paix dans les Balkans. Il lui parlerait aussi du nombre de membres du Synode qui était proposé par Chrysanthos.

O'Reilly mettait en évidence que la crise entre l'évêque Chrysanthos et les Albanais s'était déclenchée à un moment où les négociations étaient terminées et il ne restait que signer le protocole. « C'est pour moi, écrivait-il à Londres, une sorte de choc et maintenant je suis incapable de prévoir ce qui va se passer dans l'avenir ». Il avait même changé l'opinion positive qu'il avait eue de Chrysanthos, comme une personne appropriée pour mener de l'avant les négociations avec les Albanais. Il écrivait que les diverses entrevues qu'il avait eues avec cet évêque lui avaient donné l'impression que le Patriarcat n'avait pas trouvé la meilleure personne pour cette mission. « Son érudition, sa patience, sa courtoisie et sa capacité de distinguer ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas ont été les facteurs principaux pour aboutir à l'accord. Or, si l'on analyse cette crise, ses causes sont dues aux mêmes raisons »<sup>24</sup>.

Le Secrétaire d'État adjoint Lampson définissait de manière plus claire et détaillée la politique du gouvernement britannique à l'égard des problèmes gréco-albanais en général et de celui de l'Église en particulier. Il écrivait à O'Reilly que le gouvernement britannique « actuellement et conformément à sa politique générale, favorise la conclusion d'accords qui contribuent à éliminer les causes de conflits entre l'Albanie et ses voisins. Or, le gouvernement britannique ne désire pas s'impliquer dans les affaires intérieures de l'Église orthodoxe d'Albanie ou dans les politiques intérieures albanaises. Vous aussi, vous devez éviter d'y prendre part directement. Certes, nous n'avons pas d'objection que vous puissiez donner des conseils habituels si votre avis est demandé, mais votre attitude doit être observatrice plutôt qu'active dans cette question »<sup>25</sup>.

Malgré les difficultés des négociations, un projet d'accord final a enfin été atteint pour être soumis à l'approbation du Patriarcat. Ce protocole signé entre le gouvernement albanais et l'évêque Chrysanthos, avec les propositions qui seraient soumises au Patriarcat, a été affiché en public comme un accord déjà conclu. Avant de quitter l'Albanie, Chrysanthos a visité toutes les villes de l'Albanie du Sud. Il a été accompagné dans ce voyage par quatre

---

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> FO 371/ 11203, le Secrétaire d'État adjoint Miles W. Lampson à William E. O'Reilly, FO, le 23 juin 1926.

députés albanais. Le représentant britannique informait Londres qu'il « a vu partout non seulement que la population était rassurée par la solution d'une vieille contradiction, mais aussi que les gens étaient plus que contents de la façon dont l'accord avait été obtenu ».

De son côté, Chrysanthos n'a pas laissé apparaître ses réserves quant au résultat des négociations, étant certain que le dernier mot reviendrait au Patriarcat à Istanbul. Lors de sa tournée dans le Sud du pays, il a ainsi vanté théâtralement le « succès » obtenu dans les négociations sur la question de l'Église. O'Reilly écrivait à Londres : « J'ai compris que Chrysanthos a exploité chaque occasion pour répandre auprès de la population orthodoxe de l'Albanie du Sud l'idée que l'obtention de cet accord était due, en une très grande partie, à l'action et à l'influence du Président. Chrysanthos n'a manqué à aucun cas de rappeler ses impressions de la rencontre avec A. Zogu, de parler de la personnalité et des qualités de ce dernier. J'ai vu que l'évêque Chrysanthos a été reçu partout avec la même cordialité aussi bien par les Orthodoxes que par les Musulmans. Même s'il est notoire que les démonstrations populaires dans ce pays sont généralement orientées, je crois qu'il y a eu dans ces manifestations une mesure considérable de spontanéité »<sup>26</sup>.

Le temps allait vite montrer que le Patriarcat de Constantinople n'acceptait pas cet accord et ses rapports avec l'Église orthodoxe albanaise resteraient ainsi tendus. Le Patriarcat a rédigé quelques nouvelles contre-propositions et a envoyé de nouveau en Albanie l'évêque Chrysanthos au début du mois de février 1927.

Ce dernier a informé le représentant britannique W. Seeds que les conditions du protocole étaient généralement acceptées par le Patriarcat. Mais, de manière un peu confuse, il a ajouté qu'il y avait eu quelques difficultés pour la sélection de quelques candidats qui dirigeraient les divers évêchés, parce qu'un groupe nationaliste d'Orthodoxes albanais n'admettait pas qu'il était impossible de trouver des évêques convenables parmi les prêtres qui avaient eu de l'expérience à l'étranger. Cependant, selon lui, « le Patriarcat s'était montré conciliant (coopératif) sur cette question et accepterait le plus d'évêques possibles parmi les candidatures qui seraient présentées par les Albanais ». Il avait fait une seule exception en ce qui concernait l'évêque de Tirana, qu'il voulait nommer lui-même afin d'être sûr que l'Église autocéphale commencerait son existence sous la direction d'un homme capable. Chrysanthos espérait beaucoup que cette attitude « raisonnable » du Patriarcat ferait en sorte que sa

---

<sup>26</sup> FO 371/ 11203, O'Reilly à Sir A. Chamberlain, Durrës, le 24 juin 1926.



mission fût couronnée de succès, par la signature d'un protocole et l'approbation de la liste d'évêques. « Armé » de ces documents, il retournerait au Patriarcat et l'accord final serait signé des deux parties<sup>27</sup>.

Or, ce point n'était pas le seul que le Patriarcat avait révisé de cet accord. À la demande de Seeds si l'Église albanaise serait libre d'élargir le domaine d'usage de la langue albanaise au-delà des limites fixées par le protocole, Chrysanthos a répondu que ce n'était pas possible puisque, selon lui, « aucun homme raisonnable ne saurait admettre que l'albanais était une langue suffisamment évoluée » pour pouvoir être employée dans la sphère religieuse. « Les phrases les plus simples du dogme deviennent impossibles et ridicules si elles sont exprimées en albanais actuel qui est puéril et limité », a déclaré Chrysanthos<sup>28</sup>. À ce qu'il paraît, Seeds a approuvé cette opinion. Il écrivait : « C'est la vérité. La langue albanaise est encore tellement primitive que sa force d'expression est très limitée ». Si les motifs politiques étaient la cause principale de cette attitude du Patriarcat, Chrysanthos s'est efforcé de convaincre le diplomate britannique du contraire. Seeds affirmait que l'évêque Chrysanthos avait exclu toute sorte de motivation politique ou d'objectif d'hellénisation de l'obstination du Patriarcat en vue de garder largement le grec ancien dans les offices religieux. De même, l'évêque lui a déclaré que le gouvernement grec avait renoncé à son ancien système de propagande qui considérait que tout Orthodoxe albanaise était de race grecque, étant donné qu'Athènes comprenait bien désormais qu'une Albanie indépendante et aussi forte que possible était d'une importance vitale pour les intérêts de la Grèce<sup>29</sup>.

Pourtant, le représentant britannique se rendrait vite compte lui aussi que le Patriarcat avait voulu réviser en profondeur l'accord précédent avec l'Albanie. Il écrivait à Chamberlain : « L'évêque Chrysanthos est parti le 1<sup>er</sup> mars. Contrairement à ce qu'il m'avait dit à moi personnellement ainsi qu'aux autres quand il est arrivé ici, il résulte qu'il était chargé de négocier des additions considérables qui seraient ajoutées au protocole de l'année dernière. Ces additions constituaient des garanties importantes qui donnaient au Patriarcat une autorité prépondérante sur l'Église autocéphale albanaise dans l'avenir. Ces amendements étaient visiblement l'œuvre de juristes grecs du droit canon qui avaient fondé leurs suggestions sur les privilèges dont jouissait le Patriarcat aux anciens mauvais temps du

---

<sup>27</sup> FO 371/ 12069, Seeds à A. Chamberlain, Durrës, le 2 février 1927.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

Califat en Turquie. Les propositions de l'évêque se sont heurtées à l'opposition énergique des milieux orthodoxes albanais qui n'acceptaient pas que l'Albanie actuelle fût assimilée à la Turquie d'Abdülhamid. Par conséquent, les négociations ont été suspendues »<sup>30</sup>. Seeds ajoutait qu'il n'avait pas rencontré Chrysanthos avant son départ, mais qu'il avait été informé par une autorité importante que l'évêque s'était laissé convaincre par la force des arguments albanais et avait laissé entendre que le Patriarcat n'aurait pas dû se montrer intransigeant dans la solution de cette question<sup>31</sup>.

En mai 1928, il y a eu apparemment une autre tentative d'accord qui a été abandonnée à son tour à mi-chemin. Cette fois-ci, les diplomates britanniques ont informé Londres qu'ils avaient compris qu'un accord avait été conclu entre le Patriarcat et le gouvernement albanais. Le président du Sénat albanais, Pandeli Evangjeli, a dit au diplomate britannique Jordan qu'une conférence serait tenue à Durrës avec les prêtres albanais et la commission gouvernementale, y compris le président de la Chambre des députés, Koço Kotta. Cette conférence allait organiser l'Église orthodoxe albanaise et nommer les premiers évêques de Korça, Berat, Gjirokastra et Durrës. Tous les évêques seraient albanais et la langue albanaise serait employée pour les offices religieux chaque fois que cela était possible. Le grec ancien serait conservé dans les cas où il ne pouvait pas être traduit en albanais pour le moment, en raison du vocabulaire limité de la langue albanaise<sup>32</sup>. Mais après, il n'y avait pas eu de développements dans ce sens.

À ce moment-là, le représentant de la France en Albanie, le baron de Vaux, faisait un rapport assez pessimiste sur la situation de l'orthodoxie albanaise. Il décrivait les problèmes que posait la présence des Orthodoxes grecs dans le Sud et de ceux slaves dans le Nord, le blocage de la tentative en vue de créer l'Église autocéphale, la faiblesse évidente du gouvernement albanais par rapport aux problèmes confessionnels, s'arrêtant ensuite à la crise interne de l'Église orthodoxe albanaise<sup>33</sup>. Cependant, le diplomate français, même s'il avait raison au sujet du rôle d'obstacle que jouaient les minorités susmentionnées pour la proclamation de l'Église autocéphale, n'était pas exact à propos des autres aspects de ce qu'il appelait une crise.

<sup>30</sup> FO 371/ 12069, W. Seeds à A. Chamberlain, Durrës, le 5 mars 1927.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> FO 371/ 12844, Jordan à Sir A. Chamberlain, Durrës, le 7 mai 1928.

<sup>33</sup> *Ministère des Affaires étrangères, Archives Diplomatiques, Paris, Fonds AE, Z Europe 1918-1929, Albanie, vol. 50, information du baron de Vaux au Ministère des Affaires étrangères de la France, le 18 avril 1928.*

Indépendamment des rapports et des estimations des diplomates étrangers, qui fournissent bien entendu une matière assez significative en ce qui concerne les difficultés de la consolidation de l'Église nationale albanaise, le processus de l'acquisition du statut autocéphale non seulement n'était pas en crise et ne marquait pas le pas, mais il avançait sans s'arrêter, certes avec des difficultés, mais de manière résolue et efficace. D'ailleurs, le baron de Vaux était lui-même étonné et n'arrivait pas à expliquer comment aucun Orthodoxe albanaise ne s'était point opposé à la nouvelle Constitution de 1928 ni aux Codes civil et pénal de l'époque, qui marquaient un tournant historique pour l'Église orthodoxe albanaise. La même chose allait se répéter aussi avec le Décret du 16 juillet 1929 sur les communautés religieuses, qui serait accepté et mis en application par les Orthodoxes albanaise visiblement sans se plaindre<sup>34</sup>.

À la fin de 1928, le gouvernement grec a changé de ministre plénipotentiaire en Albanie en y envoyant un diplomate connu, Mélas, qui avait été dernièrement en poste à Paris. Tout comme ses prédécesseurs, Mélas s'est efforcé de convaincre son homologue britannique Hodgson qu'il était venu avec l'objectif de réaliser un tournant positif dans les relations avec l'Albanie. Il a affirmé avoir reçu de Venizélos l'instruction de déployer tous les efforts nécessaires afin de créer un bon climat dans les relations entre la Grèce et l'Albanie. Mélas a ajouté que ces instructions de Venizélos, qui voulait améliorer en particulier les relations avec l'Albanie, coïncidaient aussi avec ses propres sentiments personnels. Venizélos lui avait dit qu'il était inimaginable que l'on puisse permettre un refroidissement des rapports entre les Albanais et les Grecs. Aussi fallait-il faire tout ce qui était nécessaire afin de remédier aux causes des contestations. Les Albanais expropriés, a dit Mélas, revendiquaient légitimement une compensation pour leur terre confisquée en Grèce et ils seraient indemnisés. D'autre part, « en ce qui concernait la question des Tchames et la question éternisée des écoles grecques en Albanie, la Grèce allait faire preuve de retenue. Elle allait d'ailleurs mettre un frein aux activités des réfugiés politiques albanaise sur son territoire. Sur toutes ces questions-là, elle irait jusqu'aux limites extrêmes de la bienséance »<sup>35</sup>.

La seule chose que Mélas considérait comme trop difficile c'était de parvenir à un accord sur la question de l'Église autocéphale.

---

<sup>34</sup> Roberto Morozzo della Rocca, *Kombësia dhe feja në Shqipëri (1920-1944)*, Tirana, « Elena Gjika », 1994, pp. 60-61.

<sup>35</sup> FO 371/ 12844, R. Hodgson à A. Chamberlain, Durrës, le 19 décembre 1928.

Cela prouvait que le gouvernement grec, même s'il mettait souvent en avant la devise du respect dû à l'autorité du Patriarcat, n'entendait pas lâcher du lest dans ce sens. En déformant de manière flagrante la vérité des négociations de 1926, il a dit au ministre plénipotentiaire britannique qu'en 1926, un protocole avait été présenté au Patriarcat par Chrysanthos et que Sa Sainteté (le Patriarche) l'avait accepté au temps voulu, mais que maintenant le gouvernement albanais, sous prétexte que le Patriarcat avait hésité d'accepter cet accord, refusait de le reconnaître même s'il y avait lui-même souscrit à cette époque-là. En réalité, a dit Mélas, la cause de ce refus était due à une instigation extérieure<sup>36</sup>.

Ensuite, Mélas s'est plaint que les évêques dont les noms avaient été présentés en 1926 au Patriarcat comme étant des personnes convenables pour former le Synode de l'Église albanaise et qui avaient été approuvés à cette époque-là, n'étaient plus acceptés maintenant par les Albanais. Il a affirmé que cette attitude du gouvernement albanais était sans doute liée au fait qu'ils avaient fait preuve de plus d'indépendance de que ne désirait le gouvernement albanais. Ainsi, l'accord de 1926 était-il devenu caduc. Voilà donc pourquoi, selon lui, les perspectives de succès de sa mission étaient sujettes à des préjugés.

Mélas s'est efforcé de son mieux de masquer l'intransigeance et l'ingérence du gouvernement grec dans les affaires de l'Église autocéphale albanaise. Il a pris à tâche de convaincre Hodgson que, étant donné que l'autorité du Patriarcat souffrait déjà sous les coups que lui portait Mustafa Kemal, si l'Albanie continuait à humilier le Patriarcat et à lui manquer de respect, cela provoquerait beaucoup de mécontentement en Grèce. Il serait difficile que l'opinion publique grecque avale cette attaque et, en conséquence, le gouvernement grec serait empêché à son tour de manifester ses dispositions amicales naturelles<sup>37</sup>.

Apparemment, Hodgson a cru à ces « arguments » et il a proposé au Foreign Office d'être autorisé à dire un mot au Roi Zog et à l'encourager à ne pas perdre une si brillante occasion pour établir les relations avec la Grèce sur une bonne base. Il estimait qu'il fallait apprendre tout d'abord quel était le point de vue du Roi sur cette question.

Le ministre plénipotentiaire britannique a dit à Mélas qu'il était impressionné positivement par son attitude conciliante qui trouverait sûrement auprès du Roi une disposition à résoudre ces

---

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*

questions favorablement. Cependant, remarquait Hodgson, sur la question de l'Église orthodoxe, Zog ne s'était pas encore vu seul à seul avec Mélas. D'après lui, le Roi était très préoccupé à éviter personnellement les coûts de ce problème, mais il n'avait pas pu le faire en raison du refus abstentionniste du Patriarcat de souscrire à l'esprit de l'accord atteint avec l'évêque Chrysanthos, selon lequel le Patriarcat devait émettre le « tomos » consacrant le caractère autocéphale de l'Église d'Albanie.

Hodgson informait Londres que les demandes réitérées adressées au Phanar avaient été vaines. Au contraire, ce dernier n'avait pas accepté de reconnaître aux Orthodoxes albanais l'indépendance, mais seulement une autonomie qui ne les satisfaisait pas. Le Patriarche avait dit au ministre plénipotentiaire albanais à Athènes que le protocole de 1926 était pour lui inacceptable. L'Albanie, de son côté, voulait précisément l'application de ce document. Une dernière difficulté entre les deux parties avait surgi lorsque les autorités grecques avaient retenu à la frontière un évêque qui se rendait en Albanie pour occuper son poste au Synode projeté pour l'ÉOAA. Sans la création du Synode, soulignait Hodgson, aucun progrès n'était possible car c'était lui qui allait assumer le gouvernement de l'Église locale et résoudre les problèmes avec le Patriarcat<sup>38</sup>.

De son côté, Hodgson considérait qu'il était inutile voire dangereux pour le prestige de son gouvernement d'intervenir pour la solution de ce conflit. Ainsi, il écrivait à Chamberlain en conclusion de son rapport : « Le problème pour la partie albanaise réside dans le fait qu'il existe une forte répulsion à l'égard de l'idée de permettre à une Puissance étrangère d'exercer l'autorité à l'intérieur du territoire albanais. De même, la difficulté réside aussi dans l'opinion que le Patriarcat, à diverses occasions, a blessé de manière inadmissible les sentiments albanais. Dans ces circonstances, si j'interviens comme le suggère le ministre grec, je suis sûr de m'impliquer dans une dispute indésirable »<sup>39</sup>.

Dans cette situation de suspens, le gouvernement hellénique a essayé de bluffer en voulant attirer Londres à une solution du problème de l'Église orthodoxe albanaise en conformité avec les intérêts grecs. Au début de 1929, les Grecs ont articulé officiellement leur préoccupation relative au « danger » qui menaçait l'Église orthodoxe en Albanie par suite d'un passage à l'uniatisme. Le ministre plénipotentiaire grec à Londres a déclaré à Howard Smith

---

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Ibid.*

que l'Église orthodoxe en Albanie deviendrait uniate et que les Musulmans étaient disposés dans ce cas-là à se convertir en catholiques<sup>40</sup>. Mais les Britanniques, en l'occurrence le ministre plénipotentiaire en Albanie Hodgson et Howard Smith, pensaient que ces anticipations étaient fort dépourvues de fondement.

Hodgson informait Chamberlain que la question de l'Église orthodoxe avait été compliquée du fait des intrigues ourdies par les prêtres et compagnie et elle était dans le chaos depuis 1913 quand sa position avait été gravement compromise<sup>41</sup>. Il distinguait deux courants à ces moments-là : un qui était connu comme soutenant l'idée d'une « solution venant de l'extérieur » et qui revendiquait le maintien des liens avec le Patriarcat ainsi qu'une union étroite entre les Orthodoxes d'Albanie et ceux de Grèce, et un autre, dont l'influence ne faisait que croître dernièrement, qui s'identifiait à un groupe « nationaliste extrême » et qui œuvrait à un détachement complet du Patriarcat ainsi qu'à la création d'une l'Église orthodoxe indépendante en Albanie. Le protagoniste de ce dernier courant qui cherchait une « solution venant de l'intérieur » c'était un Albano-Américain « semi-instruit » qui s'appelait le père Vasil Marko. Il avait présidé le Congrès de Berat en 1922 et se battait ouvertement « pour son seul plaisir personnel ».

D'après Hodgson, le clergé de base et les fidèles en général étaient sans doute des sympathisants de la « solution venant de l'extérieur », mais ils savaient très peu de choses sur ce qui était en train de se passer. Il prévoyait que, si le groupe nationaliste réussissait à former un Synode, ce qui était possible, ces ecclésiastiques allaient l'ignorer sans se lancer dans des actions extrêmes et ils continueraient à pratiquer leur religion comme dans le passé.

Hodgson informait que le Roi Zog était très fatigué par cette affaire et qu'il était intéressé à voir se former un Synode. Quelle que fût sa composition, cela lui épargnerait des responsabilités ultérieures. Tandis que le gouvernement, dans la mesure de ses possibilités, favorisait quant à lui une « solution venant de l'intérieur ». Hodgson affirmait que la Grèce était très sensible et déterminée à intervenir dans la question de l'Église orthodoxe d'Albanie. Toute tentative visant à contourner l'autorité du Patriarcat était mal perçue en Grèce. Par conséquent, le sort de l'Église orthodoxe d'Albanie était d'un intérêt particulier pour la Grèce.

---

<sup>40</sup> FO 371/ 13559, Sir Hodgson à A. Chamberlain, Durrës, le 10 janvier 1929.

<sup>41</sup> *Ibid.*

Hodgson faisait ensuite un commentaire qui laisse voir les limites des connaissances que les diplomates britanniques avaient sur l'histoire de l'Albanie. Il écrivait à Londres : « L'Albanie du Sud est en grande partie de sang grec et a eu depuis les temps anciens une culture grecque. Son Église (grecque), vu les faibles standards d'instruction, a prédominé et l'absence de possibilités de former les prêtres dans cette région a fait qu'ils étaient formés à l'étranger. Le système créé pendant l'Empire ottoman a essuyé le premier coup en 1913, après l'indépendance albanaise. Alors que ces derniers temps il a reçu un coup fatal par le déclenchement du chauvinisme qui a accompagné la proclamation de la monarchie ». Il faut noter que Hodgson considérait par erreur l'éveil des sentiments patriotiques en Albanie après la proclamation de la monarchie comme un déclenchement de chauvinisme.

Néanmoins, son rapport contenait des commentaires très intéressants concernant les intérêts que portait la Grèce à l'Église orthodoxe albanaise. Hodgson affirmait que la Grèce non seulement était en train de perdre sa position tutélaire qu'elle avait traditionnellement occupée par rapport aux Orthodoxes albanais, mais aussi elle sentait un schisme qui allait priver le Phanar de ses fidèles albanais et porter atteinte davantage à l'autorité affaiblie du Patriarcat. Il affirmait que l'on pouvait croire également qu'il y avait une sorte d'altruisme dans l'attitude de la Grèce, qu'elle était donc vraiment inquiète de l'avenir de l'orthodoxie lorsque celle-ci tomberait entre les mains de « théologiens voyous (ou qui sont la lie de l'orthodoxie) » tels que Vasil Marko. Hodgson avait fait sien l'essentiel de la propagande grecque qui s'est évertuée à discréditer tous les ecclésiastiques albanais ayant soutenu et réalisé le statut autocéphale comme des « voyous », « dépravés », « incultes », etc. La mise en avant du niveau théologique insuffisant de ces militants de l'Église autocéphale et de ceux que la partie albanaise avait proposés pour former le Synode était l'arme préférée du défi lancé par le Patriarcat et Athènes.

Hodgson n'excluait pas que le souci de la Grèce venait également du fait que le Vatican pouvait profiter des désordres de l'Église orthodoxe. L'été précédent, deux prêtres orthodoxes à Elbasan s'étaient convertis en uniates et avaient ouvert une église uniate. Tout en reconnaissant qu'il ne voyait pas clair et qu'il n'était pas bien informé, Hodgson pensait qu'il pouvait y avoir d'autres cas d'apostasie parmi le clergé. De même, il remarquait qu'il y avait eu naturellement des conversions à l'uniatisme même parmi les laïcs. Il se référait au journal *L'Osservatore Romano* qui avait publié un article rapportant les efforts d'un missionnaire orthodoxe en vue de

réaliser une telle conversion. En commentant l'impact de cet article sur l'attitude des pays voisins de l'Albanie, il écrivait : « Rien d'autre n'est nécessaire pour persuader les Grecs et les Serbes qu'un complot aux racines profondes est en cours afin de substituer le Vatican au Phanar et que le Roi Zog, qui selon les rumeurs penserait se convertir au catholicisme, contribuera à ce processus ».

Le ministre plénipotentiaire britannique s'aperçoit aussi du petit manège auquel se livrait le gouvernement grec en promettant aux représentants officiels de l'Albanie que, s'ils renonçaient à l'Église autocéphale, alors tous les problèmes avec la Grèce seraient résolus en commençant par la question de la compensation des propriétés d'Albanais que l'État grec avait confisquées. « Dans cette situation, écrivait Hodgson, un ministre grec, préoccupé de résoudre une question dont il est tout à fait inconscient, brûlant d'un enthousiasme déchaîné et peu sage, a recouru à un artifice et a proposé aux Albanais de revenir au protocole approuvé avec l'évêque Chrysanthos en 1926, en insinuant que la solution de la question de l'Église orthodoxe conformément aux points de vue grecs influencerait positivement sur l'opinion qui s'est créée en Grèce et qui empêche de satisfaire aux demandes économiques albanaises faites au gouvernement grec. À mon avis, cette insinuation qui tient de la tromperie est dangereuse. Aussi faudrait-il dire à Monsieur Mélas qu'un tel mensonge, à un moment où l'Albanie construit douloureusement une conscience nationale, nuirait à la cause grecque plutôt qu'il ne l'avancerait<sup>42</sup>.

Hodgson remarquait que la question de l'Église n'avait pas été résolue rapidement, avant l'enchaînement des intrigues qui dominaient désormais la situation. Maintenant on pouvait donc prendre tout son temps avant de la résoudre. Même s'il ne le disait pas ouvertement et explicitement, c'était le gouvernement grec qu'il rendait responsable de l'absence d'un arrangement. Il écrivait : « Cela ne mène à rien d'essayer d'attribuer les parts de responsabilité pour le retard de cette solution. Voici quelques mois, il était encore possible de créer un Synode qui aurait satisfait les aspirations grecques pour deux évêques. Je crois que des théologiens réputés, comme Kotokos et Vassilis Ioannidis, sont arrivés en Albanie pendant l'été, invités par les Albanais, pour occuper leurs places au Synode de l'ÉOAA. Mais cette chance a été perdue, car le conflit des intérêts a eu raison des avantages de cette solution. Désormais, le groupe qui favorise « une solution venant de l'intérieur » a définitivement pris en main la situation. Le dernier ayant adhéré à ce groupe c'est l'évêque de

---

<sup>42</sup> *Ibid.*



Korça, qui avait gardé indirectement des liens avec la Grèce. Par conséquent, il semble que le Synode qui sera formé selon toute vraisemblance dans un proche avenir sera très différent de celui qui était défini au Protocole de 1926. Les évêques de Korça et de Berat, qui ont manifestement soutenu une séparation avec le Patriarcat, seront sans doute des membres du Synode, alors qu'un troisième membre sera selon les rumeurs un jeune étudiant en théologie nommé Thomas. Le quatrième membre sera Vissarion Xhuvani, un évêque consacré en Yougoslavie, qui a été pendant un certain temps l'assistant de l'évêque de Durrës, mais qui a été indésirable pour ses fidèles à cause de son train de vie dépravé. Son élection, si elle a lieu, sera le résultat de l'appui yougoslave. Les Serbes ou leur ministre ici, n'étant pas en mesure d'avaler une intrigue où participent les Grecs mais dont sont exclus les Serbes, vont soutenir Vissarion »<sup>43</sup>.

Ce tableau concis et très intéressant permet de comprendre que le refus du Patriarcat et du gouvernement grec d'accepter le compromis atteint en 1926 avait poussé les Albanais à résoudre la question de l'Église d'une façon encore plus patriotique ou radicale, comme l'appelait le diplomate britannique. Les seuls fauteurs de ce radicalisme avaient été donc les Grecs.

Hodgson soulignait que, du point de vue des intérêts grecs, ce Synode serait mauvais et n'allait pas améliorer la situation de l'Église orthodoxe en Albanie. Mais il contestait que ce Synode pût avoir des tendances à l'uniatisme et ajoutait qu'il était impossible que le groupe qui se tenait derrière ce mouvement et dont la devise c'était le nationalisme coupât les liens avec Athènes pour les établir avec Rome.

D'un grand intérêt était aussi l'analyse que le ministre plénipotentiaire britannique faisait de l'autre thèse de la propagande grecque, à savoir la conversion possible des Musulmans au catholicisme. Il affirmait que la conversion en bloc des Musulmans d'Albanie au catholicisme était d'autant plus improbable. Toutefois, il n'était pas surpris par la propagation de ces rumeurs et la disposition de beaucoup de gens à les avaler, surtout compte tenu des rapports albano-italiens et albano-grecs de cette époque-là et à un moment où les nouvelles sur la conversion du Roi au catholicisme, comme une condition pour son mariage italien, volaient de bouche en bouche et étaient prises pour argent comptant un peu partout, de la frontière avec la Grèce jusqu'à Shkodra.

La conversion du Roi, présumait Hodgson, aurait pour conséquence naturelle une conversion semblable de toute la tribu du

---

<sup>43</sup> *Ibid.*

Mat. Les Mirdites voisins du Mat, qui représentaient la tribu la plus puissante en Albanie, avaient été toujours catholiques et la conversion du Roi allait créer un bloc catholique solide qui formerait un bastion dans toute l'Albanie Centrale. Le pas suivant, supposait-il, serait une conversion forcée telle que Skanderbeg l'avait pratiquée ou bien une conversion par intérêt de la majorité musulmane de la population<sup>44</sup>.

À titre personnel, il considérait qu'une pareille argumentation était erronée, car elle était fondée sur des a priori tout à fait gratuits. Il trouvait absurde l'idée qu'Ahmet Bey eût fait quelque allusion que ce soit à une conversion des Orthodoxes à l'uniatisme. Hodgson affirmait que le Roi désirait l'indépendance de la population orthodoxe albanaise. Son passage à Tirana en 1926 lui avait donné la certitude que la création d'une Église autocéphale en Albanie était devenue inévitable. Selon le concordat signé à cette époque-là, le Patriarcat émettrait le tomos en échange de la garantie que le gouvernement albanais concéderait à la nouvelle Église des droits importants qui étaient essentiels pour son existence. Si le Patriarcat n'avait jamais émis le tomos en question, le gouvernement albanais avait bien donné les garanties officielles qu'il allait appliquer le concordat. Mais, plus tard, il s'était opposé résolument à l'application de ce dernier, puisque le tomos n'avait pas été émis.

Or, le mois précédent, c'est-à-dire en décembre 1928, le Patriarcat avait adressé un télégramme au gouvernement albanais en lui promettant d'agir rapidement si ce dernier acceptait le concordat. Mais ce télégramme était resté sans réponse. L'évêque Chrysanthos avait dit à Hodgson que le changement d'avis du Roi Zog coïncidait, du moins du point de vue chronologique, avec l'abandon de la Yougoslavie en faveur d'un soutien italien. D'après lui, certains milieux italiens ne souhaitaient pas une solution de la question de l'Église orthodoxe albanaise avant que la demande italienne d'autonomie de l'Église orthodoxe en Dodécannèse n'eût obtenu satisfaction.

Pour Chrysanthos, la difficulté principale résidait dans le désir du gouvernement albanais d'exercer un contrôle total sur les autorités religieuses. En effet, il s'agissait d'une interprétation peu exacte des efforts du gouvernement albanais visant à donner à l'Église un caractère indépendant et national. Chrysanthos a raconté à Hodgson que deux évêques résidant en Albanie avaient refusé de satisfaire le désir du gouvernement de créer un Synode sans l'approbation préalable du Patriarcat. D'autre part, le Patriarcat n'avait jamais refusé la nomination d'un ecclésiastique par le gouvernement

---

<sup>44</sup> *Ibid.*

albanais. Chrysanthos a également renié que des évêques eussent été empêchés à la frontière par les autorités grecques. Il a dit à Hodgson que l'évêque en question, que l'on disait avoir été retenu à la frontière, pouvait être le métropolite de Nea Pergamea, qui n'avait pas du tout été empêché par les autorités frontalières grecques comme l'avait prétendu le Roi Zog, mais qui avait été persuadé de se raviser par les autorités ecclésiastiques à Athènes, tout d'abord par Chrysanthos lui-même, qui considérait que la création d'un Synode, sans avoir obtenu préalablement des garanties que le gouvernement albanais lui permettrait d'accomplir sa tâche de manière satisfaisante, ne serait pas dans l'intérêt de la population orthodoxe d'Albanie<sup>45</sup>.

Même si les représentants gouvernementaux helléniques articulaient souvent leur souci que l'autorité et le prestige du Patriarcat ne soient mis en cause et l'impact que cela pouvait avoir sur l'opinion publique grecque, cet argument n'était pas très convaincant. Usher, l'aumônier de la Légation britannique à Athènes, estimait que la plupart de l'opinion grecque qui prenait intérêt aux questions ecclésiastiques, ne se souciait tout de même pas du prestige du Patriarcat. Cependant, le public grec pensait que la population orthodoxe d'Albanie qui était de race et de langue albanaise, mais qui avait en commun avec les Grecs la culture byzantine, n'était pas bien traitée par rapport à la partie musulmane de la population et les tribus catholiques du Nord, qui jouissaient du soutien de l'Italie<sup>46</sup>.

Usher mettait bien en évidence également les désaccords existant entre le Patriarcat de Constantinople et l'Église serbe, qui avaient compliqué davantage la situation. Il écrivait à Londres que Shkodra avait toujours été sous la juridiction du Patriarcat œcuménique et non pas sous celui de l'Église serbe. Pendant la période quand les Yougoslaves s'efforçaient de gagner de l'influence en Albanie du Nord, un prêtre serbe avait été nommé comme évêque à Shkodra. Il avait été consacré par des évêques russes, afin que la hiérarchie serbe ne pût pas être tenue pour responsable. Cependant, étant donné que le vicaire général de l'Évêché serbe de Cattaro, où la consécration avait eu lieu, avait été présent à la cérémonie, le Patriarcat œcuménique n'avait reconnu ni que le sacre était valide, ni que le Patriarcat serbe avait quelque droit dans cette affaire. Si le Patriarcat n'avait aucune objection à ce que la population orthodoxe « serbophone » en Albanie du Nord puisse se voir reconnaître le droit d'employer le vieux slave comme langue liturgique, elle n'admettait

---

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> *Ibid.*

aucunement que l'évêché de Shkodra puisse dépendre des autorités ecclésiastiques serbes et s'affranchir de sa dépendance du Patriarcat<sup>47</sup>.

Dans cette situation d'impasse albanogrecque sur la question de l'Église, le nouveau représentant grec Mélas, tout comme ses prédécesseurs et contrairement à ce qu'il avait déclaré au début de sa mission, a lui aussi fini par montrer sa personnalité nationaliste et conflictuelle. Il a parlé à Hodgson de ses différences d'opinions avec Caclamanos, le ministre plénipotentiaire grec à Londres. Il a raconté qu'il s'était entretenu de la situation de l'Église orthodoxe albanaise avec un Anglais s'appelant Stroud Read, lequel travaillait à la création de la Bibliothèque Elisabeth Carnavon à Tirana, et qu'il avait salué la proposition de ce dernier de se servir de sa connaissance avec Canon Douglas, qui était une figure de proue du groupe anglo-orthodoxe à Londres, pour prendre une série d'articles parus dans la presse britannique afin d'assurer la sympathie de l'opinion publique britannique pour les Orthodoxes albanais<sup>48</sup>.

Hodgson énumérait déjà que le journal semi-officiel *Gazeta e Re* avait attaqué Mélas d'ingérence dans les affaires intérieures de l'Albanie, que le ministre plénipotentiaire yougoslave l'accusait de s'être comporté mal envers lui, que l'homologue italien lui avait donné une bonne leçon en lui disant qu'il pêchait en eaux troubles en contribuant à accroître les mécontentements entre Rome et Athènes. « Bref, concluait le ministre plénipotentiaire britannique, Monsieur Mélas a débuté de piètre façon dans la diplomatie sur la question albanaise »<sup>49</sup>.

En ce qui concernait l'ÉOAA, il soulignait qu'elle n'avait toujours pas de Synode et qu'aucun signe ne montrait que la guerre et les intrigues intérieures et extérieures étaient prêtes à cesser. Les Grecs avaient déclaré que l'évêque Vissarion Xhuvani était en pourparlers avec le Vatican pour prendre la direction du mouvement uniate parmi les Orthodoxes albanais, en mettant comme condition sa confirmation aux fonctions épiscopales. Le ministre plénipotentiaire yougoslave, qui croyait ou voulait croire à la fidélité de Xhuvani à l'orthodoxie, lui reconnaissait des qualités (que Hodgson pensait qu'il n'avait pas) et excluait la possibilité de sa conversion. De son côté, Hodgson soulignait que la conversion à l'uniatisme n'était pas en train de se produire et il affirmait fermement que cette opinion était pour lui définitive. En revanche, il admettait que des cas isolés de

---

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> FO 371/ 13559, Sir R. Hodgson à A. Chamberlain, Durrës, le 28 janvier 1929.

<sup>49</sup> *Ibid.*

conversion à l'uniatisme pouvaient se produire et qu'il pouvait y avoir même un processus graduel de conversion. Il considérait que le désarroi que l'on remarquait parmi les Orthodoxes à cette époque-là était un facteur qui pouvait conduire à un tel résultat<sup>50</sup>.

Dans cette atmosphère tendue de la situation de l'ÉOAA, qui avait été proclamée au Congrès de Berat et qui était appuyée par la législation civile albanaise ainsi que par d'autres facteurs importants à l'intérieur du pays, le gouvernement albanais, bien que confronté à l'opposition opiniâtre grecque, allait continuer d'avancer dans la voie de la structuration de cette Église avec toutes ses institutions.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*



Ana LALAJ

**LE MASSACRE DE TIVAR, EXEMPLE DE LA VIOLENCE  
MILITAIRE YOUGOSLAVE AU KOSOVO  
EN MARS-AVRIL 1945\***

Le massacre de Tivar (Bar) est déjà entré dans l'histoire aussi bien par l'ampleur de son caractère tragique que par les motifs qui l'ont inspiré. Le sujet de ce « Katin albanais » a été traité par des témoins oculaires et de nombreux historiens, dont notamment Zekeria Cana, Muhamet Piraku, Uran Butka, Lefter Nasi, etc. et, quant à l'évaluation générale, je n'ai pas d'autres données à ajouter à leurs propos.

Lorsqu'il est question de motifs, je crois que l'on ne saurait détacher cet événement du contexte historique de la veille de l'instauration du pouvoir communiste en Yougoslavie. Les dictatures, partout où elles se sont installées, ont montré que le prix à payer pour s'emparer du pouvoir et pour le garder est très élevé. L'idée de se servir de la terreur comme un moyen inéluctable dans ce processus a été soutenue non seulement par les chefs communistes orthodoxes comme Lénine, Staline ou Mao, mais aussi par d'autres leaders notoires révisionnistes comme Trotski, Zinoviev et compagnie. Les guerres offrent le moment le plus opportun pour réaliser des objectifs de pouvoir.

Pour ne pas remonter plus loin dans l'histoire, lorsque les communistes albanais ont fait leur entrée à Tirana, en novembre 1944, ils ont emmené de chez eux pendant la nuit seize nationalistes notoires et les ont fait passer par les armes. Pourquoi ? Juste pour ne pas avoir à s'en embarrasser après la guerre. En mai 1945, près du village de Tezna, Tito a ordonné la liquidation de 50 mille oustachis croates et de quelque 30 mille réfugiés, principalement des femmes et des enfants, qui ont été exécutés dans le seul espace de cinq jours alors qu'ils s'acheminaient en direction de la Slovénie, au motif qu'ils allaient s'aligner aux côtés des Allemands<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Misha Glenny, *Historia e Ballkanit, 1804-1999 (Nacionalizmi, luftërat dhe Fuqitë e Mëdha)*, Tirana, Toena – Instituti i Dialogut & dhe Komunikimit, 2007, p. 530.

L'alibi du collaborationnisme prétendu des Albanais à été fait valoir à l'extrême tant par les Grecs, pour le nettoyage ethnique contre les Tchames, que par les Yougoslaves, pour l'instauration du régime de l'administration militaire au Kosovo<sup>2</sup>. Dans ces deux cas, les objectifs politiques et les plateformes d'extermination ethnique, autrement dit la violence politique et la violence ethnique, se sont manifestés étroitement liés et se sont rendu mutuellement service. La vérité est que, dans leurs desseins d'épuration, les Grecs n'ont pas manqué d'avoir la bénédiction des missions britanniques<sup>3</sup>. Et au Kosovo ? L'idéologue de l'épuration ethnique, Vasa ubrilovi , rendait les minorités coupables des grandes pertes humaines subies pendant la guerre en Yougoslavie. Et, curieusement, il espérait avoir la compréhension des Alliés pour une Yougoslavie ethniquement purifiée<sup>4</sup>.

C'est justement l'attitude des Alliés par rapport à l'évènement commémoré aujourd'hui, et en particulier celle des Britanniques, que j'ai choisi à traiter dans cette brève communication.

Les nationalistes albanais comptaient beaucoup sur les Alliés britanniques pour la question du Kosovo, mais leurs espérances ont été déçues. Entre ces deux espoirs diamétralement opposés, il semble que l'avenir allait donner raison à ubrilovi . S'il est vrai que les Britanniques n'ont pas donné leur bénédiction à l'établissement de l'administration militaire au Kosovo et encore moins à la terreur, comme ils l'ont fait avec Napoléon Zervas dans le cas des Tchames, ils ont néanmoins préféré le silence, ce qui allait équivaloir à un soutien.

Pour commencer, les alliés britanniques semblent avoir été satisfaits de Tito, puisqu'ils étaient parvenus à assurer un

<sup>2</sup> Lefter Nasi, « Tetë muaj nga historia e popullsisë shqiptare në Jugosllavi », in *E vërteta mbi Kosovën dhe shqiptarët në Jugosllavi (nëntor 1944 - korrik 1945)*, Tirana, 8 Nëntori, 1990, pp. 407-427.

<sup>3</sup> O μ μ , 1923-2000, e a on , 2004, p. 312. Dans cet ouvrage, la femme d'étude grecque E. Manta fournit un document signé par C. M. Woodhouse en personne, sous le titre « Note sur les Tchames », daté du 16 octobre 1945, où il est indiqué entre autres : « Zervas, encouragé par la Mission Alliée conduite par moi (les caractères cursifs sont les miens – A. L.), les a chassés (les Tchames) de leurs maisons en 1944, afin de faciliter les actions contre l'ennemi... Les Tchames méritaient ce qu'ils ont eu, mais les méthodes de Zervas étaient très mauvaises ou plutôt ses officiers subalternes ont échappé à son contrôle. Le résultat dans les faits a été un déplacement de population, expulsant ainsi du territoire grec une minorité indésirable ».

<sup>4</sup> Vasa ubrilovi , « The Problem of Minorities in the New Yugoslavia », in *The Truth on Kosova*, Tirana, Encyclopaedia Publishing House, 1993, p. 303.



gouvernement de coalition entre le Comité de libération nationale et le gouvernement royal en exil (le 1<sup>er</sup> novembre 1944) et ne sont pas intervenus dans les affaires intérieures en Yougoslavie, y compris dans le cas des massacres contre la population albanaise.

Une deuxième question qui a attiré toute l'attention britannique était l'entrée en scène des plans concernant une fédération balkanique et en particulier les négociations intenses entre Yougoslaves et Bulgares. Une dizaine de projets relatifs à cette fédération ont été examinés l'un après l'autre avec l'idée d'une unification rapide et les Britanniques se sont alarmés de l'éventualité d'une union monocolore. Les documents attestent de démarches intenses de la part des Britanniques auprès de Staline afin d'obtenir son intervention auprès de Tito pour empêcher cette union. Et ils y sont parvenus.

Ces deux objectifs atteints par les Britanniques étaient semblait-il politiquement suffisants pour faire en sorte qu'ils se montrent parfaitement discrets sur d'autres questions présentant moins d'intérêt pour eux. D'ailleurs, pour ce qui était des Albanais, il était de plus en plus question d'une fédération dont l'Albanie ferait elle aussi partie. Or, à la différence du cas bulgare, pour les Albanais il n'y a eu aucun projet concret d'union et l'on n'a jamais su si le Kosovo, au moment où l'Albanie devait s'unir avec la Yougoslavie, allait faire partie de l'Albanie ou de la Serbie. De toute façon, le fait d'avoir abordé ce sujet a suffi pour jeter aux oubliettes le plébiscite promis aux Albanais au début de la guerre, d'ailleurs par Tito en personne, selon le principe de l'autodétermination.

Voici quelles étaient donc les circonstances quand Tito a installé l'administration militaire au Kosovo en février 1945. Cela signifiait qu'il renonçait déjà à toute idée de séduire les Albanais et qu'il n'allait désormais intensifier que la répression. En se mettant sous l'égide de Moscou, il se sentait libre de se livrer à des opérations de terreur, qu'il justifiait par un prétendu collaborationnisme collectif pendant la guerre. Les Britanniques restaient quant à eux indifférents, car ils estimaient qu'avec le partage « *fifty-fifty* » (moitié-moitié), décidé au mois d'octobre 1944 à Moscou par Churchill et Staline, ils ne pouvaient pas prétendre davantage. Le Gouvernement albanais, bien qu'un facteur intéressé à d'autres solutions, était trop faible et loin de pouvoir s'imposer.

Dans l'historiographie, ce moment a donné naissance au dilemme si Enver Hoxha avait vendu ou non le Kosovo, dans ces mêmes termes employés d'ailleurs par les Britanniques aussi. À propos du silence observé par le Parti communiste albanais au sujet

de l'annexion du Kosovo à la Serbie, la Mission militaire britannique en Albanie allait se prononcer dans deux rapports, en mai 1945. « Le fait que le Front de libération nationale (FLN) est tombé d'accord de perdre cette région vitale avec sa population à majorité albanaise, indique l'un de ces rapports, confirme à quel point le FLN s'est entièrement vendu à la Yougoslavie et a écarté tous les éléments nationalistes, notamment dans le Nord du pays, mais aussi encore plus loin »<sup>5</sup>. Or, de l'autre part, il faut considérer que l'État faible albanaise ne pouvait pas se hasarder à poser des conditions à la Yougoslavie et que toute tentative dans ce sens était destinée à échouer. Pour cet État fragile de l'Albanie communiste de l'après-guerre, la Yougoslavie était l'unique soutien.

Les premiers qui ont enregistré le massacre de Tivar ont été bien entendu les Serbes eux-mêmes. Un certain nombre de documents en provenance des archives serbes ont été exploités par le chercheur Uran Butka dans son ouvrage *Le Massacre de Tivar*, paru à Tirana en 2011, aussi me dispenserai-je d'en parler. La seule remarque que l'on pourrait faire c'est qu'il est trop aisé d'y relever des inexactitudes de chiffres et d'informations, des incriminations impliquant des Albanais, voire même la population de Shkodra, et des tentatives de la part des Yougoslaves en vue de se disculper, allant même jusqu'à l'absurde.

Le massacre a attiré cependant l'attention des Britanniques qui, même s'ils ne l'ont pas suivi de près, ont été impressionnés par la façon dont les Albanais, sans parler des Serbes, leur ont caché la vérité. Rappelons ici un rapport que le chef de la British Military Mission (BMM), le général Hodgson, envoyait au War Office le 26 avril 1945 à l'issue d'une visite effectuée à Shkodra. Dans ce rapport, il dit : « Je suis arrivé à Shkodra le 23 avril 1945... Alors que, peu de temps après mon arrivée, j'étais en train de me promener en ville, j'ai vu trois grands groupes de troupes qui marchaient au pas de route, 1 500 personnes en tout. Ils ne portaient pas d'armes, mais étaient accompagnés de partisans yougoslaves armés, et venaient à Shkodra de la direction est. Mon interprète s'est enquis de l'identité de ces hommes auprès d'un partisan yougoslave. Le partisan lui a répondu qu'il s'agissait d'Albanais kosovars qui s'étaient battus contre ses camarades. Il croyait qu'ils étaient en route pour la Dalmatie.

---

<sup>5</sup> *National Archives Records Administration* (ci-après : NARA), 1945-1949, Roll 2. 875.01/6-845, British Military Mission ALBANIA. Periodical Report No.101/3, May 22, 1945.

Plus tard, j'ai pu observer ces colonnes de près. Les hommes étaient tous des paysans et, d'après ce que j'ai vu, ils souffraient d'une extrême fatigue.

Le soir même, lors d'un dîner offert par le Commandant Militaire, j'ai pu consulter quelques officiers sur le sujet en question. Voici les réponses que j'ai reçues :

a) Le Commissaire du 3<sup>e</sup> Corps d'armée, Beqir Balluku :

« C'étaient des paysans monténégrins qui passaient à travers l'Albanie pour être recrutés dans l'Armée yougoslave ».

b) Le Président du Conseil local, Riza Dani :

« C'étaient des Albanais du Kosovo qui allaient rejoindre l'Armée albanaise comme de nouvelles recrues ».

c) Le Vice-président du Conseil antifasciste, Hasan Pulo :

« C'étaient d'anciens soldats de l'Armée yougoslave en chemin pour le Monténégro ».

Je crois, concluait Hodgson dans son rapport, que la déclaration du soldat yougoslave était la plus exacte ». Selon ce soldat yougoslave, il s'agissait donc d'Albanais qui avaient collaboré avec les Nazis et que l'on acheminait maintenant vers la Dalmatie. Le soldat gardien n'a pas dit ce qu'il adviendrait d'eux et il ne le savait sûrement pas. Mais, pour lui, ces milliers d'Albanais n'étaient pas de nouvelles recrues en route pour le front, mais bel et bien des prisonniers qu'il fallait tenir sous bonne garde.

Certes, les hauts représentants officiels albanais ont bien caché la vérité au chef de la Mission britannique. Les rapports avec les Britanniques avaient été, tout au long de la guerre, tendus et chargés de préjugés politiques. Il ne faut pas oublier la circulaire signée « Shpati » par laquelle Enver Hoxha ordonnait à tous les comités du PCA en province de « ne pas permettre que les Britanniques fourrent leur nez dans les affaires intérieures » des Albanais<sup>6</sup>.

C'est peut-être surprenant d'en apprendre la vérité dans le compte rendu d'un entretien de Mehmet Shehu avec les Chinois au début de 1957, où il leur affirme que « en 1945, les Yougoslaves ont souhaité faire passer quelque 3 000 personnes qu'ils considéraient comme des Ballistes à travers notre territoire, pour les mener en territoire yougoslave. En les conduisant d'un côté à l'autre, ils ont exécuté des centaines de personnes sur notre sol. Notre camarade Beqir Balluku, qui était à cette époque-là commandant de corps d'armée, est venu de Shkodra pendant la nuit et a fait un rapport au

---

<sup>6</sup> *Public Record Office* (ci-après : *PRO*), FO.371/43553.

camarade Enver Hoxha sur ces actes que les Yougoslaves commettaient contre le peuple kosovar »<sup>7</sup>.

Un autre rapport plus détaillé sur la violence à l'égard des Albanais en Yougoslavie est dû à Ralph Skrine Stevenson, ambassadeur britannique à Belgrade. Par le biais d'un document de dix pages adressé personnellement au ministre britannique des Affaires étrangères, Anthony Eden, l'ambassadeur informe en détail de la situation au Kosovo et en Macédoine du Nord-Ouest. Après avoir affirmé que la cause principale à l'origine de la faiblesse du Mouvement de libération nationale au Kosovo était la répression exercée par l'État serbe à l'égard des Albanais entre les deux guerres, l'ambassadeur relate que l'ennemi s'était retiré à la fin décembre 1944 emmenant avec lui à peu près la moitié de la Division SS Skanderbeg qui l'accompagnait, tandis que l'autre moitié plus déterminée était restée au Kosovo et dans les montagnes des environs où elle opposait une résistance désespérée aux partisans.

L'ambassadeur parle de 12 000 Albanais ayant été déportés de force de Kumanovo, Gjilan et Vranja vers le Banat, ainsi que d'un rapport américain faisant état de graves cas de typhus parmi les Albanais au Banat. L'ambassadeur informe que de nombreux rapports en provenance de la Macédoine du Nord-Ouest faisaient état de l'insurrection et qu'à *la mi-mars 1945*, les troupes dalmates appuyées par des chars avaient traversé l'Albanie en route pour la Macédoine.

Lorsque l'ambassadeur Stevenson écrit ces lignes, il n'est pas persuadé « si la force principale de la résistance armée des Albanais est brisée ». D'après lui, la déclaration du rattachement du Kosovo à l'unité fédérale serbe « ne peut pas se faire tant que le gouvernement n'a pas senti que le dard de la résistance albanaise est rendu inoffensif »<sup>8</sup>.

Le temps a montré que l'ambassadeur britannique avait bien raison. Le document qui entérinait le rattachement du Kosovo à la Serbie et dont les officiels yougoslaves avaient tellement besoin pour le faire valoir comme une preuve de légitimité du pouvoir serbe au Kosovo a été adopté à un moment où existait encore cette

---

<sup>7</sup> *Arkivi Qendror Shtetëror* (Archives centrales de l'État, ci-après : *AQSH*), Fonds (ci-après : F.) 14/Archives du Parti (ci-après : AP) – Relations avec le Parti communiste chinois (ci-après : RPCC), Année (ci-après : A) 1957, Dossier (ci-après : D) 1.

<sup>8</sup> *PRO*, FO.371/48090, l'ambassadeur du Royaume-Uni auprès du gouvernement yougoslave à Belgrade écrivant au FO, le 2 avril 1945, télégramme n° 405.

administration militaire dont la violence par des déportations massives, des mobilisations par la force, des intrigues et des meurtres avait pratiquement paralysé pendant plusieurs mois la sensibilité humaine et nationale des Albanais du Kosovo.

Ce qui s'est produit au Kosovo dans les années 1944-1945 jette une ombre même sur les formations militaires et l'État albanais de l'époque.

Une chose est claire : les relations albano-yougoslaves n'ont pas été conditionnées par la question du Kosovo. En parlant au Bureau Politique en février 1973, Enver Hoxha allait déclarer : « Nous les avons aidés [les dirigeants du PCY – A. L.] à libérer les peuples de la Yougoslavie, en collaborant sur la ligne de la Lutte de libération nationale. Dans le cadre de la collaboration avec la Lutte de libération nationale yougoslave, à l'égard de laquelle notre parti et l'État-major de l'Armée de libération nationale ont adopté une attitude juste, nous avons influé au développement avec succès de la Lutte de libération nationale au Kosovo aussi »<sup>9</sup>.

En effet, si l'on observe attentivement la documentation de l'époque, on remarque que l'activité de ces formations occupait une place particulière au Kosovo. Cela est exprimé d'ailleurs clairement dans une lettre de Fadil Hoxha qui, le 25 août 1944, demande au nom de l'État-major de l'Armée de libération nationale yougoslave le transfert de deux brigades albanaises au Kosovo, étant donné que « l'arrivée des brigades sur ce terrain déjouerait les plans de l'occupant..., transformerait le Kosovo d'une base réactionnaire en une base de combattants épris de liberté... Ceux qui ont fait en sorte que le Kosovo soit devenu une base réactionnaire ce sont les hégémonistes serbes... La majorité de la population du Kosovo se méfie du PCY et de l'État-major yougoslave... »<sup>10</sup>.

Plus ou moins la même chose est affirmée également par le général yougoslave Velebit lorsqu'il déclare à l'ambassadeur britannique Stevenson : « Actuellement, les troubles sont passés pour la plupart, principalement grâce aussi à la collaboration avec les

---

<sup>9</sup> *AQSH*, F. 14/AP – Organes dirigeants, A. 1973, D. 4.

<sup>10</sup> *Archives centrales des Forces armées*, F. 130, A. 1944, D. 141 [130], Bobine 2, Fadil Hoxha et Boško aki écrivent à l'État-major de l'Armée de libération nationale albanaise au nom de l'État-major de l'Armée de libération nationale yougoslave pour le Kosmet, le 25 août 1944.

troupes de l'Armée de libération nationale albanaise (ci-après : ALNA) pour la répression de l'insurrection »<sup>11</sup>.

Il est donc évident qu'il s'agissait d'intérêts politiques communs. Belgrade avait besoin de la présence de l'armée albanaise au Kosovo alors que son « administration militaire » s'y installait. De son côté, Tirana avait besoin de soutien politique, économique, etc., en commençant par la reconnaissance de l'État communiste albanais, une reconnaissance que Belgrade a accordée sans même attendre voir quelle serait la décision des Grands.

Par leur progression au Kosovo et dans d'autres régions en Yougoslavie, les hauts dirigeants de l'ALNA visaient aussi à rencontrer l'Armée rouge qui s'était battue pour la libération de Belgrade ainsi qu'à marcher jusqu'à Berlin. Or les officiers supérieurs yougoslaves, tels que Apostolski et Terzi, ont mis un frein à cette initiative. Selon leur optique, la mission des brigades albanaises était destinée uniquement au Kosovo et aux territoires yougoslaves environnants. « Nous nous heurtons à des obstacles qui nous empêchent de nous rendre au front soviétique. Il est besoin de votre intervention directe par le biais de la Mission soviétique et de la Mission yougoslave », écrivait de Belgrade Mehmet Shehu à Enver Hoxha le 14 avril 1945.

Les forces de l'ALNA ont quitté la Yougoslavie par échelons. Les derniers à partir étaient les partisans de la 6<sup>e</sup> Brigade qui y sont restés jusqu'en décembre 1945, donc encore sept mois après la libération de la Yougoslavie. Le 16 novembre 1945, le chef de l'État-major général yougoslave, le lieutenant général Ko a Popovi, a communiqué au chef de la Mission militaire albanaise à Belgrade, Vasil Andoni, que « les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Divisions doivent rentrer en territoire albanais car elles n'ont plus où rester en Yougoslavie ». Quelques jours après, Spiro Mojsiu, le commissaire de l'ALNA, a ordonné à l'État-major des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Divisions que le retrait des partisans albans de Yougoslavie soit effectué du 2 au 7 décembre suivants.

Alors que les Albanais d'Albanie n'étaient informés ni de ce qui se passait au Kosovo, ni de ce qu'il advenait du Kosovo, les partisans des formations de l'ALNA qui se trouvaient sur place pensaient avec candeur accomplir par leur lutte un acte patriotique et internationaliste.

---

<sup>11</sup> PRO. FO 371/48090/R 8181/237/90. Rapport de Ralph Stevenson, ambassadeur britannique auprès du gouvernement yougoslave à Belgrade, envoyé au ministre des Affaires étrangères Anthony Eden, n° 58, le 27 avril 1945.

**Ardian MUHAJ**

**ALBANIAN SEAMEN IN ENGLAND  
DURING THE MIDDLE AGES**

Generally, Albanians, as well as Dalmatians, Bosnians and Greeks, were employed as rowers or as sailors, not as merchants, although skillfully many of them exploit their position as rowers to take with them a limited number of goods which they could trade, taking somehow the role of small traders. Most part of the Albanians employed in these galleys, came from the Shkodra basin (Scutari, Drivasto, Dagno and the villages on the shores of Shkodra Lake), Lezha (Alessio) and Durazzo. The Albanians like the other sailors, shared not only the profits of this trade, but also the inherent dangers and difficulties that faced these galleys.

The itinerary that began in Venice, had as its main destination Flanders until the end of the fourteenth century, and then starting from this time until the official closure of this route at the beginning of the sixteenth century, had always double destination: England (London, Southampton and Sandwich)<sup>1</sup> and Flanders (Sluis and Bruges). The route approved by the Senate, of course changed depending on the conditions of navigation, when ships had to find temporary shelter from storms<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Port Books of Southampton for the Reign of Edward IV*, edited by D. B. Quinn and A. A. Ruddock, vol. II, 1477-1481. Southampton: Cox& Sharland, 1938, (thereafter *PBS*, II, 1477-1481), p. xviii.

<sup>2</sup> On the Flanders Galleys see Randown Brown, *Calendar of State Papers and Manuscripts relating to English Affairs existing in the Archives and Collections of Venice, and in Other Libraries of Northern Italy*, (thereafter *CSP, Venice*), vol. I, (1202-1509). London, 1864, p. 35 ss; Adolf Schaube, "Die Anfänge der venezianischen Galeerenfahrten nach der Nordsee", *Historische Zeitschrift*, 101 (München 1908), p. 28-89; Roberto Cessi, "Le relazioni commerciali tra Venezia e le Fiandre nel sec. XIV", *Nuovo archivio veneto*, 27 (1914), p. 5-116; Alwyn A. Ruddock, *Italian Merchants and Shipping in Southampton, 1270-1600*,

The establishment of regular galley lines between Mediterranean and North Sea through the Strait of Gibraltar is evidenced only from the beginning of the fourteenth century. Until that time, the commercial links between the Mediterranean and Northern Europe were maintained through land routes, which, passed through France. The Fairs of Champagne, in northeast France, were the favorite meeting place of European traders at the beginning of the fourteenth century<sup>3</sup>. Starting from the last decade of the thirteenth century Genoese and Catalan ships first and then also those of Venice began to use the sea route via the Strait of Gibraltar<sup>4</sup>.

The first data about the presence of Albanian seamen in England can be found from the end of the fourteenth century. At this time the Venetians begin to call in English ports, because until then usually went to Flanders, without stopping in England. Recruitment of Albanians in commercial lines of the Venetian galleys gains momentum exactly at this time, even before Venice took possession of cities of Shkodra basin and Lezha (Alessio). This has to do with the fact that at the end of the fourteenth century, after winning the war

---

Southampton: University College, 1951; Frederic C. Lane, *Le navi di Venezia fra i secoli XIII e XVI*, Torino, 1983; E. B. Fryde, "Italian Maritime Trade with Medieval England (c. 1270-c. 1530)", *Recueils de la Société Jean Bodin* nr. 32 (1974), p. 291-337; Alberto Sacerdoti, "Note sulle galere da mercato veneziane nel XV secolo", *Bollettino dell' Istituto di storia della società e dello stato Veneziano* IV (1962), p. 80-105; Bernard Doumerc, "Il dominio del mare", in *Storia di Venezia: Dalle origini alla caduta della Serenissima*, a cura di Alberto Tenenti e Ugo Tucci, vol. 4, Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana, 1996, p. 113-180.

<sup>3</sup> Henri Pirenne, *A History of Europe from the Invasions to the XVI Century*, London: Allen & Unwin, 1967, p. 351-353; Robert-Henri Bautier, "Le marchand lombard en France aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles", in *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 19<sup>e</sup> congrès, Reims, 1988, p. 66-68, 71-73, 79.

<sup>4</sup> Archibald R. Lewis, "Northern European Sea Power and the Straits of Gibraltar, 1031-1350 A. D.," in *Order and Innovation in the Middle Ages. Essays in Honor of Joseph R. Strayer*. Edited by William C. Jordan, Bruce McNab, Teofilo F. Ruiz. Princeton, New Jersey: Princeton University Press, 1976, p. 139-164; Federigo Melis, "Gli italiani e l'apertura delle vie Atlantiche", in Idem, *Mercaderes italianos en España. Siglo XIV-XVI. (Investigaciones sobre su correspondencia e su contabilidad)*. Sevilla: Universidad de Sevilla, 1976, p. 170 ss.



with Genoa (1378-1381), the Signoria emerges as the most powerful naval force in the Mediterranean<sup>5</sup>.

On the other side at this time, Venice was hit by a number of plague epidemics that appeared periodically since 1348. Only the epidemic of 1348 is estimated to have killed about a third or even half of the population of Venice. Another outbreak of plague in 1382 is thought to have caused nineteen thousand victims<sup>6</sup>. Consequently, Venice had a huge labor shortage for its navy. Furthermore Venice lost the area from where traditionally were recruited the sailors because its Dalmatian possessions were taken by the Hungarian kingdom<sup>7</sup>.

Since the end of the fourteenth century until the late fifteenth century, the Albanians are always present in the Venetian ships of the trade route that linked the Mediterranean to northern Europe. Naturally, the specific weight that constituted the trade of these Albanians in the overall trade relations between the Mediterranean and England was limited, but the involvement of Albanians in this trade is certainly an important indicator for the level of economic and social development of Albanians in this century.

London and Southampton were the two main English ports where Venetian ships stayed and traded. The earliest evidence emerges in London, due to the fact that Southampton starts to be visited from Venetian galleys about four decades later than London.

One of the earliest and also the most significant evidence on the presence of Albanians in London is from the year 1396. This is confirmed by data appearing in a lawsuit against Paolo Alessio or Paul de Alessio (Lezha) and six of his associates in December 1396<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> Pompeo Molmenti, *Venice its Individual Growth from the Earliest Beginnings to the Fall of the Republic*, Translated by Horatio F. Brown. Chicago: A. C. McClurg, 1906, part I. The Middle Ages, vol. I, p. 129.

<sup>6</sup> According to Frederic C. Lane, *Venice. A Maritime Republic*. Baltimore: The John Hopkins University Press, 1973, p. 19, the number of victims of the epidemic of 1347-8 mounted to 3/5 of the total population of Venice.

<sup>7</sup> Lane, *Venice: A Maritime Republic*, p. 197;

<sup>8</sup> ASV, Avogadori de Comun, Raspe, 5, c. 60 (57) t-61 (58), 20 december 1396; Giuseppe Valentini, *Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV*, (thereafter AAV), I/3, München: Rudolf Trofenik, nr. 673; Stefano Piasentini, "La setta di

The four Venetian galleys of the Flanders fleet for the year had as owners Pasqual Zane, Francesco Leone, Giovanni Morosini and Bernardo Giustinian. In the English Channel, this group was divided into two parts: the first two, Zana and Leona headed to London, while the Giustiniana and Morosina headed by general captain continued to Flanders.

The round-trip journey of the Flanders fleet for that year lasted nine months, starting on March 20 from Venice and arriving in London at the end of June<sup>9</sup>. Paul together with many other Albanians who participated in this journey, in the galleys Zana and Leona, traveled to London and here started the problems of the captains of these galleys with members of their crew. The trial against Paul Alessio or from Lezha and its affiliates is interesting in that they were judged as allegedly committing a crime against God, the justice, the Republic and because of the troubles caused to their masters.

Shortly before the return from London, they had encouraged other sailors to rebel, demanding a doubling of wages, creating a union (*setta*), the leader or "king" of which was Paul. This together with his retinue (*comitiva*) had run a procession through the streets of London bearing the flag of the galley Leona, insulting their superiors and even saying words against the honor of the state of Venice. They forced the messenger of the owners, Bertuccio Bonci to remove his hat and to fall to his knees in honour of "the King". Paul was accused of having proclaimed himself king and of threatening other sailors not to dare to accept the offers of the owners<sup>10</sup>.

---

Londra: Un ammutinamento di ciurme veneziane del 1396", *Studi Storici*, Fondazione Istituto Gramsci, 37/ 2 (1996), p. 513.

<sup>9</sup> Piasentini, "La setta di Londra", p. 514; ASV, Senato misti, v. XLIII, 8/01/ 1396, fol. 190; *CSP Venice I*, nr. 119.

<sup>10</sup> "Et dum ser Bertucius Bonci homo consilij galee Leona foret missus per dictos patronos ad reconciliandam dictam setam et ortandum quod se Reducere ad galeas, Jpsum ser Bertucium oportuit genu flexo et nudo capite Loqui dicto paulo regi et facere magnam Reuerentiam... Jpse paulus Rex et alia capita cum banderia dispiegata, euntes per medium ciuitatis Lundre, cum magno strepitu." *AAV*, I/3, nr. 673, p. 46. Veselin Kostić, *Dubrovnik i Engleska. 1300-1600*, Beograd: Srpska Akademija Nauka i Umjetnosti [SANU], 1975, p. 75, identifies properly this toponym *Sanctus Petrus de Cornestreet*.

What is striking here is that the requirements of the crew were not only economic, but went so far as to reject not only the low pay, but also their superiors, and even openly refusing to abide the laws of Venice. The rioters held a meeting and set up a governing council. Two terms used in this judicial process are important for the fact that the first “*comitiva*”, used in Venice to set the royal escorts, while another “*setta*” with a religious connotation, but in Venice was also used to name communities that attempted to stand out against the aristocratic regime<sup>11</sup>. The Council of the Forties condemned him and three closest associates to five years in prison and expulsion from the territories of Venice for life<sup>12</sup>.

Interesting is the fact that the organization of the management of the revolt appears divided in three, according to the ethnicities that constitute the sailors community, but what it is worth to note is that Paul who declared himself as “king” of the Albanians maintains the direction of the revolt, assisted by Boncio, chairman of Schiavons, and cavalier leader of the Latins, Venetians and Greeks<sup>13</sup>. This division, in which the Albanian Paul maintains the direction, means that the Albanians were the largest group in number of the three groups<sup>14</sup>. It seems that the revolt did not go against the rules of the English state nor the city of London. We could not find any data about this incident in the English documents.

The development of the revolt led by the Albanian Paul has many elements that put it in the framework of the political

---

<sup>11</sup> “dictus paulus creatus fuit Rex dicte sete et comitue, vtenibus ipsis inhonestis, uulgaribus et verbis contra honorem et statum dominacionis”. AAV, *ibid.*, nr. 673, p. 46.

<sup>12</sup> “quinque annis in vno carcerum Inferiorum. Et postmodum baniatur perpetuo de venetijs et districtu et de omnibus terris et Locis subiectis comuni veneciarum”. AAV, nr. 673.

<sup>13</sup> “Reduxerunt se ultra quoddam monasterium vocatum santa badia super vno monticulo, et Jbi facto consilio suo, prefatus Paulus creatus fuit Rex Albanensium, Jacobus uero caualier factus fuit capitaneus Latinorum venetorum et aliorum Grecorum, Boncius uero de Ragusio factus fuit capitaneus sclauorum.” AAV, nr. 673.

<sup>14</sup> Alain Ducellier, “Les Albanais à Venise aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles”, *Travaux et mémoires*, 2 (Paris, 1967), p. 410, states that “est compromis, à côté de plusieurs Ragusains, le nommé “Paulus Alesii Albanensis”.

atmosphere of London of the late 14<sup>th</sup> century. Piasentini doubts the possibility that the Albanian “King” in London could have been informed about the sermons of John Wycliffe, based on the assumption that the 50-day stay in London was insufficient for Paul and his friends to know about the sermons of the British thinker<sup>15</sup>. Indeed the facts show that these teachings had reached the eastern shore of the Adriatic, years before the revolt led by “King” Paul.

We are talking specifically about the events that took place in Split in the late fourteenth century, that were directly inspired by the teachings of a wycliffian preacher. Wycliffe, known first as a religious reformer, criticized in his writings the religious and political authority of the Papacy and the Church in general. According to him, it was unnecessary for the Church to own property. Peasants Revolt in England led by Wat Tyler was widely inspired from the wycliffian preaching<sup>16</sup>.

In 1383, more than a decade earlier than the revolt led by Paul Alessi, an Englishman named Gualter or Walter (Gualterius) arrived in Split. The Englishman was described in the documents of the time as “hereticus manifestus”. This Walter proved to be an able preacher who gained much support among the masses of Split, urging villagers not to pay tithes and other obligations to the Church, and making openly preaching against some of the dogmas of the Catholic Church<sup>17</sup>. The reasons that led this preacher to come from England to Dalmatia are unknown, but we know that Dalmatia and the Bosnian hinterland were known throughout Europe for their numerous supporters of Bogomilism<sup>18</sup>. Furthermore, we should add that the effects of medieval heresies are well documented in the territories

---

<sup>15</sup> Piasentini, “La setta di Londra”, p. 519.

<sup>16</sup> George Macaulay Trevelyan, *England in the Age of Wycliffe*. London: Longmans and Green, 1920, p. 80-81, “c 1377, “he stood as the national champion against the Papacy, and spoke the national feeling against the abuses of the Church at home... In later years, when he expounded one by one the doctrines peculiar to later Protestantism, he formed a powerful sect, but he ceased to lead the nation or to enjoy the patronage of the government.”

<sup>17</sup> Ivo Mardeši , *Hrvatska-Velika Britanija. Povijest kulturnih i književnih odnosa*, Zagreb: Biblioteka Relations, 1995, p. 136.

<sup>18</sup> Mardeši , *Hrvatska-Velika Britanija*. p. 228.

inhabited by Albanians<sup>19</sup>. It is known that after the revolt of Wat Tyler, supporters of the revolt and preachers of his ideas began to be persecuted from the English state, and many of them were forced to emigrate. The revolt of the year 1398 in Split seems that it was the explosion of a campaign of several years of preaching from this Walter<sup>20</sup>.

Also the King of England Henry Bolingbroke of Lancaster dynasty, who was proclaimed king Henry IV in 1399, in the years 1392 to 1393 is known to have visited Zadar and Dubrovnik during the pilgrimage to Jerusalem<sup>21</sup>. A few years later in Nicopolis crusade against the Ottomans, Henry Bolingbroke took part leading a contingent of a thousand English horsemen<sup>22</sup>.

It is likely that the English military commander in Shkodra documented in the early fifteenth century, to have remained in the service of Venice during these visits of Henry IV in the Adriatic. This John the English (Zuan Engelese or Johannes Anglicus), mercenary and commander of mercenaries in Shkodra in the first half of the fifteenth century, appears even as owner of land in the outskirts of Shkodra, such as the village Gleros in 1417, although the Senate had prohibited the practice of rewarding mercenaries with feudal

<sup>19</sup> Dhimitër S. Shuteriqi, "Shënim mbi herezinë mesjetare në Shqipëri", *Studime historike*, nr. 2 (1980), p. 205, states that "geographically, Albania was situated at the epicentre of the European "new" heretical movement, together with Macedonia".

<sup>20</sup> Split Archive, *Conscriptio manusccriptorum*, SE. D. br. 669. "quod subductionibus et subversionibus iniquitatis filii Gualterii de Anglia, heretici manifesti, qui diabolicis spiritibus instigatus non veretur quam plura populo contra Christi fidem et precepta sacrosancte matris ecclesie in ipsius ac astantium animarum detrimentum et perditionem dampnabilem publice predicare. Qui inter cetera vetat et predicat decimas, elimosinas et ecclesiarum redditus et proventus clericis et presbiteris exhiberi debere propter que maior pars populi spalatensis est subversus in tantum quod neque decimas neque elimosinas neque possessionum ecclesiasticarum fructus, redditus et proventus clericis et ecclesiarum rectoribus et ministris dare nolunt." Miroslav Brandt, *Wyclifova hereza i socijalni pokreti u Splitu krajem XIV. St.* Zagreb: Kultura, 1955, p. 238.

<sup>21</sup> Veselin Kostić, *Kulturne veze između u jugoslovenskih zemalja i Engleske do 1700. godine*, Beograd: SANU, 1972, p. 279. Mardešić, *Hrvatska-Velika Britanija*, p. 135.

<sup>22</sup> Brown, *CSP, Venice*, I, n. 64-65.

property<sup>1</sup>. After his death, the Venetian authorities had handed the property of John to other persons, contrary to community laws of Shkodra. Consequently, years later, his heirs were seeking to get back the rights.

Regarding the presence of Albanians in the other important English port, Southampton, one of the most precious resources on the presence of foreigners in this city, among them Albanians, are the records of port customs, called *Port books*, partially preserved. The data from these registries are particularly of interest for the relatively large number of Albanians who appear in these records and for their activity and their role in the life of this important English port.

Geographical location in southern England has always favored this port, but greater impetus to its development gave the arrival of commercial fleets of Italian cities, particularly Venice, Florence and Genoa. Southampton serves as the basis for the great Italian merchants as collection and export center of wool and textiles of southwest of England, as a market for raw materials of textile industry in this area, as external port of London in the English Channel<sup>23</sup>.

Of course, we should distinguish between the Italian colony in the city, and a much larger number of visitors from Mediterranean: ship owners, captains and sailors from the galleys and ships anchored in the harbor. Their stay in the city ranged from several days to three or four months in the case when these vessels wintered in port. Although their number was relatively large, they played a much smaller role in city life than the small permanent colony of Italian traders. In Southampton, the Venetians had as a center of religious practices and burial place the church of St. Nicholas. Here also was the community cemetery of the Dalmatian and Slavonian rowers that died during the stay at the port<sup>24</sup>.

The fiscal data of the port of Southampton, for the years 1427-1430 and 1435-1436 do not give us any data on the presence of

---

<sup>23</sup> Ruddock, *Italian Merchants and Shipping in Southampton*, p. 97.

<sup>24</sup> "Sepultura de la Scuola de Slavonia. Anno Dm MCCCCLXXXI", Ruddock, *Italian Merchants and Shipping in Southampton*, p. 133.

Albanians<sup>25</sup>. This has to do with the fact that early records, especially the years 1427-1430, provide very few details. Rather, in the subsequent records, starting from the fiscal year 1439-1440, the Albanians are increasingly present. Thus, in the year 1439-1440 records of the galley where Francesco Dandolo was the owner and that enters the port on April 4, 1440<sup>26</sup>, appear to have traded, Gjergj from Durazzo, Gjergj from Palasa, Perdolsimo from Lodrini, Gjergj from Dagno, Gjon Bushati, Luka Trushi, Gjon from Dagno, Dimitri from Barbullushi, Gjon from Drisht, Martin from Lodrini, Gjon from Lezha and Dimitri from Lezha<sup>27</sup>. In the galley where Luce Bembo was owner, leaving the port on April 26, 1440 together with 11 other non-Albanians appears also the Albanian Matheo Topias<sup>28</sup>.

In a limited number, the Albanians are present not only in the Venetian fleet, but also in the fleets of other Italian states, particularly Genoa. To be noted is the fact that in the Genoese ships Albanians are not identified by the city or area of origin, but by the ethnonym Albanian (*Albanese, albaniso*). For this reason the data arising from Venetian ships, are not only more numerous, but also much more

<sup>25</sup> *The Port Books of Southampton, or (Anglo-French) Accounts of Robert Florys, Water-bailiff and Receiver of Petty-customs, A.D. 1427-1430*. Edited by Paul Studer, Southampton: Cox & Sharland, 1913; *The local Port Book of Southampton, 1435-36*. Edited by Brian Foster. Southampton: The University Press, 1963.

<sup>26</sup> *The National Archives*, (thereafter TNA), Customs Accounts, Sandwich, 127-18.

<sup>27</sup> George Durasse, 1 coverlett; George de Palase, 1 barello saponis nigri; Perdolsimo de Lodrin, 3 ketells 1 dosyn patellis eneis parvis; George de Deyna, 1 dosyn et di. de sporis, 10 candelabris, 10 patellis eneis, 5 dosyn cultellorum et 3 dosyn gederdell; Johanne Bussate pro 10 banquers et 2 coverlett', 7 grosys poynt', 3 dosyn cultellorum et 30,000 pynnes; Luka Tose pro 1 dosyn et di. de sporis 3 ketels 12 dosyn myrrours 5 dosyn gerdell 5 dosyn cultellorum; Johanne de Deyna pro 6 banquers 6 ketels; Demytrio de Barbalose pro 4 ketels 10 dosyn 2 grosys lasys, 1 grose point, 2 dosyn gerdell, 6,000 pynnes; Johanne de Drivaste pro 1 dosyn et di. de pochis et 1 dosyn cultellorum, 14 vergis panni linii; Martyno de Ludrino pro 13 lb. Piperis; Johanne de Lessho pro 13 lb piperis; Demytrio de Lessho pro 16 dosyn cultellorum, i dosyn sher', 2 dosyn candelabrum; 2 dosyn pochys, 3 chaffer', 1 dosyn ketels, 3 dosyn patellis enei. *The Local Port Book of Southampton for 1439-40*, (thereafter *LPBS, 1439-40*), Edited by Henry S. Cobb, Southampton: At the University, 1961, *Liber Alien*, fol. 76r-80r.

<sup>28</sup> "4 pannis lanai". *LPBS, 1439-40, Liber Alien*, fol. 82r.

detailed<sup>29</sup>. This is understandable because for the Genoese who were geographically and politically far from Albania, it made no sense to identify them through the city or area from which they came, but simply by the fact that they came from Albania. Thus in the Genoese ship with owner Armaregi Carnesik that enters Southampton on June 19, 1478, coming from Flanders, appears Nicholo Albaniso<sup>30</sup>. Also in other Genoese galley, that was sailing with the former, and entered the port on the same day appear Georg Albanese and Martin' Albaniso<sup>31</sup>.

Albanians happened to arrive in England on board of other ships, as is the case of a Drivastin arriving in Southampton on a Portuguese ship. Thus, in the ship in which the Portuguese Joao Martinjo (John Martin) was the owner arrived on October 10, 1469, Meur Drygust, paid customs duties for six parrots, a luxury commodity at the time<sup>32</sup>. This is understandable, since the way to England and Flanders went through the Portuguese coast, although there were cases of Albanians that should have visited the Atlantic coast of Spain, using the land route, as is the case of Nicholas of Drisht, who appears to have gone as a pilgrim to the sanctuary of St. Jacques, in Santiago de Compostela in 1349<sup>33</sup>.

<sup>29</sup> In the galley of Jeronimus Moresyn, Suthampton April 1461, Michele de Tebenet (?), Matheo de Carraba (Kërraba), Staco de Seint George, (Shën Gjergji), Alegretto de Lago, Georgio Summe. TNA E122/142.1 ; *PBS*, II, 1477-1481, Appendix I; See also TNA, E122/142, I; *PBS*, II, 1477-1481, Appendix I, p. 201-202.; *PBS*, II, 1477-1481, Appendix II, 1463- 1464, p. 206.

<sup>30</sup> *PBS*, II, 1477-1481. Book E, Liber Alienigenus, 1477-1478, fol. 30..

<sup>31</sup> *PBS*, II, 1477-1481. Book E, Liber Alienigenus, 1477- 1478, fol. 35v.

<sup>32</sup> *Port Books of Southampton for the Reign of Edward IV*, edited by D. B. Quinn and A. A. Ruddock, vol. I, 1469-1470, Southampton: Cox& Sharland, 1937. (thereafter *PBS*, I, 1469-1470), fol. 2.

<sup>33</sup> “Dompnus Nicola de Driuasto facit manifestum quod promittit et se obligat Priboe de Torden, pitropo Frane aurificis, de eundu ad Sanctum Jacobum de Galicia pro anima ipsius Frane. Et hoc promissit pro yperperis XLIII”. ... “mandassimo uno prevedo a nome dom Nicola de Driuasto et sibi dessimo perperos XLVIII per l’anima de Frane per andar a Galiçia”. *Acta et diplomata res Albaniae Mediae Aetatis illustrantia*, collegerunt et digesserunt Ludovicus de Thallóczy, Constantinus Jire ek et Emilianus de Sufflay, volumen II, (annos 1344-1406 continens). Vienna: Adolph Holzhausen, 1918, p. 14, nr. 47; Ardian Muhaj, “Elementos étnicos minoritários na zona de Shkodra durante o domínio veneziano”,



Besides English sources, the Venetian sources confirm this presence of Albanians in Flanders fleet. One of these sources is the diary kept aboard the galley from the priest-notary Giovanni Manzini between 1471 and 1486. In this diary, which of course has a completely different nature from that of the English port records, appear many Albanians. So in the fleet of the year 1471-1472 appear John from Lezha<sup>34</sup>, Novello from the Lake (Shkodra),<sup>35</sup> Stefan Kërruqi<sup>36</sup>, Marin from Shkodra<sup>37</sup> and Nikole Muriqi<sup>38</sup>.

Naturally, the long trip of Flanders was full of vicissitudes and dangers. Despite the fact that the Venetian galleys of Flanders were among the safest ships of the time, even they fall prey to pirates. In such a piratical attack, Paskalin from Shkodra that had started to sail very young in the Venetian fleet, while on one of the galleys of Flanders, circa 1445, was wounded, becoming incapacitated for life<sup>39</sup>.

### Some remarks on the presence of Albanians in England

It is understood that, in the absence of studies about the presence of Albanians in Northern Europe in the Middle Ages, some prominent authors have identified erroneously many Albanians that appear in the documents of the time, or have overlooked them. A clear case of unnecessary confusion is that of Tom Olding, who

---

*Iacobus. Revista de estudios jacobeos y medievales*, Centro de Estudios del Camino de Santiago, nr. 15-16 (2003), p. 230.

<sup>34</sup> Lucia Greco, "Sulle rotte delle galere veneziane: Il cartulario di bordo del prete notaio Giovanni Manzini (1471-1486)", *Archivio Veneto* (1991), p. 5-37; *Quaderno di bordo di Giovanni Manzini prete-notaio e cancelliere (1471-1484)*, ed. Lucia Greco, Venezia: Il comitato editore, 1997. ASV, Canc. inferiore, busta 124.

<sup>35</sup> May 13, 1472. Southampton: "E questo provò esser creditor per Novello da Lago condam Nadal, Stefano Charuzi condam Zorgi". *Quaderno di bordo di Giovanni Manzini prete-notaio*, p. 13.

<sup>36</sup> Agostino Pertusi, "Per la storia di Dulcigno nei secoli XIV-XV e dei suoi statuti cittadini", *Studi veneziani*, 15 (1973), p. 241.

<sup>37</sup> "sier Marin da Schutari coram me notario et testium infrascriptorum vendidit... sedam nominatam spagnollam Armarie". *Quaderno di bordo di Giovanni Manzini prete-notaio*, p. 21.

<sup>38</sup> *Quaderno di bordo di Giovanni Manzini prete-notaio*, p. 21.

<sup>39</sup> AAV, III/21, June 19, 1446, nr. 5214.

presents as unidentifiable an Albanian from Shkodra, Nicolas Marin “de Scontere” who appears in a court proceeding in Southampton in 1474, although stating that probably he is from Scontrone, a mountainous area of Abruzzo<sup>40</sup>. We know that this Marin from “Scontere” was a seaman from Shkodra that appears alongside fellow Albanians in other cases. Together with this Marin from Shkodra, appear on court processes of Southampton also Dominic from Drisht<sup>41</sup>, Nicholas of Drisht and George Drivastin, the latter even appears twice, for reasons of debts to two other sailors<sup>42</sup>.

Even the customs registry for the years 1469-1471 highlights the presence of a considerable number of Albanians, mainly rowers and sailors, who at the same time traded in Southampton during their stay in this port. Marin of Shkodra (Marin de scooter) appears in the galley of Jeronyme Deodos. He sells ivory combs, painted cards, knives, dyed cloths and buys cloths and tanned skins<sup>43</sup>.

We know that he was from Shkodra because he was not alone but among other Albanians such as Stephen of Drisht, Toma from Shëngjin, George from Shkodra, Paul from Shkodra and Andrea from Lezha<sup>44</sup>. Also in the galley of Marco Trevisan registered on May 9 of the same year, other Albanians emerge such as Stephano Brusato,

---

<sup>40</sup> “Marino de Nichalao of ‘Scontere’ complains against John Jurdan crossbowman of a certain galley called Manuleseo concerning a plea of detinue of chattels.” TNA. SC 7/1/3, 11 October 1473-26 October 1474, fol. 23r. Tom Olding, *The Common and Piepowder Courts of Southampton, 1426-83*. Southampton: The University of Southampton, 2011, p. 45, affirms: “Unidentified. There are no modern Italian surnames that begin with this sound. The only place that so begins is Scontrone, prov. Abruzzo, high up in the mountains south of Rome.”

<sup>41</sup> “John Leonard complains against Dominic de Drivast concerning a plea of trespass.” TNA, SC 7/1/6, fol. 3r., 2011. Olding, *The Common and Piepowder Courts of Southampton*, p. 69.

<sup>42</sup> Nicholas de Druet complains against George de Druet concerning a plea of detinue namely of a sea-cape part of a load delivered to him here. John Grose complains against George Druet *Galyman* concerning a plea of debt.” TNA, SC 7/1/6, fol. 20v; Olding, *The Common and Piepowder Courts*, I, p. 98.

<sup>43</sup> *PBS*, I, 1469-1470. Book B. (L. Alienigenus), fol. 13-14, p.57- 58, June 15-23.

<sup>44</sup> Stephano Dryvest, Thomas de Senjone, Jorge de Skutere. *PBS*, I, 1469-1470. Book B. (L. Alienigenus), fol. 3-8.

who sells 2 chests, 24 pieces Kersey, 3 bales of silk cloths<sup>45</sup>. Antone Meda and Nycolo Sumba, cloths<sup>46</sup>. Jorge de Scooter, calf skins<sup>47</sup>. Mykaell Albonesse, cloths. John de Skutere, Kerseys. Mark Trush cloths, and pewter<sup>48</sup>. In the galley of Nycholao de Peysero, arrived on November 30, 1469, appear John from Shati or Shasi<sup>49</sup>, Julian from Dagno<sup>50</sup> and Bartolome from Valona<sup>51</sup>. This Marin from Shkodra and not from Scontrone, appears again in the records of Southampton years later in November 1477, in the galley of Petrus Marcel, along with other Albanians from Drisht and Shkodra.<sup>52</sup>

Another case of special importance is that of John from Drisht (Giovanni da Drivasto). The clear identification of this sailor is of particular importance to the maritime history of the 15<sup>th</sup> century. This sailor from Drisht, had in possession and bequeathed us the oldest manuscript that exists about the shipbuilding technology. This is the manuscript of Michael of Rhodes written in the years 1434-1443<sup>53</sup>. The history of this manuscript after the death of the author begins with John from Drisht, which in 1473 held in his travel sack, and in which manuscript John has left even his will, in the two last pages on board a Venetian galley, in Halki, a small island near Rhodes, on 29 August 1473<sup>54</sup>.

The history of the manuscript is interesting. Until the beginning of the twentieth century, its whereabouts were not known, although part of the manuscripts were copied in the sixteenth century,

<sup>45</sup> *PBS*, I, 1469-1470. Book B. (L. Alienigenus), fol. 10, (fol. 10v, (fol. 12).

<sup>46</sup> *PBS*, I, 1469-1470. Book B. (L. Alienigenus), fol. 10v, fol. 11- 11v.

<sup>47</sup> *PBS*, I, 1469-1470. Book B. (L. Alienigenus), fol. 11, fol. 12.

<sup>48</sup> *PBS*, I, 1469-1470. Book B. (L. Alienigenus), fol. 10-12v.

<sup>49</sup> John de Sato, *PBS*, I, 1469- 1470. Book B. (Liber Alienigenus), p. 1v.

<sup>50</sup> Juliano Daina. *PBS*, I, 1469- 1470. Book B, (Liber Alienigenus), p. 2.

<sup>51</sup> Bartolomew Valorens,. *PBS*, I, 1469-1470. Book B. (L. Alienigenus), fol. 12v.

<sup>52</sup> Marino de Scutere, Johanne de Scuter, Petro Dryvers. *PBS*, II, 1477-1481. Book E. (liber alienigenus), 1477-1478, appendix IV, p. 216-219.

<sup>53</sup> Pamela O. Long, "Introduction: The World of Michael of Rhodes, Venetian Mariner", in *The Book of Michael of Rhodes. A Fifteenth-Century Maritime Manuscript*. Edited by Pamela O. Long, David McGee, and Alan M. Stahl, 3 vols. Massachusetts-London: The MIT Press, 2009, p. 1-2.

<sup>54</sup> Long, "The World of Michael of Rhodes", p. 28-29.

and published by Augustin Jal in 1840, without mentioning the author, neither the owners after John of Drivasto<sup>55</sup>.

His connection with Michael's manuscript was discovered only in 1966<sup>56</sup>. Even to this day the manuscript is in the possession of a private owner, who bought it in 2000 at the auction center of "Sotheby's" in London<sup>57</sup>. In 1949, the manuscript is described briefly in the catalog of the library *Beaux Livres* of Nicolas Rauch, Switzerland, with a prize of 70 000 Swiss francs<sup>58</sup>. Later, reappears in 1966, in Sotheby's auction in London where was purchased for £ 5 500<sup>59</sup>. Although in this case for the researchers became clear that the manuscript was of paramount importance, it could not be studied until after 2000 when was bought by its current owner<sup>60</sup>. In this case, its owner gave permission to a group of researchers and, as a result, the manuscript was published in 2009. Although the publication of the manuscript was carried out by an international group of prominent specialists from Italy, Canada, Germany and the US<sup>61</sup>, we note that in relation to John of Drivasto, these authors claim that they could not find any information other than what John himself has written in the last two pages of the manuscript<sup>62</sup>.

According to what John wrote in his will in pages 238a and 238b, he claimed he was "paron zurado" of the owner Marino Dandolo<sup>63</sup>. Same as Michael of Rhodes, who had served for 42 years

---

<sup>55</sup> Partially published from Augustin Jal, *Archéologie navale*, Paris: Bertrand, 1840, vol. 2, p. 1-133.

<sup>56</sup> Long, "The World of Michael of Rhodes", p. 24.

<sup>57</sup> Franco Rossi, "Introduction to the Manuscript", *The Book of Michael of Rhodes*, Vol. 2, p. viii.

<sup>58</sup> Nicolas Rauch, *Livres précieux et autographes des XVe et XVIe siècles*, catalog no. 2/123. Basel: Benno Schwabe, 1949, p. 123-126.

<sup>59</sup> *Catalogue of Important Western and Oriental Manuscripts and Miniatures*, July 11, 1966, lot 254. London: Sotheby, 1966, p. 89-93.

<sup>60</sup> *Western Manuscripts and Miniatures*, December 5, 2000, lot 54. London: Sotheby, 2000.

<sup>61</sup> Long, "Preface to Volume 3", p. vii

<sup>62</sup> "it has not been possible to find additional information". Rossi, "Introduction to the Manuscript", p. xxxi.

<sup>63</sup> Rossi, "Introduction to the Manuscript" p. xxi. On the meaning of 'padrone giurato' see Camillo Manfroni, "Cenni sugli ordinamenti delle marine

in the Venetian fleet not only in the Mediterranean, but also in Northern Europe<sup>64</sup>, John of Drivasto appears to have been present in the Mediterranean fleet and in the Flanders fleet.

So John the Drishtian, who appears for the first time in Southampton in 1439-1440<sup>65</sup>, reappears a year later among Venetian galleys crew arriving in London in 1441. This is shown in the records of London hostels that were licensed to house foreign sailors arriving in the capital. Thus the data from these records for the years 1440-1445, reflect the presence and commercial activity of dozens of Albanians in London, among which emerges the John the Drishtian.

He appears with many other Albanians in the register of the hostel of John Welles, who shelters the crew of the galley of Giacomo Corner, arrived in London on October 18, 1441<sup>66</sup>. Regarding Albanians many of them sold goods during the stay, such as Nicholas Ludrini<sup>67</sup>, Dominic from Buna, Basile from Shkodra<sup>68</sup>, Cosmas from Durres<sup>69</sup>, Anthony of Drisht<sup>70</sup>, Paul from Barbullush<sup>71</sup>, Andrea from Lezha<sup>72</sup>, Paul from Lezha<sup>73</sup>, John from Lezha<sup>74</sup>, George the

italiane del Medio Evo”, *Rivista Marittima* (Rome, 1898), p. 473, 485; Sacerdoti, “Note sulle galere da mercato veneziane nel XV secolo”, p. 81.

<sup>64</sup> Long, “Introduction: The World of Michael of Rhodes”, p. 13.

<sup>65</sup> Johanne de Drivaste, 1 dosyn et di. de pochis et 1 dosyn cultellorum, 14 vergis panni linii. LPBS, 1439-40, fol. 79r.

<sup>66</sup> Stayed in the city until 26 March 1442. *The views of hosts of alien merchants. 1440-1444*. Edited by Helen Bradley. Woodbridge: The Boydell Press, 2012.

<sup>67</sup> le xxiiii<sup>e</sup> iour de Octobre...Nicholo de Loderyn ad vendu a John Boyles querens; TNA. E101/128/30 return 1; *Views of hosts*, p. 109.... le xxi iour de Novembre ...Nicholo de Loderyn ad vendu le mesme iour a Robert Bryge querens (p. 112); TNA E122/76/34, E122/77/3, E122/73/10.

<sup>68</sup> *Views of hosts*, p. 109.le xxv<sup>e</sup> iour d’Octobre...Basile de Scotery ad vendu le mesme iour a John Leet querens

<sup>69</sup> *Views of hosts*, p. 110. le xxvi<sup>e</sup> iour d’Octobre ... Cosma de Doras ad vendu...a Thomas Hawkyns peper

<sup>70</sup> *Views of hosts*, p. 110. le xxvii<sup>e</sup> iour d’Octobre Ian suisdit Antony de Dryvesto ad vendu a Esmond Keruyle sugre

<sup>71</sup> *Views of hosts*, p. 110. Poule de Barbalovsy ad vendu le mesme iour au dit Robert querens.

<sup>72</sup> *Views of hosts*, p. 111. Andrew de Lesch ad vendu le mesme iour a William Rose sugre ...Andria de Lesso ad vendu le mesme iour a Nicholas Wifold ginger vert; Andrea de Lesse ad vendu le mesme iour a John Sporle peper; (p. 112).

Highlander<sup>75</sup> and John from Drisht<sup>76</sup>. Regarding acquisitions that Albanian sailors do in London during this period, only Andrea from Lezha is documented purchasing goods.<sup>77</sup>

If we take for granted that in 1473, when he wrote his will was at an old age, seems that John the Drishtian who appears in the register of Southampton in 1439, is John the Drishtian of the testament 1473, which is entirely possible that there was a service of 34 years at this time. Michael of Rhodes claimed that he had served for 42 years in Flanders galleys. This may explain the fact that the manuscript was found in the possession of John in 1473. It is quite possible that the two sailors have traveled together in the fleet of 1443, when Michael dies. It seems that Michael handed over the manuscript to John before he died. The fact that John at this time was young, but not inexperienced at sea, may explain this. It is understandable that a man on the verge of death will not leave the last orders to someone who is also in old age, but someone who is young and has the opportunity to fulfill his last wills.

It is to highlight the fact that John writes his will, exactly in the birthplace of Michael. Was he there intentionally to fulfill any promise that Michael may have left for his family? It can not be

---

*membrane 1B*: le xx<sup>e</sup> iour de Decembre... Andria Leschle mesme iour a John Trille peper (p. 113-114).

<sup>73</sup> *Views of hosts*, p. 112.... Poule de Lesch ad vendu le mesme iour a Esmond Kerule querens; (*ibid.*, p. 114.) *membrane 1B*, Ile xii<sup>e</sup> iour de Decembre lan suisdit Poule de Lesch ad vendu a Thomas Muschamp ginger vert. He appears also in a Venetian galley arriving in London in 1437-1438. TNA E 122/77/3.

<sup>74</sup> *Views of hosts*, p. 112. John de Leso ad vendu le dit iour a dit Esmond querens, (*ibid.*, p. 114). *membrane 1B*: le viii<sup>e</sup> iour de Janever ... John de Lesse ad vendu le mesme iour a John Matsale ginger vert; (*ibid.*, p. 115) le iij<sup>e</sup> iour de Feverere .. John de Lesse ad vendu le dit iour a Thomas Cayle triacle TNA E 122/76/34, E 122/73/10.

<sup>75</sup> *Views of hosts*, p. 113. George Malesaws ad vendu le mesme iour a John Glouceter peper

<sup>76</sup> *Views of hosts*, p. 113. John de Drivasto ad vendu le dit iour a dit Esmond querens; (*ibid.*, p. 114); le dit iour a John Weldon querens; (p. 115)... John de Drivasto ad vendu le xi<sup>e</sup> iour de Fever e lan suisdit a John Akris triacle.

<sup>77</sup> *Views of hosts* p. 116. Andria de Lessh achata le iii<sup>e</sup> iour de Janever de John Jurdan xii streites ... achata de John Lenge le xxii iour de Janever xvi streites... de luy le mesme iour xii kerseys... de John Boton ij worstedes.

excluded either, but neither can be affirmed. However, the question can be placed as a hypothesis. Time limits in which is proved the presence of John of Drisht in England fall between the year 1439-40 and 1481, i.e. 41 or 42 years in service. The fact that he wrote his will in 1473 is by no means proof that he died at that time. Moreover, the paleographical reading indicates that this was not the writing of a notary, but of John himself<sup>78</sup>. Thus, he appears in the galley of Alowisus George that arrives in Southampton from the Mediterranean in 1481 and sold one basket with soap. Together with him appear Johanne de Squetery and Johanne de Ludryn<sup>79</sup>, both selling soap. Besides John, perform sale of Flemish goods Demitt Drivastin, Nikola Drivastin, Pero of Drisht, Paul of Shkodra<sup>80</sup> and Dimitri of Shkodra Lake.<sup>81</sup>

After the fall of the Venetian possessions of the Shkodra Basin under Ottoman rule, Albanians continue to be present in the maritime route of Flanders, until the crisis of the trade takes such proportions that even Venice, the last Italian State trading in this route, decides its final closing in 1532<sup>82</sup>. As an example only in the galley of Bondymer Bernard arrived in London on June 14<sup>83</sup>, 1481 appear Alesio Summa, Beasio de Lago, Francis de Meseo, George de Camsa, George de Scutery, John de Luderyn, John Camsa, John de Asdryna, John Masarachio, John de Squetery, Luke de Squetery, Nicholas Maserachio, Nicholas de Squetery, Nadale de Lago, Nicholas Somma, Novello de Lago, Paul Lago, Pero de Squetery, Primo de Squetery, Stephen de Lago, Travaso de Luderyn, Luke Kamsa, Andrea de Squetery, George de Lago. The goods sold are

<sup>78</sup> According to Rossi, "Introduction to the Manuscript", p. xxxi, he "had not many opportunities to develop adequate confidence in writing".

<sup>79</sup> PBS, II, 1477-1481. Book G. Liber Alienigenus, 1480- 1481, fol. 18v-19; 20-20v

<sup>80</sup> PBS, II. 1477-1481. Book G. Liber Alienigenus, 1480- 1481, fol. 24-24v.

<sup>81</sup> PBS, II. 1477-1481. Book G, Liber Alienigenus, 1480- 1481, fol. 18v2.

<sup>82</sup> On May 22, 1532, the Flanders galleys left London for the last time.. Brown, *CSP, Venice*, I, p. lxx.

<sup>83</sup> TNA E122/194/25, [m.1]; *The Overseas Trade of London. Exchequer Customs Accounts 1480-1*. Edited by H. S. Cobb. London Record Society, 1990, p. xliiii; PBS, II, 1477-1481, p. xxix.

mainly carpets, oil, glasswork, soap, silk, coral beads, dried dates, spices, beverage cups, dye cloths, rings with stones. The goods they purchase are fabrics, dyed leather, pewter<sup>84</sup>.

As seen, the presence of Albanians in Venetian galleys of Flanders fleet after 1479 becomes even more important. This increased presence is of interest not only because it proves that a good portion of the Albanians who emigrated to Venice after the end of the Veneto-Ottoman war of 1463-1479, found an opportunity of employment, but also to assess indirectly the weight that these Albanians had among the victims of a naval battle between the pirates and the Flanders galleys occurring in 1485, off the Portuguese coast.

The horror of Venetian galleys had become a French corsair named Coullon, or Colombo. In 1469, this Coullon captured two Venetian galleys off the coast of Flanders and plundered them<sup>85</sup>. A year later the Senate, informed of his presence in the area of the English Channel, ordered the Flanders galleys to stay in Southampton, until reinforcements of two other galleys arrived<sup>86</sup>.

But the biggest disaster to fall upon Venetians throughout the history of the Flanders fleet will come from two other Columbus. One, called Colombo the Junior or Giorgi Bissipat, while the other was a close collaborator and apprentice of the Bissipat, and was exactly the famous Christopher Columbus. On August 21, 1485, the corsairs Bissipat and Columbus attacked the galleys while sailing near Lisbon under the command of Bortolomeo Minio. The pirate ships were six and waving the French flag. After a battle that lasted 20 hours, 130 crew members of the Venetian ships were killed and 300 were injured. The bodies were thrown into the ocean<sup>87</sup>.

How many of the killed and wounded were Albanians is not known, but considering the fact that each Venetian galley of the Flanders fleet in the fifteenth-century, had a considerable number of Albanians in its crew, and as we saw precisely in these years their

<sup>84</sup> Cobb, *Exchequer Customs Accounts*, p. 159-162.

<sup>85</sup> Henry Vignaud, *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*. Paris : Welter, 1905, p. 141.

<sup>86</sup> ASV, *Senato Mar.* v. ix. Brown, *CSP, Venice*, I, p. 125.

<sup>87</sup> Marin Sanuto, *MS. Lives of the Doges*. vol. ii, p. 254; *CSP, Venice*, I, nr. 499.



number increased even more, we can have a rough idea about the fate of those Albanians who were on board of those galleys. The preparation of other galleys of Flanders was suspended from the Senate for many years, and the damage caused was assessed to be not less than a staggering 200 thousand pieces of gold<sup>88</sup>. This grave act was justified by the pirates as crusade, because some time before Pope Sixtus IV (1471-1484) had excommunicated the Venetian state. One of the galleys was burned during the attack, while three others remained for some time damaged in Lisbon, while the Senate decided to give them to the King Joao II in gratitude for the help that the Portuguese had given to the survived sailors.

The participation of Christopher Columbus in such a tragedy, despite the many facts that prove it, has being questioned by different authors. This is understandable if we consider the importance of his image in history after 1492<sup>89</sup>. Who interests us here is Columbus the Junior or Giorgi Bissipat. It is known that there was no blood or family relationship with the old Columbus (Guillaume Caseneuve), nor with Christopher Columbus<sup>90</sup>. Giorgi is named in the documents as Giorgi Greco, or Giorgi Bissipat, a mariner from Greece sailing under the flag and license of the French Crown. The son of Columbus, Fernando, explains his father's arrival in Spain, claiming that he arrived with Colombo the Junior, under whose leadership had sailed for many years<sup>91</sup>.

Without getting into a discussion of ethnicity of the junior Columbus, it is interesting to note that his name is explained more easily with the patronymic Buashpata, than with what claims a Greek author, supposedly George Palaiologos Dishypatos, where the last part the name is presented as meaning "twice consul", a title that occurs in Byzantium between the 8<sup>th</sup> and 11<sup>th</sup> centuries<sup>92</sup>. It is more

<sup>88</sup> CSP, Venice, I, nr. 510.

<sup>89</sup> See also Miles H. Davidson, *Columbus Then and Now: A Life Reexamined*, University of Oklahoma Press, 1997, 30-33.

<sup>90</sup> According to Davidson, *Columbus Then and Now*, p. 13. "there is absolutely no proof for a claim for a blood relationship with either corsair".

<sup>91</sup> Hernando Colón, *Historia del Almirante*, Edición de Luis Arranz, Madrid: Historia 16, 1984, p. 58-61.

<sup>92</sup> Georgios Palaiologos Dishypatos « ó » Seraphim G. Canoutas, *Christopher Columbus, a Greek Nobleman. A Disquisition Concerning*

possible that he is a Buashpata sailor from Koroni<sup>93</sup>. This may explain the confusion that causes the fact that a «Greek» to be named Coullon or Colombo. It is also difficult to explain how a Palaiologos did not use his patronymic, but to use as a nickname Colombo. What is known for sure is that Koroni has been an important port on the southwestern edge of Morea, and that there, the Buashpata emerge as one of the most important families throughout the 15<sup>th</sup> century<sup>94</sup>.

---

*the Origin and Early Life of the Great Discoverer and a Refutation of the Charges against Him which have appeared in certain recent Publications.* New York: The Author, 1943. Vignaud, *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, deals with Georges de Bissipat (p. 165-189).

<sup>93</sup> Vignaud, *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, p. 139, states: «ce personnage... s'appelait de son vrai nom Georges de Byssipat, mais il est désigné dans plusieurs documents simplement sous le nom de Georges le Grec et lui-même signait G. de Byssipat, dit le Grec.».

<sup>94</sup> *Cronaca dei Tocco di Cefalonia. Di Anonimo.* Prolegomeni, testo critico e traduzione, a cura di Giuseppe Schirò, Roma, Academia nazionale dei Lincei, 1975; Alain Ducellier, "Les Albanais dans les colonies vénitienes au XV<sup>e</sup> siècle", *Studi Veneziani*, 10 (1968), p. 49-50, 52-53, 56, 62.

**Klara KODRA**

### **LA POETICA DEL NOLI**

La poesia di Fan S. Noli si può dire che raggiunga il massimo dell'impegno, così come la poesia del suo contemporaneo Lasgush Poradeci raggiunge il massimo della libertà o dell'autonomia.

Però la poesia del Noli si riallaccia alla lunga tradizione della "letteratura impegnata" albanese che cambia colore, ma non l'essenza interna che vuole il poeta maestro, educatore, vate o tribuno. Maggiormente didattica ai suoi inizi, trasformante poi con maestria d'arte l'ideologico nell'estetico, questa letteratura resta fedele a sé stessa nell'autodefinirsi maestra di ideali, siano questi religiosi, patriottici, filosofici, sociali. È caratteristico che questo accade anche in mezzo alla grande varietà degli anni Venti, Trenta e Quaranta in cui s'incontrano, si scontrano, si intrecciano e si fondono diverse ideologie ed elementi di diverse correnti letterarie.

La poesia di Noli è politica nel senso più ristretto della parola. L'elemento sociale vi penetra a sprazzi. Non solo, si può dire che *tutta* la poesia di questo autore sia politica o politico-sociale (l'unica eccezione è costituita da tre liriche d'ispirazione erotica ed il tema amoroso è svolto in esse scomponendolo sotto il prisma dell'umorismo; solo una poesia del Noli potrebbe definirsi filosofica (*Lo scherno innanzi alla Croce*), per quanto il messaggio filosofico in essa sia inseparabile dal messaggio sociale.

Fra le poesie di questo autore non è compresa neppure una lirica di paesaggi. Il Noli è qui molto diverso dalla maggior parte dei poeti albanesi, innamorati della natura, dai maggiori ai minori, anche i poeti maggiormente impegnati politicamente e socialmente come il Frashëri, il De Rada, il Fishta, il Mjeda, Migjeni. (Perfino poeti didattici-religiosi come il Budi e il Bogdani accoglievano nella loro poesia elementi del paesaggio! Non parliamo poi dei quadri del Variboba).

Questa eccessiva concentrazione di messaggio avrebbe potuto generare ristrettezza e monotonia. Questo non è avvenuto. Anzi nell'opera molteplice del Noli che somiglia ad un diamante a varie facce ricche di luci e colori la poesia risplende di luce particolare.

Eppure il numero delle poesie scritte dal Noli durante la sua lunga vita è limitato. E tutte queste poesie appartengono al genere breve. Il Noli non giunse mai al poema.

Con tutto ciò la poesia del Noli spicca per profondità di messaggio (il poeta scava solo in una direzione, ma scava a fondo) e la forma di questa poesia si distingue per una particolare compiutezza o meglio perfezione stilistica e metrica. Tutte le poesie del Noli possono definirsi momentanee perché sono state scritte in dati momenti storici vissuti dal poeta; sono poesie attuali nel senso ristretto della parola, ma ciò non lede menomamente la forza generalizzatrice, il carattere universale degli scritti poetici del Noli che ha fatto sì che essi sorpassino i limiti del tempo e del luogo.

Giustamente gli studiosi di letteratura considerano il Noli fondatore della lirica politica nella letteratura albanese. La poesia d'impegno politico è simile ad una roccia contro la quale si infrangono i talenti mediocri, ma che esplose irradiando una straordinaria energia sotto la pressione della forza titanica dei grandi talenti. Una siffatta problematica incarnandosi nella forma artistica deve immancabilmente superare due pericoli: il pericolo del razionalismo e quello della vuota retorica. La poesia del Noli, in essenza poesia di pensiero, ma non poesia di aridità razionale, fonde la potenza del pensiero con la forza del sentimento, quadri vivi e concreti della realtà e vivi ritratti dei personaggi. La poesia del Noli essendo politica resta *poesia* e non affoga nelle onde della retorica.

Nella poesia del Noli si può trovare una galleria di personaggi o per dir meglio di tipi: il condottiero popolare, il combattente, il despota sanguinario, l'opportunist, il rinnegato, l'indeciso.

In questa poesia di carattere politico sono integrati contemporaneamente molti problemi esistenziali quali il problema della libertà, del potere, della responsabilità, dell'essenza umana. Nella poesia del Noli si fondono il pathos eroico, il pathos tragico, il pathos romantico ed il pathos satirico.

È una poesia combattiva che irradia energia e la sua struttura acustica rappresenta una concreta incarnazione del massaggio. È avvenuto il miracolo della massima compiutezza del contenuto e della forma da cui scaturisce la scintilla della bellezza.

La poesia del Noli ha carattere esplosivo ed appare per questa ragione spontanea come un'eruzione di lava vulcanica, ma il poeta era anche artista della lima e sapeva dare una forma alla lava, disciplinare il caos dei pensieri e dei sentimenti. La poesia del Noli è poesia di pensiero come di sentimenti, è lirica, epica, drammatica.

È una poesia di incomparabile concisione. In pochi versi si riflette un'intero periodo storico, anzi alcuni secoli di storia.

Il ciclo delle poesie dai motivi biblici rappresenta la rivoluzione democratica del 1924; ma la poesia *L'inno alla bandiera* in sei quartine ci dà tutta la storia d'Albania e la poesia *Schernò innanzi alla Croce* in dieci strofe riassume tutta la storia del Cristianesimo.

La poesia del Noli, per quanto ogni lirica possieda una propria bellezza, ha i suoi vertici: le tre liriche *Mosé sulla montagna*, *Corri, Maratoneta* e *Lungo i fiumi*.

È veramente strano che proprio una delle migliori liriche del Noli sia stata oggetto di un'aspra critica da parte dello studioso A. Pipa, che nella rivista "Kritika", marzo 1944, paragonandola al *Mosé* di A. de Vigny afferma che attraverso questo paragone si può comprendere come "l'identico tema possa divenire secondo il modo in cui è trattato, una poesia sublime oppure una parafrasi rimata<sup>1</sup>.

Il critico riconosce forza di commozione poetica solo all'ultima strofa. Noi diremmo invece che proprio questo paragone dimostra il contrario cioè che il Noli è un vero poeta e paragonabile nelle sue migliori liriche ai vertici della poesia europea. Sia il Noli che il Vigny sono poeti di pensiero. Ciascuno di essi ha plasmato il motivo biblico in modo di dargli vita poetica, ma l'idea di ciascuna poesia è completamente originale e differente dall'altra.

Vigny esprime la solitudine tragica del genio. Il suo *Mosé* è nella sua essenza un'elegia. Il protagonista ha vissuto "pottente e solitario" e chiede a Dio ora solo la pace, "il sonno della terra". Il fato tragico del protagonista gli è stato imposto dalla sua stessa elevatezza di spirito; esso è stato prescelto dalla divinità per un destino eroico, ma più che umano. *Mosé* lo ha virilmente accettato oppure soffre del fatto che "quando apre le braccia tutti cadono in ginocchio", soffre cioè della sua solitudine di grande.

Il *Mosé* del Noli è diverso, non aspira alla pace della morte, è tutto pervaso dall'inquietudine della vita, del desiderio di realizzare il sogno così lungo nutrito della Terra Promessa. Il suo fato tragico scaturisce da un errore tragico che esso stesso ha commesso di sua libera scelta. *Mosé* è il condottiero che non ha saputo restare incrollabile sino in fondo, che ha dubitato della vittoria e ciò ha determinato il suo tragico castigo, la sua sofferenza di Tantalo di vedere vicinissima la meta agognata e di non poterne godere. Il *Mosé* del Noli non è elegiaco e lirico, è drammatico. L'eroe affronta la divinità con coraggio, si lamenta della sua eccessiva severità, al fine

<sup>1</sup>) F. S. Noli "Mallë e brengë", *Kritika*, mars 1944, p. 32.

esplode in un grido che esige la meta promessa: “Dammi la terra Libera!” Solo allora il dramma, raggiunto il vertice diviene elegia e le ultime due strofe, ricche di antitesi, sono come un acuto lamento, ormai senza speranza. L’ultima strofa è veramente bellissima, ma è la conclusione del dramma rappresentato in tutta la poesia. Diremo che il poeta albanese è maggiormente conciso del francese e esprime la sua idea attraverso mirabili effetti acustici nei due versi:

*Ja Jehovai i flet prej një reje / me zë rrufeje*  
 (Ecco, Geova un motto gli getta / quele saetta)  
 (La traduzione è nostra – K.K.)

in cui la voce possente di Dio sembra esplodere attraverso l’allitterazione.

Il decasillabo usato cambia spesso ritmo. Nel primo verso “*Ngjitet përjetë malit të shkretë*” gli accenti ritmici e l’allitterazione danno l’idea di una faticosa salita.

La strofa conclusiva è formata in principio di versi la cui cesura sottolinea l’antitesi fra due mondi:

*Këndej ka dimrin, andej pranverën*  
*Kërkon Parajsën, vdes në sketërrën*  
 (Là primavera – qui c’è l’inverno  
 Vuol il Paradiso – muor nell’Inferno)  
 (Trad. K. K.)

Il terzo verso è rapido come un gemito d’angoscia per culminare nel quattoro, più breve, formato di una sola parola “*liberator*” (liberatore); un barbarismo usato perché più efficace della parola albanese “*çlirimtar*” e caratterizzato da un ritmo ascendente-discendente che sottolinea i meriti dell’eroe e la sua tragedia, la tragedia del “liberatore” che muore schiavo.

È una delle poesie più umane di Noli in cui il poeta oratore lascia il posto all’uomo, all’uomo che s’identifica col suo eroe di cui condividerà il destino, perdendo ineluttabilmente la patria.

Il Noli fuse nella sua poesia le caratteristiche di altre aree creative che coltivò: politico, le diede carattere politico, prete, le diede i motivi biblici, oratore, le diede l’oratoria, compositore, la musicalità. Effettivamente quest’ultima caratteristica è maggiormente pertinente alla poesia e diede alla poesia del Noli la sua magia. Il Noli scoperse la *musicalità dell’asprezza* nella lingua albanese come il

---

Poradeci la *musicalità della dolcezza* di questa lingua, fu maestro di forma e per questa ragione difficilissimo a tradurre.

Ma non cadde mai nel formalismo così come non permise all'oratoria e alla retorica di soffocare la poesia, una poesia originalissima, di pensiero, virile, di ardito e profondo messaggio.

Come tutti i grandi uomini fu lodato e criticato, compreso a mezzo ed incompreso; in un secolo di specializzazione come il ventesimo sparse il seme della propria energia creatrice in vari campi e ne ricevette vari frutti, sfiorò la genialità, espresse la potente originalità dello spirito albanese, merita di essere conosciuto ed apprezzato oltre i confini della patria.





Ylli SULA

**LES FIGURES FÉMININES DANS L'ŒUVRE DE KADARÉ  
PUBLIÉE SOUS LE COMMUNISME,  
OU  
L'IDÉAL D'UNE ÉMANCIPATION AU NOM DE LA VIE**

« Quand l'Albanie, en novembre 1944, écrit Kadaré dans *Printemps albanais*, entra en dictature de son propre gré, cette entrée fut une sorte de fête »<sup>1</sup>. « Chevaliers de la liberté, ils (les communistes) devinrent en même temps les champions du libéralisme, d'une vie plus belle où il y aurait aussi notamment plus d'amour... »<sup>2</sup>, continue Kadaré.

C'est un fait d'évidence que le communisme a inauguré, surtout pour la femme albanaise, l'ère de la modernité. Ses principaux mérites sont d'avoir porté un coup décisif à l'asservissement de la femme et à la mentalité qui le régissait, d'avoir posé ouvertement et avec force le problème de l'égalité entre l'homme et la femme dans tous les domaines de la vie et d'avoir fait quelques premiers pas importants dans la voie de son émancipation.

« Pour la première fois dans l'histoire de l'Albanie, continue Kadaré, des milliers de jeunes filles, dont la plupart n'avaient pas vingt ans, avaient pris part à la lutte »<sup>3</sup>. «... La proportion, rappelle Alexandre Zotos, était d'autant plus remarquable qu'elle dépassait de loin celle d'un pays comme la France où la femme, en dépit de bien des inégalités qui la frappaient encore, était réputée moralement et civilement plus émancipée »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> *Printemps albanais*, Fayard, 1991, p. 188.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 191-192.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>4</sup> Alexandre Zotos, « Communisme et ordre moral : Aspects du thème érotique dans la littérature albanaise contemporaine », *Cahiers balkaniques*, n° 18, INALCO, 1992, p. 22.

Et ce n'était là qu'un détail de la fête. Ce que Kadaré décrit par la suite peut même dépasser l'imaginable : « Durant le mémorable automne 1944 et au cours de l'hiver 1945, on vit ces jeunes partisans, au milieu de milliers d'autres, remplir les rues, s'amuser, se fiancer avec des garçons qu'elles avaient récemment connus dans le maquis, ou à d'autres dont elles venaient de faire la connaissance, et nager dans le bonheur. A l'hôtel *Dajti*, où s'était divertie jusque-là la haute bourgeoisie, l'aube se levait alors que les nouveaux chevaliers dansaient encore... »<sup>5</sup>. Mais cette fête serait de courte durée.

### **Les sacrifices de l'émancipation ou l'émancipation sacrifiée**

Apparemment, comme très souvent depuis le temps où fut construit la citadelle de *Rozafa*<sup>6</sup>, cette construction nouvelle qu'était l'émancipation de la femme, demandait son sacrifice. Pour chaque pas qu'elle ferait dans la voie de son émancipation, le communisme l'obligerait à payer un tribut. C'est là toute l'ambiguïté de l'émancipation de la femme sous le communisme. Histoire d'une émancipation sacrifiée à l'idéologie, par ce qu'elle était avant tout inspirée par le souci de fidélité à l'idéologie marxiste-léniniste et à son idéal de la création de « l'homme nouveau » et de la construction de la « vie nouvelle ». Le grand paradoxe et la plus grande mystification du communisme étaient de prétendre libérer l'homme de l'exploitation, tout en remplaçant celle-ci par le sacrifice consenti. On appelait ainsi abnégation<sup>7</sup> ce qui était privation. Le « don de soi »

<sup>5</sup> *Printemps albanais, op. cit.*, p. 192.

<sup>6</sup> Il s'agit de la légende de *Rozafa* ; selon cette vieille légende albanaise, trois frères étaient chargés de construire une citadelle. Ils travaillaient tous les jours, mais le lendemain matin, ils trouvaient chaque fois les murs rasés. Il leur fut conseillé de faire un sacrifice pour que les murs restent debout : ils devaient y emmurer une de leurs femmes; celle qui leur apporterait le déjeuner le lendemain. Selon la légende, les deux frères aînés dirent à leurs femmes de ne pas venir. C'est donc la femme du cadet qui fut emmurée. Elle s'appelait *Rozafa*. Comme elle venait d'avoir un enfant, elle demanda qu'on lui laisse un sein dehors pour qu'elle puisse l'allaiter. L'idée du sacrifice apparaît souvent chez Kadaré. *Le pont aux trois arches* est la transposition d'une autre variante de la légende de l'emmurement.

<sup>7</sup> En albanais, le mot *vetëmohim* qui désigne à la fois l'abnégation et le don de soi signifie littéralement : négation de soi. La connotation laudative que ce mot revêtait nous amène à réfléchir sur le paradoxe qu'engendre toute Cause à partir du

n'était que l'intériorisation de la contrainte poussée à sa perfection. La « vie nouvelle » étant toujours pour demain, le premier sacrifice à faire était celui du présent : éternelle offrande qu'exige toute « Cause-Dieu ». Etouffé par le sentiment du bonheur coupable, le présent s'étiolait et dépérissait. Tout homme était ainsi censé devenir le bourreau de soi-même. Son unique jouissance devait être le « sentiment du devoir accompli ».

Il en était de même dans le domaine de l'émancipation de la femme. Le communisme dotait celle-ci du droit de dire « j'existe » et « je désire ». Mais, en même temps, tout cela devait être mis au service de la « cause de la révolution, de la patrie, du peuple et du Parti », en attendant que vienne le paradis des « lendemains qui chantent ». Le « je désire » ainsi sacrifié et conditionné finissait par être presque totalement refoulé. Et tout ce qui était refoulé en « je désire » devait se défouler en « je dois ». On abstrayait ainsi le combat pour la vie du combat pour vivre cette vie au présent.

Pour illustrer ce fait, nous allons citer quelques extraits de discours de celui dont le nom s'est identifié à l'Albanie communiste pour l'avoir dirigée pendant quarante ans : Enver Hoxha. Arrêtons-nous d'abord à l'idéal communiste sur le rapport entre les deux sexes :

« Si nous étudions avec soin le développement de notre société, nous constatons que ce qui est profondément enraciné, c'est que la femme elle-même trouve juste, très naturelle même, son infériorité devant l'homme... Ces changements sociaux que notre révolution prolétarienne opère, visent aussi faire disparaître les antagonismes des sexes, c'est-à-dire la soumission de la femme à l'homme... Elle le fait en libérant entièrement la femme de tout ce qui constitue un obstacle à l'égalité de ses libertés et de ses droits avec ceux de l'homme... »<sup>8</sup>.

Regardons maintenant son attitude vis à vis de la « tutelle patriarcale » :

---

moment où elle exige qu'on se sacrifie pour elle, paradoxe d'autant plus grand et qui implique d'autant plus d'horreurs et d'absurdités que la Cause est en soi belle et noble, et qu'elle prétend apporter l'épanouissement de l'homme.

<sup>8</sup> Enver Hoxha, *Le socialisme en Albanie*, tome II, Union générale d'éditions, 10/18, 1974, p. 186-187.

« Nous devons pénétrer au fond du monde intérieur de ces jeunes filles qui sont “vendues” par leurs pères d’esprit patriarcal, conservateur et arriéré, pénétrer dans le cœur des femmes qui, bien que travaillant plus que leurs maris, sont parfois insultées et même battues par eux. Si nous regardons au fond de la conscience des femmes, nous verrons quel sentiment de révolte bout au fond de leur âme quand elles sont l’objet de ces traitements et combien elles aspirent à voir *leur* Parti les libérer »<sup>9</sup>.

La tutelle du Parti devait ainsi remplacer celle du père. Tout devait être inspiré, dirigé, supervisé et vérifié par « Lui ».

« Notre Parti n’a pas abandonné et n’abandonnera jamais l’éducation marxiste-léniniste de nos gens à la spontanéité... Tout ce que nous bâtissons, transformons ou créons, nous le faisons d’après les lois marxistes-léninistes, rien ne se produit en dehors des lois objectives de la nature et de la morale prolétarienne »<sup>10</sup>.

Comme le souligne Alexandre Zotos, les communistes ont toujours mis l’accent sur la « priorité absolue du dévouement à la patrie sur l’aspiration au bonheur individuel... »<sup>11</sup>. « En fait, explique-t-il, on liait les deux – pas de bonheur intime sans un bien-être général – en même temps qu’on les mettait en concurrence, le souci du bonheur personnel étant souvent lié... à l’individualisme petit-bourgeois »<sup>12</sup>. Ce qu’Enver Hoxha formule clairement lorsqu’il parle de « l’homme nouveau » :

« La figure morale élevée de notre homme nouveau, bâtisseur du socialisme, se reflète dans son attitude socialiste envers le travail et la vie, envers la société et l’État, envers le peuple et la Patrie. C’est précisément cette attitude qui est devenue à présent le critère fondamental pour juger les hommes de notre société nouvelle »<sup>13</sup>.

La vie privée et l’amour passaient ainsi au second plan et tendaient même à « apparaître comme une forme de démobilisation, à l’heure où l’état du pays exigeait que chacun retrousse ses manches »<sup>14</sup>. En même temps, ils constituent deux aspects de la vie

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>11</sup> Alexandre Zotos, *op. cit.*, p. 23.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> Enver Hoxha, *op. cit.*, p. 23.

<sup>14</sup> Alexandre Zotos, *op. cit.*, p. 24.

que le communisme redoutait parce qu'ils appartiennent au « domaine du secret, de l'incontrôlable, voire de l'irrationnel, bref de ce qui échappe au regard de la collectivité et, dans les pires des cas, de la plus redoutable de ses institutions inquisitoriales : la Sûreté d'Etat »<sup>15</sup>.

Et voilà comment serait la « femme nouvelle », cette fille sage et obéissante du père-Parti :

« Maintenant *nos* jeunes filles ont toutes les qualités, elles sont saines de corps, adroites, cultivées, travailleuses, pures et capables de bien comprendre la politique du Parti. Et tout cela est l'œuvre du Parti »<sup>16</sup>.

Le communisme perpétuait ainsi l'ancien culte de la pureté et de la vertu des Albanaises. Son côté idéaliste et utopique s'y prêtait parfaitement.

« Dans les poèmes et pièces des écrivains traditionalistes, remarque Kadaré dans son essai sur Migjeni, les jeunes filles et les femmes albanaises étaient de véritables “fées”, des modèles de la vertu la plus pure »<sup>17</sup>. Or, « les Albanaises, explique-t-il plus loin en reprenant le jugement de Migjeni, qu'il semble partager entièrement, sont elles aussi soumises aux mêmes lois comportementales que toutes les femmes du monde. Dans des circonstances données, elles peuvent dégénérer, et cela, au point, si elles y sont contraintes, de se prostituer »<sup>18</sup>.

La formule du « puritanisme albanais traditionnel » employée souvent par l'ethnosociologie communiste albanaise n'était autre que le fameux « frein naturel » que constituait la pudeur chez la femme, selon Rousseau<sup>19</sup>. C'était là une formule euphémique qui perpétuait de façon plus subtile la misogynie sous sa forme intériorisée, telle qu'elle se présentait chez la femme elle-même. Le communisme dotait ainsi d'un nouveau contenu l'intériorisation de la contrainte chez la femme pour l'amener à croire elle-même qu'elle se devait

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>16</sup> Enver Hoxha, *op. cit.*, p. 429.

<sup>17</sup> « L'Irruption de Migjeni dans la littérature albanaise », publié en préface de Migjeni, *Chroniques d'une ville du nord*, Fayard, 1990, p. 85.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>19</sup> Voir Corinne Chaponnière, *Le mystère féminin ou vingt siècles de déni de sens*, Olivier Orban, 1989, p. 93.

d'être l'incarnation de la pureté. « Par quoi, souligne Kadaré, on entendait avant tout leur rejet des rapports amoureux et de toute autre marque d'émancipation »<sup>20</sup>.

Le nouvel ordre moral institué par le communisme se voulait diamétralement opposé aux « normes de la morale bourgeoise » des pays occidentaux en premier lieu. Conformément à une telle logique, « l'évolution des mœurs des pays capitalistes vers un laxisme de plus en plus affiché... ne pouvait que rejeter le marxisme-léninisme albanais vers plus d'austérité morale. S'établissait ainsi comme une correspondance entre la pureté idéologique et le puritanisme des mœurs socialistes »<sup>21</sup>. Ainsi Enver Hoxha n'oubliait-il pas de rappeler : « Le Parti dénonce sévèrement toutes les visées et tous les efforts de ceux qui, au nom de la lutte contre le conservatisme, des exigences actuelles de la jeunesse, de la liberté et de la démocratie, veulent apporter chez nous l'esprit de corruption et de dégénérescence bourgeois »<sup>22</sup>.

### **La négation par le dépassement**

« Mais la vie normale est le pire ennemi de l'Etat totalitaire »<sup>23</sup>, écrit Kadaré.

Voici en quels termes il décrit l'affrontement entre le totalitarisme et la vie :

« L'Etat totalitaire s'évertue à créer une “vie nouvelle”, “un homme nouveau”. Mais la vie fait de la résistance, elle se replie lentement, tente de contre-attaquer. S'épuisant elle-même dans cette bataille, elle éprouve aussi la dictature. La dictature possède police, armée, militants du Parti, journaux, télé, classiques du marxisme-léninisme. La vie possède une armée infinie, inorganisée, anonyme, où dominant les grades et les insignes suivants : jeunes filles qui, en dépit de toute leur pauvreté, s'efforcent de bien s'habiller et de se coiffer à la mode; hommes et femmes qui s'en vont dîner (dîner les uns chez les autres, comme partout dans le reste du monde) ;

---

<sup>20</sup> Préface de Migjeni, *op. cit.*, p. 85.

<sup>21</sup> Alexandre Zotos, *op. cit.*, p. 24.

<sup>22</sup> Enver Hoxha, *op. cit.*, p. 467.

<sup>23</sup> *Printemps albanais*, *op. cit.*, p. 232.

individus qui parlent une langue normale, exempte de monstruosité marxistes ; femmes invincibles qui, envers et contre toutes les pressions du Parti, les appels à la lutte des classes et à la vigilance contre l'ennemi, etc., tombent amoureuses et font l'amour ; garçons qui se réunissent pour prendre un verre ou simplement pour s'ennuyer de manière humaine ; vieillards qui font leur signe de croix, vieilles femmes qui éprouvent de la pitié, gens qui chuchotent, comme à New York ou comme à Zurich : grands dieux, comme l'hiver est vite arrivé !

Cette troupe qui ne figure dans aucune analyse, aucune chronique, aucun dossier de police, cette armée imaginaire, c'est justement elle qui va anéantir la dictature. Parce qu'elle est le puits profond où ont été déposés les modèles de la vie »<sup>24</sup>.

On peut constater que la femme occupe une place de première importance dans cette « armée de la vie ». On peut, en même temps, y relever quelques-uns des aspects principaux qui caractérisent, chez Kadaré, ce que nous avons appelé « modernité », tels que le souci de soi, la dignité, le droit à une vie intime et à l'amour en tant que passion qui, mieux que toute autre, a su préserver sa dose de liberté, etc.

Le communisme peut être considéré avant tout comme un moment de rupture avec le passé et la tradition misogyne, que celle-ci soit due à l'influence ottomane ou au *Kanun*. C'est incontestablement son refus du « vieux monde » qui se trouve au point de départ de l'émancipation de la femme albanaise, mais « le refus qui n'émane pas de la volonté de vivre n'est qu'un nouveau refus de vivre », écrit Raoul Vaneigem<sup>25</sup>. L'émancipation devient un mot creux si elle n'est pas mise au service de la vie. C'est là la différence essentielle entre la réalité communiste et la vision kadaréenne de l'émancipation, différence entre une émancipation sacrifiée à une idéologie et une émancipation conçue au nom de la vie.

Kadaré fait de la primauté accordée à la vie un cheval de bataille contre les modèles communistes de l'« homme nouveau », et notamment à ceux de la « femme nouvelle ». Ses personnages féminins, qui apparaissent dans les œuvres consacrées à l'époque

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 238-239/

<sup>25</sup> Raoul Vaneigem, *Le livre des plaisirs*, Ancre, 1979, p. 111.

communiste, sont la négation même de ces modèles. Cette négation est bien plus le résultat du dépassement de ces modèles, que d'une opposition ou d'un rejet directs. Ce dépassement est l'aboutissement logique de tout refus qui ne se suffit pas à lui-même, de tout refus qui ne se réduit pas à un exorcisme où se console l'incapacité de VIVRE, mais qui s'inscrit au nom de la VIE.

Aux yeux de Kadaré, l'opposition directe et violente, la haine, l'envie de revanche, la vengeance et les règlements de comptes ne valent pas le dépassement, qui, à son tour, n'a d'existence que s'il affirme la primauté de la vie. Analysant les manières d'aborder ce qu'il appelle « le dernier dialogue avec la dictature », il écrit :

« On peut lui dire : “Sorcière, tu vas crever seule, tandis que nous, nous allons vivre !” Cela n'écartera pas la tragédie, mais au contraire la précipitera. On peut dire aussi : “C'en est assez du mot *mort* ! Nous avons un drapeau, celui de la vie”. Voilà qui serait bien plus raisonnable. Mais, pour en arriver là, le peuple – lui qui, sans le savoir lui-même, tient souvent les clés de l'Histoire, grâce à ces moyens infinis qui n'appartiennent qu'à lui – doit l'amener à comprendre qu'il n'est pas inéluctable qu'une dictature ne connaisse qu'un seul épilogue : son renversement dans la violence. Ce n'est pas même son renversement qui entraîne le plus sûrement la mort d'une dictature. Sa mort définitive survient après qu'on a coupé ses racines et les sources qui l'alimentent. Le mot “renversement” doit donc être remplacé par le mot “dessèchement”. Une dictature desséchée est plus morte qu'une dictature renversée »<sup>26</sup>.

Et rien ne peut rendre plus « sèche » l'image de la dictature que sa confrontation avec la vie, ses joies, ses jouissances et sa richesse infinie. En ce qui concerne notre sujet, ce dépassement se présente sous une forme où l'on voit l'idéal kadaréen de l'émancipation de la femme se superposer à la réalité féminine sous le communisme.

---

<sup>26</sup> *Printemps albanais, op. cit.*, p. 223-224.



### Entre réalité et aspiration

Pour la plupart de ceux qui ont vécu en Albanie sous le communisme, l'image de la femme telle qu'elle apparaît surtout dans les romans *Le Grand hiver*, *Le Concert*, *Le Monstre* et dans les récits *Clair de lune*, *Le cortège de la noce s'est figé dans la glace* et *Pour que vive encore quelque chose d'Ana*, relève autant, et parfois plus, de l'irréel que du réel.

En effet, cette image est souvent celle d'une femme mi-réelle, mi-rêvée. Nous sommes tentés d'expliquer un tel phénomène chez Kadaré par la présence particulièrement importante dans sa vie et dans son monde intérieur de ce qu'il appelle sa « seconde patrie » et qui n'est autre que l'univers imaginaire de la littérature, où il s'est réfugié, comme il le confie lui-même, chaque fois qu'il s'est trouvé mal à l'aise.

« C'était une de ces patries individuelles, explique-t-il, que chacun se forge au gré de son tempérament, et c'est pourquoi elle diffère d'un sujet à l'autre. Pour longtemps, comme le sont souvent les rêves, ma seconde patrie fut bien plus puissante, colorée et fascinante que ma patrie proprement dite »<sup>27</sup>.

La « puissance », les « couleurs », la « fascination » de cette seconde patrie ne pouvaient pas passer sans laisser de traces et sans se refléter dans la création de Kadaré ; d'où, quant au sujet qui nous préoccupe, cette vérité entremêlée de poésie, poésie d'autant plus présente qu'il s'agit d'une réalité féminine. (D'ailleurs Kadaré ne conçoit pas qu'on puisse poser la question « Quel est le plus beau poème ? » sans ajouter tout de suite après « La plus belle femme ? »<sup>28</sup>, bien qu'il soit conscient qu'« en littérature nul ne saurait jamais dire avec précision quelle femme a engendré la perle »<sup>29</sup>) ; d'où aussi cet enrichissement, cette prolongation de la vie par l'idéal et l'aspiration.

Cet enrichissement ne se contente pas de rendre plus « puissant », plus « coloré », plus « fascinant » l'univers imaginaire de Kadaré, mais il constitue en même temps une revendication à une

<sup>27</sup> Kadaré, *Le Poids de la croix*, op. cit., p. 283.

<sup>28</sup> Kadaré, *Invitation à l'atelier de l'écrivain*, op. cit., p. 222.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 108-109.

part inviolable de liberté individuelle et, avant tout, un appel à la primauté de la vie. Dans cet entrelacement de réel et d'imaginaire, on peut distinguer aussi un idéal d'émancipation qui, par la part essentielle qu'il accorde à l'individu, au respect et à la dignité que celui-ci se doit à lui-même, offre un exemple séduisant dont les femmes albanaises, sous le communisme, pouvaient s'inspirer.

Kadaré est conscient du décalage qui existe entre son univers romanesque, marqué par l'idée du dépassement et par ses aspirations, et la réalité de la plupart des gens pendant les années du communisme. Ce décalage, il nous le révèle d'ailleurs lui-même, comme on peut le constater dans ce dialogue qui a lieu entre deux jeunes soldats, dans *Le Grand hiver*; le premier vient de la province, et le second de la capitale :

« - C'est vrai qu'à Tirana les jeunes filles vont seules au café ? demanda un conscrit.

- Comment, seules ?

- Sans être accompagnées.

Les yeux de Ben s'adoucirent.

- Mais oui, naturellement, répondit-il.

- C'est chouette, dit le jeune soldat, en se mordant la lèvre inférieure »<sup>30</sup>.

C'est justement parmi ces femmes de la capitale que Kadaré choisit ses personnages.

#### a) – Citadine et émancipation

Tous les personnages féminins de Kadaré qui jouent un certain rôle dans les œuvres traitant de l'époque du communisme sont donc des citadines : intellectuelles ou étudiantes. Un tel choix nous paraît très significatif et mérite qu'on s'y arrête pour le considérer de plus près.

En effet, plusieurs sous-entendus peuvent en être dégagés. On peut souligner tout d'abord le refus de Kadaré d'incarner dans ses œuvres les principaux modèles de la « femme nouvelle », tels que la paysanne-coopératrice, la femme à l'usine, la femme promue aux

<sup>30</sup> *Le Grand hiver, op. cit.*, p. 606.

instances du Parti et du pouvoir, la citadine qui part vivre dans la campagne, etc.

Ensuite, une telle restriction, dans un pays où plus de 60% de la population habite la campagne, jure avec l'une des normes essentielles du « réalisme socialiste » : « le typique en littérature », qui s'appuyait sur la formule fétichisée d'Engels selon laquelle on devait créer des « personnages typiques qui évoluent dans des circonstances typiques ». C'est d'ailleurs ce qui a valu à Kadaré les critiques réitérées de « vivre à l'écart de la vie et des préoccupations des larges masses du peuple » et sa réputation d'écrivain élitiste.

Enfin, le choix de ses personnages féminins parmi les intellectuelles et les étudiantes lui évite de se voir obligé de faire l'éloge du « combat titanique du Parti pour la libération de la femme » et de « la marche incessante de la femme albanaise dans la voie de l'émancipation éclairée par les enseignements du Parti et du camarade Enver ». Il refuse donc de représenter la femme comme un bébé qu'on prend par la main pour lui apprendre à marcher.

Dès le point de départ, ses personnages féminins sont censés avoir atteint un très haut niveau d'émancipation. A partir de ce moment, deux cas de figure se présentent. Ou bien elles profitent de cette émancipation pour prendre l'initiative de donner à leur vie le sens qui leur convient et de la vivre intensément, comme c'est le cas d'Ana et de Zana dans *Le Grand hiver*, ou de Silva et de Linda dans *Le Concert*, etc. ; ou bien encore, elles se voient obligées de se battre pour défendre leur émancipation et la dignité dont elle les dote, comme c'est le cas de Marianne dans *Clair de lune*. Dans ce dernier cas de figure, étant donné que ces femmes sont en avance sur leur temps, ce sont elles qui poussent la société à s'émanciper, l'obligeant à accepter leur émancipation.

Parmi ces citadines, Ana Krasniqi est indiscutablement une figure de proue. Telle qu'on la découvre dans *Le Grand hiver*, et telle qu'elle nous est décrite après sa mort, dans *Le Concert*, elle nous paraît incarner mieux que tout autre personnage féminin quelques traits essentiels de l'idéal kadaréen de l'émancipation de la femme. Mais, en même temps, et peut-être avant tout, elle représente l'image par excellence d'une « anti-“femme-nouvelle” ». Nous avons relevé les principaux traits qui constituent cette opposition :

*L'engagement sociopolitique :*

« L'attitude socialiste envers le travail et la vie, envers la société et l'Etat, envers le peuple et la Patrie est devenue maintenant le critère fondamental pour juger les hommes de notre société nouvelle »<sup>31</sup>, écrivait Enver Hoxha.

« Elles (les femmes albanaises) considèrent le travail non seulement comme un moyen leur permettant de gagner leur vie et de consolider leur indépendance économique, mais aussi comme une nécessité pour elles d'apporter leur contribution à la construction et à la défense du socialisme en Albanie »<sup>32</sup>, proclamait une publication officielle.

On ne relève rien de tel chez Ana. Aucun engagement de sa part. Pas une seule fois elle ne parle du socialisme, du Parti, etc. Elle semble vivre totalement détachée de ces réalités. Quand, lors d'une conversation, les gens autour d'elle font allusion au blocus que les Soviétiques préparent contre l'Albanie, la seule réflexion qu'elle trouve à faire c'est : « Pourvu seulement qu'il n'y ait pas d'économies » ; « Vraiment, il n'y a rien que je déteste autant que de devoir économiser » ; « Economies, hou, quel mot horrible ! »<sup>33</sup>. Et cela à une époque où, aux quatre coins du pays, on écrivait le slogan : « Economisons partout et en toute chose » et alors qu'Enver Hoxha proclamait : « Nous mangerons de l'herbe, mais ne renoncerons jamais à nos principes ».

Or, les principes idéologiques n'intéressent absolument pas Ana. Ce qui compte pour elle, c'est la vie et l'amour. Sa vie est un présent dilaté, livré au plaisir de la subjectivité, plongé dans le rêve, agrémenté de ludisme et surtout nage dans l'amour :

« Elle avait fait beaucoup de choses dans sa vie, juste par jeu, dans une réalité qui était comme de verre... »<sup>34</sup>

<sup>31</sup> Enver Hoxha, *Le socialisme en Albanie, op. cit.*, p. 23.

<sup>32</sup> Ksanthipi Begeja, *La famille en RPS d'Albanie*, Tirana, éditions "8 Nëntori", 1984, p. 33.

<sup>33</sup> *Le Grand hiver, op. cit.*, p. 457-458.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 726.

« Elle demeura un long moment dans cet état éthéré, transparent, imbibée seulement d'amour, hors de la réalité »<sup>35</sup>.

« ... pour Ana l'aspect des hommes était sans importance, de même qu'elle n'attachait pas d'importance au fait qu'elle eût ou non une liaison avec l'homme qu'elle aimait. Pour Ana, l'essentiel c'était qu'elle aimât, le reste était secondaire, voire ennuyeux, et elle s'efforçait de s'y dérober. C'est ainsi qu'il lui était arrivé de tomber amoureuse d'hommes qui ne l'avaient jamais su. Sûre de son pouvoir de conduire son amour à son accomplissement, elle choisissait parfois de se contenter de son ébauche. Il lui arrivait de ne pas savoir elle-même donner une image concrète à son amour, elle était simplement habitée par l'amour. L'amour de quelqu'un qui n'existait peut-être pas dans ce monde, ou qui y avait vécu une fois »<sup>36</sup>.

*L'attitude envers la maternité :*

« Grâce à la juste politique démographique de notre Etat socialiste, et au travail d'éducation mené pour conserver la tradition qui veut que la femme albanaise mette au monde et élève le plus grand nombre d'enfants possible, de bons résultats ont été enregistrés dans l'accroissement du nombre des naissances... »<sup>37</sup>. Le fait est que, suite à une telle politique nataliste, la population de l'Albanie a plus que triplé en 50 ans.

« En Albanie, les mères qui ont mis au monde et éduqué huit enfants ou plus dans l'esprit du patriotisme socialiste et dont le dernier-né a atteint l'âge d'un an, se voient décerner le titre de "Mère héroïne". Quant à celles qui ont mis au monde, élevé et éduqué 7, 6 ou 4 à 5 enfants, elles reçoivent l'ordre "Gloire aux mères" de 1<sup>ère</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> classe »<sup>38</sup>.

Voici maintenant ce qu'en pense Ana :

« Elle... passa ses mains sur ses hanches. L'idée que le temps était venu d'avoir un enfant traversa indolemment son esprit. Un enfant, sur son visage s'ébaucha un sourire nonchalant. Un petit être

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 725.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 723.

<sup>37</sup> Ksanthipi Begeja, *La famille en RPS d'Albanie*, op. cit., p. 38.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 39.

rampant, vagissant, remuant constamment ses menottes et ses pattes, détériorerait ce corps parfait, en transformerait les lignes, bouleverserait les régimes diététiques... Plus tard, plus tard, songea-t-elle »<sup>39</sup>.

*La conception du divorce :*

« Se fondant sur la conception marxiste-léniniste du mariage, notre législation de la famille prévoit la dissolution du mariage, si le divorce est demandé par l'un des conjoints, et que le tribunal soit convaincu de la grave détérioration des rapports conjugaux et de l'impossibilité pour les époux de continuer à vivre ensemble. Pour juger de l'état des rapports entre les conjoints, la loi albanaise ne se fonde pas seulement sur les seules considérations subjectives des conjoints, car cela pourrait conduire à des manifestations de libéralisme, à la dégradation des rapports conjugaux et nuirait aux intérêts de la famille... Contrairement aux législations des pays capitalistes et révisionnistes, notre législation socialiste ne permet pas la dissolution du mariage en dehors des tribunaux. Elle ne prend pas non plus en considération le seul consentement au divorce des conjoints, s'ils n'avancent pas les causes pour lesquelles ils demandent le divorce »<sup>40</sup>.

Le divorce d'Ana, quant à lui, semble ignorer ces lois. Kadaré nous parle tout d'abord des « conjectures sans fin des uns et des autres sur les motifs de leur séparation »<sup>41</sup>. « Puis (du) tour *inattendu* qu'avait pris l'affaire quand il fut établi que la décision d'Ana n'était nullement liée à Skënder Bermema (avec qui elle avait entretenu des relations énigmatiques), mais à ses rapports avec Besnik Struga et à leur *soudaine* intention de convoler au plus tôt »<sup>42</sup>. Ana, elle-même, annonce son divorce à sa sœur en ces termes :

« Silva, je vais divorcer d'avec Frédéric... Elle se rappelait fort bien le moment où elle avait entendu ces mots *tomber* de la bouche d'Ana. C'était par une froide journée couleur de plomb, toute pareille

<sup>39</sup> *Le Grand hiver, op. cit.*, p. 722.

<sup>40</sup> Ksanthipi Begeja, *op. cit.*, p. 58.

<sup>41</sup> *Le Concert, op. cit.*, p. 14.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 15.

à celle-ci, qui n'accordait aucune clémence aux téméraires qui osaient transgresser la juste mesure. C'est par une journée aussi figée que celle-ci qu'Ana, le visage un peu plus pâle que d'habitude, avait répété ces mots : Je vais divorcer d'avec Frédéric... Silva n'était pas encore revenue de sa *stupeur* quand Ana avait proféré la phrase suivante, *encore plus stupéfiante* : Je vais en épouser un autre »<sup>43</sup>.

Kadaré n'essaie nullement de démontrer « la grave détérioration des rapports conjugaux » ni d'« avancer des causes » valables pour justifier la demande de divorce. Au contraire, il insiste continuellement sur l'effet de surprise que provoque la décision d'Ana, sur la rapidité et la soudaineté de cette décision. Ce qui importe, c'est qu'Ana aime Besnik et veut l'épouser.

Kadaré, qui la plupart du temps se contente de raconter, de décrire, bref de montrer, avec retenue et beaucoup de recul, ne cache pourtant pas sa sympathie pour ce personnage. Parfois même, il prend parti ouvertement pour Ana. On peut le relever dans la description de son divorce :

« ...le tribunal, aux dires de certains, avait failli tourner au jury littéraire, le juge s'étant escrimé des jours durant, à la demande du mari *dont le ridicule n'avait fait que redoubler*, à déchiffrer certaines pages de l'oeuvre de Skënder Bermema que, dans son *obstination*, Frédéric *prétendait* dédiées à Ana »<sup>44</sup>.

Dans un autre passage, plus loin, il qualifie l'attitude de Frédéric de « mesquine », soulignant en même temps le « comportement très digne d'Ana tout au long du procès »<sup>45</sup>. « Puis le calme plat après cette tempête qu'Ana, avec son don de rendre lumineux et éthéré tout ce qui l'entourait, eut tôt fait de transformer en simple giboulée printanière »<sup>46</sup>.

Tout chez ce personnage sort du commun. Jusqu'au deuil que sa mère porte pour elle :

« A la différence des deuils habituels, il y avait dans le sien quelque chose de grisâtre qui semblait le rendre aisément supportable, car il s'étendait uniformément sur toutes les journées. Parfois,

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>46</sup> *Ibid.*

songeant au comportement de sa mère, Silva se disait que c'était bien le genre de deuil qui seyait à Ana »<sup>47</sup>.

Sa mort est très précoce. Kadaré se borne de l'annoncer dans *Le Concert*, sans la décrire davantage. Il laisse entendre qu'elle est survenue dans la période qui sépare *Le Concert* du *Grand hiver*. Mais son image est toujours présente à l'esprit de ses anciens amis. Tous lui vouent une admiration sans bornes, qui pousse un des personnages du roman à s'écrier :

« Qui était donc cette morte qui n'a laissé après elle que paix et lumière ? »<sup>48</sup>.

Cette mort donne lieu à plusieurs suppositions :

On peut penser que, face à la réalité quotidienne de la plupart des femmes albanaises, l'histoire d'Ana devait rester ce qu'elle était sous plusieurs aspects : un rêve trop beau pour être vrai. Son message consistait à dire qu'on peut rêver, qu'on doit rêver. Le fait que quelqu'un avait osé rêver et parler de son rêve, rendait désormais le contenu de ce rêve concevable et accessible.

On peut supposer également que, par la mort d'Ana, qui scelle à jamais le mystère dont Kadaré l'a entourée, celui-ci a voulu dire au système totalitaire pour lequel il ne devait pas exister de secret : « Tu ne sauras jamais tout ».

On pourrait penser aussi à l'attrait qu'exerce la mort en général sur Kadaré, qui voit en elle « la compagne idéale de la vie », « une compagne avec qui on a flirté une vie entière avant de l'épouser »<sup>49</sup>. Dans le cas d'Ana, on pourrait répéter ce que Kadaré, avec un certain fatalisme, fait dire à Silva à propos de Besnik : « peut-être est-il ainsi parce qu'il a épuisé toute la dose de bonheur dont un être puisse être assoiffé dans le cours de cette vie »<sup>50</sup>. A son tour, Ana, après sa jeunesse, « ces années comme remplies d'ivresse »<sup>51</sup>, après avoir « fait beaucoup de choses dans sa vie, juste par jeu »<sup>52</sup>,

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 502.

<sup>49</sup> Eric Faye, *Ismail Kadaré, Prométhée porte-feu*, José Corti, 1991, p. 116.

<sup>50</sup> *Le Concert, op. cit.*, p. 144.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>52</sup> *Le Grand hiver, op. cit.*, p. 726.



tout en étant en permanence « imbibée seulement d'amour »<sup>53</sup>, après « l'idylle entre elle et Besnik » et leur « félicité parfaite »<sup>54</sup>, semble, elle aussi, avoir « épuisé la dose de bonheur » qui lui était impartie.

Chez Ana et ses compagnes citadines on peut relever d'autres traits qui révèlent et complètent l'idéal kadaréen de l'émancipation féminine.

#### b) – Des femmes en quatre dimensions

« Elle avait fait beaucoup de choses dans sa vie, juste par jeu, dans une réalité qui était comme de verre et qui avait une quatrième dimension, son miroir »<sup>55</sup>, écrit Kadaré à propos d'Ana Krasniqi.

Cette quatrième dimension, qui souvent s'étend à la salle de bain, nous la retrouverons chez presque tous les personnages féminins de Kadaré. Cette présence incontournable et l'insistance si soutenue de Kadaré pour la souligner, font de cette quatrième dimension une constante de la représentation kadaréenne de la femme, voire de la féminité, laquelle, s'agissant des personnages féminins de la période communiste, prend des allures de subversion.

Une telle représentation semble, à première vue, s'aligner sur toute cette tradition, en premier lieu picturale, de la représentation du corps féminin, inaugurée par le *Quattrocento* qui a mis ce corps à nu pour le montrer au grand jour, qui l'a délivré du péché pour l'associer à la beauté, une beauté qui se suffisait à elle-même. En réalité, ce phénomène se révèle plus complexe. Tout en reprenant quelques clichés traditionnels, Kadaré ne tente pas moins de démystifier une partie d'entre eux et de les réinterpréter à sa manière. En outre, la fonction et la signification de cette représentation sont très différentes en passant d'un personnage à l'autre.

Une pareille complexité transforme cette quatrième dimension en un véritable « jeu de miroirs », au sens propre comme au figuré, lequel, selon l'attention qu'on y prête, peut sembler amuser le lecteur afin de prendre le temps « qu'il faut aux événements pour s'éloigner,

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 725.

<sup>54</sup> *Le Concert*, *op. cit.*, p. 143.

<sup>55</sup> *Le Grand hiver*, *op. cit.*, p. 726.

un instant, de leur cours »<sup>56</sup>, ou, au contraire, peut, non seulement procurer de réels plaisirs esthétiques, mais aussi aider à relativiser le jugement qu'on porte sur les choses en se défiant des clichés et des schémas figés et qui semblent donnés une fois pour toutes.

Toute fille ou femme, pour être vraiment appelée telle, doit un jour ou l'autre découvrir la coquetterie. Pour Teuta, la jeune et belle partisane du *Novembre d'une capitale*, cette découverte est très timide et un peu tardive à cause de la guerre et des tabous imposés par la tradition misogyne. Ces circonstances la rendent encore plus significative et soulignent en même temps le caractère immanquable d'une telle découverte au cours de toute existence féminine. « C'est une fille, et elle se doit d'être belle »<sup>57</sup>, dira Javer, un partisan, en contemplant Teuta qui « se peignait les cheveux en se servant d'un peigne qu'elle avait trouvé le diable sait où »<sup>58</sup>. Voici la description qu'en fait Kadaré :

« Teuta continuait de se peigner. Elle tenait ses cheveux d'une main, tandis que de l'autre elle passait très doucement le peigne. Un tel geste leur était inconnu, étranger et demeurait malgré tout distant. Du coin de ses yeux s'échappait une lumière indifférente, quasi énigmatique, qui se posait sur le bout de ses longs cheveux. Entre-temps sa main continuait de communiquer avec l'ondulation des cheveux, cherchant à l'appivoiser et à l'adoucir »<sup>59</sup>.

Il en sera de même pour ces montagnardes de *Noces* qui prennent pour la première fois de leur vie une douche chaude, le jour de leur arrivée au chantier de construction d'un chemin de fer :

« Tel un troupeau de chèvres têtues, nous restions devant la salle des douches refusant d'y entrer. Nous avions peur... Des lycéennes sont venues nous parler et essayer de nous convaincre, mais nous avons encore refusé. Une responsable de la jeunesse du chantier est alors entrée toute seule et s'est déshabillée la première pour se doucher. Encore très hésitantes, nous nous sommes décidées à entrer à notre tour. L'eau chaude tombait de partout du haut de la

<sup>56</sup> Anne-Marie Mitchell, *Un rhapsode albanais : Ismail Kadaré*, "Je lis", Le Temps Parallèle, 1990, p. 100.

<sup>57</sup> *Nëntori i një kryeqyteti (Novembre d'une capitale)*, éditions "Naim Frashëri", Tirana, 1983, p. 184.

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 182.

salle qui était plongée dans les vapeurs. Nous regardions, l'air étonné, sans oser nous avancer davantage. Finalement, l'une après l'autre, nous nous sommes déshabillées. Quelle sensation merveilleuse ! Nous n'avions jamais jusque là pris de douche chaude. Dans nos montagnes, nous avons souvent vu l'eau tomber du haut des cascades formées par les rochers, mais nous n'avions jamais imaginé qu'il pouvait exister des cascades d'eau chaude et encore moins qu'elles tomberaient sur les épaules de l'homme. En quelques minutes une vivacité inopinée nous a envahies toutes. On se baignait, on jouait, on chantait. Il y en avait qui pleuraient de joie. L'eau continuait à couler sans arrêt. Les bulles de savon créaient sur nos épaules blanches de magnifiques arcs-en-ciel. L'heure de la sortie avait été dépassée, mais nous ne voulions pas sortir... L'eau et le savon nous avaient noyées dans une sorte d'ivresse folle. C'est seulement au bout d'une heure et demie que nous nous sommes décidées à sortir... »<sup>60</sup>.

Souvent, la découverte de la coquetterie arrive tout naturellement, surtout lorsqu'il s'agit de citadines, comme c'est le cas de Mira, la jeune étudiante du *Grand hiver*. Chez elle la coquetterie accompagnera la découverte de la sensualité, de la réalité charnelle du corps et la naissance du désir de plaire :

« Elle respira profondément, se redressa, laissa pendre ses jambes hors du lit, et elle s'apprêtait à se mettre debout, quand, tout à coup, elle s'immobilisa. Les mains sur les genoux, elle dirigea son regard vers la croisée. Puis elle fit glisser un peu les épaulettes de sa chemise de nuit et contempla ses épaules. Elle les dénuda encore un peu, et se dit qu'elles étaient jolies. Après un moment de méditation, elle releva le bas de sa chemise et observa ses jambes...

Brusquement, elle sauta sur ses pieds toute joyeuse, et, en gambadant dans le couloir, gagna la salle de bains »<sup>61</sup>.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard que cette découverte ne se produit pas devant un vrai miroir où l'image est nette, mais devant la croisée de la fenêtre où l'image apparaît floue, symbolisant la sensation trouble que doit éprouver Mira. L'apparition de l'image de

---

<sup>60</sup> *Noces*, *op. cit.*, p. 81-82.

<sup>61</sup> *Le Grand hiver*, *op. cit.*, p. 85.

la salle de bains, qui clôt la scène, marque son entrée dans la quatrième dimension.

Chez Silva, dans *Le Concert*, ce regard masculin, qui cette fois-ci est celui de Gjergj, son mari, apparaît sous une forme intériorisée :

« En manipulant la poignée de la douche, elle n'ignorait pas qu'au même moment, dans leur chambre où il l'attendait, Gjergj imaginait l'eau déposant sa mousse sur sa peau »<sup>62</sup>.

### c) –Des femmes dignes

La dignité semble être la qualité que Kadaré apprécie le plus chez une femme. Elle est présente chez tous les personnages féminins qui ont sa sympathie, apparaissant comme la qualité la plus représentative d'une femme émancipée. Il ne peut exister de véritable émancipation si elle n'implique pas la dignité.

Ce qui rend si essentielle la dignité, c'est d'abord le fait qu'elle se présente comme une somme de plusieurs autres qualités. C'est ensuite, la place fondamentale qu'elle occupe dans la façon dont un individu conçoit et établit ses rapports avec les autres, mais aussi dans l'attitude de celui-ci envers soi-même. Quand une femme se traite elle-même avec dignité, cela signifie que l'émancipation est devenue partie intégrante de sa personnalité.

Pour mieux la faire ressortir et la mettre en évidence, Kadaré fera en sorte que tous ces personnages se trouvent à un moment ou à un autre dans une situation face à laquelle ils devront faire preuve de dignité.

Nous avons déjà mentionné « le comportement très digne d'Ana tout au long du procès »<sup>63</sup>, que Kadaré fait remarquer sans dissimuler son estime. Voici maintenant un dialogue entre Gent et Léna dans *Le Monstre* :

« - Hélène de Troie..., fit Gent, comme s'il s'adressait à lui-même. Les gamins continuent-ils de t'appeler comme ça ?

- Des fois. Mais moins qu'auparavant. Il faut croire que je ne leur plais plus autant.

<sup>62</sup> *Le Concert, op. cit.*, p. 450.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 145.

- Tu penses qu'ils te font honneur en t'appelant ainsi ?... – Au fond, même si elle a été à l'origine d'une formidable pétaudière, Hélène de Troie n'était elle-même qu'une femme médiocre.

- Et pourquoi donc ?

- Comment, pourquoi ? s'exclama Gent. Accepterais-tu, toi, par exemple, après notre liaison, de courber l'échine et de t'en retourner vivre avec ton ex-fiancé ? (Il s'agissait de fiançailles arrangées)

- Jamais ! fit Léna. Ça, jamais !

- Eh bien c'est précisément ce qu'elle a fait. Après ce terrible conflit, elle s'est remise avec son ex-mari et a coulé des jours tranquilles à ses côtés, dans leur palais où leur parvenaient de temps à autre des nouvelles du reste du monde... – Tu vois : toi, tu dis "jamais". Ça montre bien que tu lui es supérieure »<sup>64</sup>.

On ne saurait attribuer cette « supériorité » à une autre qualité que la dignité.

C'est dans *Clair de lune* que nous trouvons le plus bel hommage rendu par Kadaré à la dignité féminine. Cette nouvelle tient une place particulière dans l'œuvre de Kadaré. Plus que partout ailleurs dans l'intégralité d'une oeuvre, le dépassement est mêlé de révolte. Kadaré s'y livre à une raillerie féroce contre le tabou de la virginité et toutes les absurdités qu'il entraîne. Il s'y attaque furieusement au mécanisme infernal des *thashetheme*<sup>65</sup>, dénonçant en même temps l'immixtion de l'Etat totalitaire dans la vie privée des gens. Dans une société qui se targue d'être socialiste, donc foncièrement saine et solidaire, Kadaré fait vivre des personnages qui, loin d'exalter le « triomphe des qualités et des valeurs pures de l'homme nouveau », font plutôt penser par moments à ces loups dont parlait Hobbes.

<sup>64</sup> Kadaré, *Le Monstre*, op. cit., p. 206.

<sup>65</sup> *thashetheme*, en albanais : ragots, médisances élevés au rang d'une rumeur générale. Le régime communiste a adopté une attitude très ambiguë vis à vis de ce phénomène : d'un côté il le condamnait parce qu'il le craignait, étant donné qu'il s'agit là d'un mécanisme difficilement contrôlable et qui pouvait de cette manière se retourner contre lui ; de l'autre côté, il essayait de l'exploiter pour pousser les gens à la délation générale, semer la méfiance parmi eux, faire de chacun un policier bienveillant à l'égard des autres et empêcher ainsi toute forme de collaboration et d'organisation dans un but d'opposition.

A ces tabous et à ces rouages, aussi grotesques et absurdes qu'impitoyables et assassins, Kadaré oppose la dignité de Marianne, l'héroïne de cette nouvelle. Son histoire n'est pas autre chose que l'histoire de la dignité féminine sanctifiée.

Marianne, jeune fille, très belle, responsable de laboratoire dans une entreprise de la capitale, est accusée d'avoir fait des avances à Gazmend (ingénieur dans l'entreprise) au moment au celui-ci était sur le point de se fiancer avec Nora (employée) et, donc d'avoir voulu détruire leur bonheur conjugal. Or, voici quelle était la vérité : « Après une soirée qui s'était prolongée fort tard, Gazmend, qui habitait le même quartier qu'elle, l'avait raccompagnée. C'était une douce nuit de clair de lune, Marianne était en proie à un vague à l'âme spongieux, comme gorgée de toute cette humidité lunaire »<sup>66</sup>.

Tout spontanément, elle prononce quelques vers d'une poésie sur l'amour, sentant aussitôt « retentir en elle la sonnerie d'alarme qui s'y déclenchait chaque fois qu'elle-même mettait quelqu'un en situation de mésinterpréter certains de ses propos ou de ses gestes »<sup>67</sup>. « Pour être tout à fait sincère, par cette douce soirée de clair de lune, elle avait vraiment ressenti un besoin de tendresse, peut-être même avait-elle eu envie qu'on la prît dans ses bras, mais ces élans n'avaient rien à voir avec Gazmend en tant que tel, c'était quelque chose de vague, d'indéfini, comme dans les paroles de la chanson : *ce n'était pas toi ni moi qui aimions, mais l'amour...* »<sup>68</sup>.

Nora, sous ses airs de « fille effacée, sans prétentions » cache en fait une « ambitieuse dissimulée, animée d'une avidité dévorante pour les plaisirs de la vie »<sup>69</sup>. Mue par un « trouble sentiment de revanche »<sup>70</sup> (quelqu'un était responsable et devait payer pour la vie médiocre qu'elle avait menée jusque-là !), jalouse de tout chez Marianne, « de son allure et de sa classe, de son rire, de sa démarche, mais aussi (chose étonnante) de la tristesse qui semblait l'envahir au lendemain de sa rupture avec Philippe (un autre ingénieur), de ce mystère »<sup>71</sup> qui entourait cette rupture, elle s'agrippe à cette histoire,

<sup>66</sup> *Clair de lune, op. cit.*, p. 22.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 27-28.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 54.

même si elle sait que la vérité est tout autre, pour goûter « ce qu'en secret elle avait jusque là tant désiré : faire impression »<sup>72</sup>.

« Avide d'enrichir sa vie par quelque chose que ni les marchands de meubles, ni les fabricants de dentelles, ni tous les tapissiers de Tirana ne pouvaient lui procurer »<sup>73</sup>, elle s'acharnera pour convertir cette histoire en « mine d'or pour elle-même, en fosse à grisou pour Marianne »<sup>74</sup>.

La rumeur ainsi alimentée de plusieurs côtés commence à prendre corps. « L'appareil de torture »<sup>75</sup> a été mis en marche.

Rivalisant avec la mesquinerie et la méchanceté humaines, l'Etat totalitaire, à son tour, ne peut pas se montrer indifférent devant une telle histoire. Selon les paroles mêmes du sous-directeur de l'entreprise, Marianne, par son geste, est allée à l'encontre du « souci du Parti pour le bonheur des gens » et de son « travail d'éducation à mener contre les influences bourgeoises-révisionnistes sur le terrain de ce qu'on appelait la liberté sexuelle, laquelle conduisait à la désagrégation de la famille »<sup>76</sup>.

L'affaire doit donc être mise au jour par le Collectif, sous la direction de l'organisation du Parti. Les réunions se succèdent indéfiniment, aussi absurdes que torturantes. Kadaré ne décrit jamais les membres du collectif de cette entreprise en train de travailler. On ne sait pas non plus ce que cette entreprise produit. Elle semble n'exister que pour fabriquer des *thashetheme*.

Les réunions sans fin et l'atmosphère absurde, inquisitrice et ostraciste qui y règne prennent l'allure d'un procès kafkaïen. Marianne sera présentée comme une « femme légère » qui passe d'un homme à l'autre et « allume la rivalité entre eux »<sup>77</sup>, comme le « symbole de la perversité, née pour faire le malheur d'autrui »<sup>78</sup>. Elle sera qualifiée de « vamp », de « femme fatale », voire de « beauté assassine »<sup>79</sup>. Mais Marianne est... vierge. Une de ses amies intimes,

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>79</sup> *Ibid.*

voulant mettre fin au cauchemar, crie enfin cette vérité devant tous. On ira alors jusqu'à lui demander de fournir une attestation médicale de virginité pour le prouver. Tous ceux qui soutenaient Marianne pensent que « consentir à la requête signifiait se soumettre à la bassesse et à l'affront, la rejeter revenait à perpétuer la souillure de Marianne »<sup>80</sup>. Ils se résignent et réussissent à convaincre celle-ci, qui refusait de se soumettre à pareille demande, la considérant comme une honte, de se rendre dans une clinique, d'où elle sort effectivement avec son attestation à la main :

« Sans ralentir le pas, elle examina la feuille de papier. Parmi le gribouillis, elle ne parvint à distinguer que le mot *virginis*. Une goutte de pluie (on était en plein automne) tomba dessus et allongea l'*i* du milieu, mais la crainte que d'autres gouttes ne vinsent effacer les mots de l'attestation ne fit que lui effleurer l'esprit. Au lieu de fourrer le papier dans son sac, elle continua de le brandir comme font les gens pour une facture qu'ils entendent régler sans retard.

Pareille à une larme, une nouvelle goutte ajouta un jambage à une lettre. Comme c'est étrange, songea-t-elle : elle tenait son honneur entre ses mains... Mais, ah ! une troisième goutte avait à nouveau ajouté comme une queue au *s* final.

A présent que les gouttelettes s'intensifiaient, au lieu de protéger son papier, elle le considéra avec étonnement, comme un objet bizarre, puis, approchant son autre main, elle le plia en quatre et le déchira. Elle garda les morceaux quelques instants dans son poing, jusqu'à ce que ses yeux se fussent arrêtés sur le ruisselet que la pluie avait formé en bordure du trottoir. Elle y jeta le feuillet déchiré et, sans détourner la tête pour vérifier si le courant emportait les morceaux de papier vers quelque grille d'égout, elle poursuivit son chemin jusqu'à chez elle »<sup>81</sup>.

La dignité humaine l'a emporté. Mais Kadaré va encore plus loin. Voilà ce qu'il fait dire au personnage-narrateur :

« Après son geste, tous nos raisonnements, antérieurs et postérieurs à la réunion, qui nous avaient paru si logiques pour prendre sa défense, nous semblaient dépourvus de signification. Elle avait montré combien elle était en avance sur nous, et, d'un geste, elle

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 120-121.



s'était elle-même affranchie et nous avait en même temps délivré de cet appareil de torture qui nous asphyxiait tous.

C'était comme une annonce proférée à travers une déchirure du ciel et qui nous avait tous laissés sous le choc. C'était d'autant plus inouï que Marianne n'avait jamais entretenu aucune espèce de relation avec les puissances de l'au-delà d'où pouvait tomber une pareille sentence. De son message n'émanait pas moins une forme de toute-puissance, et nous devons comprendre plus tard qu'en cette circonstance Marianne avait donné le premier signe de sa divinité »<sup>82</sup>.

Voilà donc la dignité sanctifiée. Le lecteur est fortement surpris par l'intervention de cette nouvelle dimension, tellement inattendue dans un cadre où l'enjeu semblait se limiter plutôt au prosaïsme humain, malgré la portée des valeurs qu'on y défendait et la forte impression que produit leur combat contre le mal. Mais, il ne s'agit là, encore, nous dit Kadaré, que d'un signe. L'attente du lecteur est ainsi invitée à changer, elle aussi, de niveau. Ce n'est pas une chose très aisée, parce que ce nouveau niveau dépasse sûrement la plupart d'entre nous. Il ne nous reste donc qu'à fixer la « déchirure du ciel », d'où a jailli ce premier signe et à attendre la consécration. Après un long moment de suspense, qui s'applique à nous dérouter davantage, cette consécration sera marquée par le pire sacrilège qui ait été jamais commis à l'encontre de la morale socialiste, dans une œuvre littéraire de la période communiste :

« ...elle reprit son travail au bout de trois jours, comme si de rien n'était. Et ce *comme si de rien n'était* s'afficha du jour au lendemain comme un message, un avertissement dans le regard et les expressions de chacun. Un accord tacite l'entoura comme d'une paroi de cristal que nul n'osait fêler ni éclabousser.

Un certain temps s'écoula ainsi, jusqu'à ce qu'un beau jour il apparût que ce calme idyllique avait pris fin. Cette fois, ce fut Marianne en personne qui brisa la paroi de cristal. Elle se mit à épaissir... Sur ses joues et ses lèvres s'ébaucha d'abord un suave gonflement qui gagna ensuite le reste de son corps. A l'évidence, *elle était enceinte*.

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 122.

*Pas de fiançailles ni, du moins à notre connaissance, la moindre liaison sentimentale dans sa vie.* Nous fûmes d'autant plus ébahis qu'elle ne cherchait pas le moins du monde à dissimuler son état... Nul n'osa lui demander d'explications, et elle-même jugea superflu d'en fournir...

Un inconnu, racontait-on, avait demandé un jour à la voir chez le concierge, mais leur conversation avait plutôt tourné au dialogue de sourds : Je regrette, lui avait-elle dit, mais je ne te connais pas. Il avait insisté : Pourquoi cherches-tu à m'éviter ? Je ne t'ai rien fait de mal, c'est toi qui m'as invité ce soir-là... Elle lui avait alors répliqué d'une voix placide : Tu as dû rêver. Puis lui tournant le dos, elle s'était éloignée à pas lents... *Dans son regard ne subsistait que la trace d'un sentiment qui paraît tombé depuis longtemps dans l'oubli à notre époque : la compassion.*

Peut-être fut-ce cette brève rencontre devant la loge du concierge qui alimenta la légère rumeur selon laquelle, un soir (sans doute faisait-il clair de lune), elle avait invité chez elle un inconnu, ou tout au moins quelqu'un dont elle venait juste de faire la connaissance, et, après lui avoir offert quelques instants ou quelques jours de bonheur, elle l'avait expulsé de sa vie pour des raisons qu'elle était seule à connaître. Peut-être s'efforçait-elle à présent de se persuader ou croyait-elle vraiment qu'elle n'avait fait que rêver cet épisode ? »<sup>83</sup>.

Marianne va accoucher d'un bébé « beau comme le jour »<sup>84</sup>. Les amis qui sont allés lui rendre visite ne verront « hormis ses parents à elle, ni mari ni fiancé, rien »<sup>85</sup>. L'évocation est on ne peut plus claire. Mais c'est peut-être à cause de cela qu'on hésite à la nommer, de crainte de se tromper complètement et parce que quelque chose au fond de nous a de la peine à croire qu'un tel événement peut arriver encore aujourd'hui. Et pourtant il s'est produit, devant nos yeux :

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 129-132.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>85</sup> *Ibid.*

« Depuis son lit immaculé, elle nous regarda à tour de rôle, sereine, souriante, nouvelle Vierge Marie venue sur terre au moment où on l'y attendait le moins »<sup>86</sup>.

La consécration a eu lieu. Elle n'est ni plus ni moins que la réinvention de la sainteté même. A la question de savoir s'il peut exister une sainteté, aujourd'hui, dans un monde qui paraît si prosaïque, si matériel, si pragmatique et souvent même machiavélique et perfide, Kadaré répond oui, à condition de redécouvrir des valeurs pures, éternelles et universelles, telles que la dignité et la compassion. Et cela est possible. **Marianne**<sup>87</sup> y est parvenue et au beau milieu du communisme. Les valeurs qu'elle incarne ressemblent elles aussi à ces diamants rares qui « se forment sous des pressions infernales »<sup>88</sup>.

#### **Au dessus du communisme : Valeurs humaines, justice et pardon.**

A la façon de Nietzsche, pour qui la conscience de soi n'est que le retour sur soi d'actions entravées, Kadaré considère le communisme comme un mal qui, en tant que tel, aiguise la perception et nourrit l'engendrement du beau. Plus le mal est grand, plus les valeurs engendrées dans le combat éternel que le bien lui livre, sont consistantes et résistent au temps.

Cela est valable pour d'autres valeurs, notamment dans le domaine de l'émancipation féminine, que le peuple albanais s'est créés durant le demi-siècle de communisme et « qui sont tout à l'honneur de cette nation... Ce n'est là ni un alibi, ni une justification du mal, soutient-il dans *Printemps albanais*, mais une vérité capitale, comme le sont les vérités tragiques »<sup>89</sup>.

Pour beaucoup de gens, il est difficile de concevoir que de vraies valeurs aient pu être créées sous le communisme parce que « les esprits sont encore échauffés ; la passion mise à le condamner... submerge tout autre sentiment »<sup>90</sup>.

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>87</sup> *Maria*, en albanais *Marie*, décliné au nominatif défini.

<sup>88</sup> Préface de MIGJENI, *op. cit.*, p. 103-104.

<sup>89</sup> *Printemps albanais*, *op. cit.*, p. 290.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 252.

Le recul, le pardon (qui n'est pas oublié) et la conception eschyléenne du droit, semblent être les éléments fondamentaux de l'attitude de Kadaré envers le communisme, comme aussi envers tout phénomène socio-historique où le mal est forcément impliqué.

« Aujourd'hui, bien que le temps de ses funérailles soit venu, ce temps où de la vie terrestre du défunt on ne retient que les bonnes choses, le monde se montre sans pitié pour le communisme. Or, même si l'existence des systèmes sociaux ne ressemble guère à celle des êtres humains, il convient tout de même de ne pas oublier la leçon des Grecs anciens contre l'outrance. L'exagération entraîne une migration du droit chez l'adversaire. Le communisme, sous la forme barbare qu'il a montrée en cette fin de siècle et de millénaire, a notamment violé cette loi, et ladite loi se venge à présent de lui. La seule possibilité qu'il lui reste de pouvoir revenir réside dans une nouvelle violation de cette loi, commise cette fois-ci par ses adversaires. Une sévérité outrancière à son encontre provoquerait un nouveau transfert du droit, replacerait le droit de son côté, et il pourrait ainsi revenir, plus menaçant, sous une forme encore plus détestable que la précédente »<sup>91</sup>.

Pour clore le débat sur le communisme, Kadaré, avec le recul, le sentiment de pardon et de justice qu'il prône, et avec la sagesse des Anciens qui lui est si chère, semble répéter à son tour ce qu'il faisait dire à Skender Bermema au moment de la mort de Mao, dans *Le Concert* :

« Paix à son âme ! murmura-t-il, sentant sur le moment que cette formule d'antan était la plus appropriée, la mieux à même de se maintenir au-dessus de la vérité et du mensonge, comme de toutes les autres passions humaines<sup>92</sup>.

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 252-253.

<sup>92</sup> *Le Concert, op. cit.*, p. 365-366.

**Halim PURELLKU**

**L'EXTENSION DE L'INSURRECTION ANTI-OTTOMANE  
DES ALBANAIS AU VILAYET DE MONASTIR EN 1912**

Les Albanais avaient commencé leurs préparatifs d'insurrection anti-ottomane dès l'hiver 1911-1912. Au Kosovo, ils œuvraient, entre autres, pour former un comité dirigeant qui veillerait à l'organisation de l'insurrection et à son développement<sup>1</sup>. L'idée d'un soulèvement armé anti-ottoman a trouvé également l'appui des Albanais du vilayet de Monastir. Le 20 janvier 1912, lors d'une assemblée réunie à Dibra, le peuple de cette région a revendiqué les mêmes droits que ceux reconnus aux montagnards par les accords de Podgorica du 2 août 1911. Les décisions de cette assemblée ont aussi été envoyées aux députés albanais à Istanbul, à titre d'information<sup>2</sup>.

L'insurrection anti-ottomane des Albanais a éclaté à la mi-avril 1912 dans les régions de Dukagjin, Plava et Dibra. Elle allait vite dépasser le cadre local et régional pour devenir une insurrection générale albanaise<sup>3</sup>. Même si, du point de vue formel, les revendications des insurgés portaient seulement sur les privilèges que le pouvoir ottoman avait préalablement reconnus aux montagnards en 1911<sup>4</sup>, les Albanais savaient bien ce qu'ils voulaient et ils étaient déterminés dans leur résolution : « L'autonomie de l'Albanie... c'est ça le but suprême, la force motrice inépuisable qui fait que les

<sup>1</sup> Archives de l'Institut d'Histoire, Tirana, Fonds Haus-Hof-und Staats Archiv, Politisches Archiv (par la suite: AIH, Tirana, F. HHSTA, PA.), Wien, (Documents traduits en albanais), Vj-22-2-288, Télégramme N° 102, Kral à Berchtold, Salonique, le 25.06.1912

<sup>2</sup> *Ibid.*, PA, Vj-22-11-1102, Télégramme N° 5, Halla, au baron Erental, Monastir, le 5 février 1912 ; Prof. dr. Ramiz Abdyli, *Lëvizja Kombëtare shqiptare 1911-1912*, Livre 2, Prishtina, 2004, p. 160.

<sup>3</sup> Voir plus en ampleur : *Historia e popullit shqiptar*, II, Tirana, 2002, pp. 461-500 ; Prof. dr. Ramiz Abdyli, *Lëvizja Kombëtare Shqiptare 1911-1912*, Livre 2, Prishtina, 2004 ; . . . , 1912 , in «

», . XI, . , 1975, etc.

<sup>4</sup> . . . , « . . . », . 21, . , 28.04/11.05.1912 (L'administration serbe et la presse serbe de l'époque se servant de l'ancien calendrier qui différait de treize jours du calendrier actuel, les notes en bas de page précisaient en même temps les deux dates).

Albanais sont décidés à de si fréquentes séditions et insurrections », estimait un auteur serbe publiant sous le pseudonyme Orłowski une analyse au journal *Borba* de Belgrade<sup>5</sup>.

Entre temps, Hasan Ballanca, un éminent militant du Mouvement national, déclarait de Dibra au journal bulgare *Retch* que le mouvement actuel révolutionnaire ou insurrectionnel en Albanie n'était pas comme les précédents, compte tenu de son niveau d'organisation et de son caractère<sup>6</sup>, car les raisons de son déclenchement étaient complexes et revêtaient un caractère social, culturel, politique et national. Ce qui distinguait davantage cette insurrection était, entre autres, le fait qu'elle avait gagné non seulement les masses populaires, mais aussi une partie des élites intellectuelles, politiques et économiques de la société albanaise de l'époque, prenant ainsi des dimensions très sérieuses sur le plan des idées et de l'organisation. Voilà pour quelle raison elle a pris l'ampleur d'une insurrection générale dont l'objectif suprême était la reconnaissance de l'autonomie de l'Albanie dans ses frontières ethniques et géographiques, comme une phase de transition vers l'indépendance<sup>7</sup>.

Dès le début du déclenchement de l'insurrection en Albanie du Nord à la mi-avril 1912, les dirigeants et les milieux du Mouvement national albanaise ont œuvré dans le but de l'étendre sur l'ensemble du pays. À la deuxième décennie du mois de mai, elle avait déjà gagné toutes les régions de l'Albanie (en turc *Arnavutluk*) ou y était au moins sensible<sup>8</sup>. Comme le confirmait à l'époque la presse de Belgrade, l'insurrection s'étendait de la frontière étatique avec la Serbie, au nord, « jusqu'aux extrêmes frontières méridionales » de l'Albanie, au sud, et des rives du lac de Shkodra, à l'ouest, jusqu'au Vardar, à l'est<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> , « », . 28, , 5/18.05.1912.

<sup>6</sup> , « », . 2985, , 10/23.05.1912;

, « », . 2986, , 11/24.05.1912.

<sup>7</sup> Voir plus amplement *Historia e popullit shqiptar*, II, Tirana, 2002, pp. 461-500; Prof. dr. Ramiz Abdyli, *op. cit.*; . 1912

, in « », . XI, , 1975 (par la suite . ,

1912 ...).

<sup>8</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-2-288, Télégramme N° 102, Kral à Berchtold, Salonique, le 25.06.1912.

<sup>9</sup> ( , « », . 26, , 3/18.05.1912; , « », . 36, , 15/28.05.1912; , « », . 2985, , 10/23.05.1912; , « », . 2986, , 11/24.05.1912; , « », . 3042, , 8/21.07.1912.

Étant au fait de l'idée d'une insurrection à main armée des Albanais même au vilayet de Monastir, le gouvernement ottoman a pris une série de mesures de prévention au début du mois de mars 1912. À cet effet, il a chargé Feti Pacha, commandant du 6<sup>e</sup> Corps d'armée et vali de Monastir, d'intervenir auprès de certaines figures de la vie publique et politique albanaise comme Dervish Hima, Fehim bey Zvalani, Abdyl bey Ypi et le Baba Hysen de Melçan, pour leur demander que les Albanais restent neutres dans la lutte politique entre la majorité et l'opposition ottomane, et qu'ils renoncent à l'idée d'une sédition<sup>10</sup>.

Malgré cela, l'insurrection a gagné aussi le vilayet de Monastir. Elle s'est fait sentir avec une ampleur et une intensité particulièrement importantes dans le sandjak de Dibra, le kaza de Kërçova et le sandjak de Korça. Dans ce vilayet comme ailleurs, un rôle important dans l'organisation et le développement de l'insurrection anti-ottomane a été joué par les élites de l'opposition albanaise originaires de ces villes<sup>11</sup> ainsi que par les candidats de l'opposition aux élections législatives, lesquels, par leur présence parmi les rangs des insurgés, donnaient à tout le mouvement un caractère national plus sérieux et inspiré de principes<sup>12</sup>.

L'organisation des unités d'insurgés et leur rébellion dans la région de Dibra a débuté vers la fin avril 1912, quand Basri Bey a gagné le maquis rassemblant quelques centaines d'insurgés albanais<sup>13</sup>. Parallèlement à lui, d'autres chefs influents chez les montagnards se sont rebellés : Mersim Dema, Elez Isufi, Sejfedin Pustina, Shaqir bey et Salih bey Lacko. Ils tenaient leurs rencontres et consultations à Shupenza (dans la région de Dibra)<sup>14</sup>. Mersim Dema était un des dirigeants les plus éminents de l'insurrection dans la région de Dibra. À la tête de sa guérilla composée d'une cinquantaine d'hommes, il a mené une activité très efficace en vue de donner un caractère de masse à l'insurrection. Fin avril 1912, plusieurs guérillas d'insurgés organisées par ces chefs et composées chacune de 40 à 50

<sup>10</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-19-(?), N° 18 confidentiel, le consul Halla à Comte, Monastir, le 9.03.1912.

<sup>11</sup> ( -30.04/13.05.1912),  
« »<sup>12</sup> . 30, , 7./20.05.1912.

1903-1914 (par la suite  
) , . 5, . 1, doc. n° 480, p. 771.

<sup>13</sup> - , « » , 2980, , 5/18.05.1912.  
<sup>14</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-17-1757, N° 44. Fk. 1266-1268, Halla, Très illustre Monsieur !, Monastir, le 27.05.1912.

hommes étaient déjà actives<sup>15</sup>. Les insurgés avaient des conseillers et des instructeurs même à l'intérieur de la ville de Dibra, comme Sefedin Pustina et Shukri Bey<sup>16</sup>.

Dans le kaza de Kërçova aussi, les premiers préparatifs de l'insurrection ont été suivis par la réorganisation ou la création de nouvelles unités armées. Réactivées au printemps 1912, elles étaient opérationnelles à partir de la fin mars de cette année-là<sup>17</sup>. Les dirigeants de l'insurrection pour ce kaza étaient Ali Jonuzi-Drogomishti, Haki Efendi et Nuhi Xhemë Pashaliu (Shutova)<sup>18</sup>. Le centre de l'activité politique et organisationnelle du mouvement se situait au village de Zajaz où était créée, semble-t-il, une Commission (comité/quartier général) de l'insurrection et où se tenaient les rencontres pour la concertation et la coordination des actions des guérillas albanaises<sup>19</sup>. D'après les données fournies par le consul serbe et celui austro-hongrois en poste à Monastir, au printemps 1912 dans le kaza de Kërçova opéraient une dizaine de guérillas d'insurgés albanais qui comptaient chacune de 6-8 jusqu'à 40 membres. Le commandant général de ces unités était Nuhi Pashaliu-Shutova, originaire du village de Shutova<sup>20</sup>. Or, de la fin mars jusqu'à la

<sup>15</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 401, p. 664; Prof.dr. Ramiz Abdyli, *op. cit.*, p. 209.

<sup>16</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 351, p. 602.

<sup>17</sup> Prof. dr. Ramiz Abdyli, *op. cit.*, p. 206.

<sup>18</sup> (par la suite ), (par la suite ), suite .) 904, . 466, , 18/31 1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade ; *Kryengritësit e Shqipnis*, au journal *Shkupi*, n° 32, Skopje, le 30 août 1912, p. 2.

<sup>19</sup> (par la suite ), . II. 3/8, - 1911-1912, . 22/67, supplément au rapport ddo., Monastir, 14.06.1912, N° 54, *Les bandes d'opposants turcs au vilayet de Monastir – Région de Kërçova* ; ..., V, 1, 1/14. -14/27.

1912, suite <sup>20</sup> ..., V, 1,). 1984, doc. n° 401, p. 665 (par la suite

, 18/31 1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade ; . II. 3/8,

- 1911-1912, . 22/67, supplément au rapport ddo., Monastir, 14.06.1912, N° 54, *Les bandes d'opposants turcs au vilayet de Monastir – Région de Kërçova* ; AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj. 22-19-1975, N° 49, le consul Karl Halla, la situation à Kërçova, Banditisme, Monastir, le 1<sup>er</sup> juin 1912.



première décade du mois de mai 1912, l'activité de ces guérillas était limitée à des actions de mobilisation<sup>21</sup>.

À la fin avril 1912, par le biais d'un télégramme, les chefs de clan de Dibra, au nombre de trente-neuf, protestaient auprès du gouvernement ottoman contre la pratique de la violation flagrante du processus électoral de la part du pouvoir dans le sandjak de Dibra<sup>22</sup>. Cependant, au lieu de mettre fin à cette pratique, le gouvernement ottoman a dépêché une grande expédition contre l'unité de Basri Bey. Les accrochages entre l'armée et les insurgés dans les montagnes de Dibra ont commencé fin avril-début mai 1912. Trois engagements au combat ont eu lieu dans les villages Reç, Dardha et Çidhën. Le journal *Politika* estimait l'insurrection de Dibra comme très sérieuse et « mieux organisée que jamais auparavant »<sup>23</sup>. Pendant les dix premiers jours du mois de mai, la sédition a gagné en ampleur dans la Basse Dibra. Presque toute la zone montagneuse de Dibra s'était insurgée. Les combats entre les forces insurgées et l'armée ottomane, menés parfois de front, sont devenus fréquents tout au long du mois de mai 1912 : entre les villages Dardha et Reç, aux villages Topojan et Lis, sur les rives du Lusi, etc. Le 4 mai 1912, les accrochages avec l'unité d'Elez Isufi ont fait deux morts parmi les Albanais et 11 morts et blessés parmi les soldats ottomans<sup>24</sup>. Autour du 14 mai, les troupes ottomanes du 2<sup>e</sup> bataillon du 49<sup>e</sup> Régiment ont subi de graves pertes humaines, laissant une centaine de morts<sup>25</sup>. Lors d'une autre bataille frontale qui a eu lieu vers le 17 mai dans les villages Reç et Dardha de la zone montagneuse de Dibra, devant l'offensive des forces insurgées auxquelles étaient venus en renfort Mersim Dema avec 400 hommes et les paysans des environs, les troupes ottomanes se sont vues contraintes de battre en retraite<sup>26</sup>.

À la suite de ces combats, Feti Pacha est arrivé de Monastir à Dibra à la tête d'un régiment d'infanterie et d'une batterie de montagne, dans le but de faire une démonstration de force. Il a

---

<sup>21</sup> ... , . 905, . 412, , 2/15.05.1912 ., le consul Mihajlovi , de Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade ; *Ibid.*, . 900, . 469, , 18/31.05.1912, le consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade.

<sup>22</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-17-1754, Fk. 1292-222, supplément du rapport de Monastir, le 1.05.1912, N° 35, Fk.1293-222.

<sup>23</sup> ... , . 5, . 1, doc. n° 316, p. 561 ; , « », . 2975, , 30 /13.05.1912.

<sup>24</sup> ... , . 5, . 1, doc. n° 401, p. 665.

<sup>25</sup> , « », . 25, , 2/15.05.1912.

<sup>26</sup> , « », . 28, , 5/18.05.1912.

cependant déclaré qu'il était venu afin de communiquer aux chefs de l'insurrection la réponse du gouvernement concernant les dix revendications formulées par écrit que la Basse Dibra et le Mat avaient remises à Haci Adil bey. Dans ce cadre, il a invité les insurgés à rentrer chez eux et a ordonné à l'armée de suspendre les poursuites contre eux. Le 23 mai 1912, Feti Pacha s'est rendu à Homesh, le centre de l'insurrection de la zone montagneuse de Dibra, pour transmettre aux chefs insurgés la décision du gouvernement ottoman d'exempter les Albanais du sandjak de Dibra pendant quelques années du service militaire et de supprimer les nouveaux impôts. D'autre part, il a fait aux chefs insurgés Basri Bey et Mersim Dema des offres très généreuses en titres et en argent, afin de les amener à mettre fin à la sédition. Or, ces derniers ont refusé<sup>27</sup>.

Parallèlement, vers la fin du mois de mai, un télégramme arrivé à Dibra en provenance d'Istanbul confirmait que les Albanais insurgés étaient exonérés d'impôt pour trois ans, que le service militaire était suspendu également pour trois ans et que le port d'armes devenait légal<sup>28</sup>. Le 26 mai 1912, le vali de Monastir déclarait que les insurgés dans les environs de Dibra s'étaient dispersés en échange de quelques concessions de la part du pouvoir<sup>29</sup>.

Les efforts du gouvernement ottoman dans le but d'éteindre par des moyens pacifiques l'insurrection dans le sandjak de Dibra se sont poursuivis même au cours du mois de juin 1912. Peu de temps après la déclaration faite par le vali de Monastir le 26 mai, l'armée ottomane a préalablement évacuée la zone montagneuse de Dibra pendant la première semaine du mois de juin. Il semble que cette retraite était la condition posée par les Albanais pour entamer des négociations avec le pouvoir. À la mi-juin, une délégation composée de Feti Pacha et d'Ejup Sabri bey, secrétaire du Comité central jeune-turc, est arrivée à Dibra pour négocier avec les insurgés, étant donné que « toute la population de la zone montagneuse de Dibra avait gagné le maquis ». Les pourparlers en vue d'un accord provisoire entre les représentants du pouvoir et les Albanais ont été tenus à Dibra. Ils ont eu comme résultat une acceptation formelle des conditions de la délégation ottomane et un engagement des représentants albanais que les insurgés allaient se disperser et rentrer

<sup>27</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 401, pp. 663-665 ;  
(*dhe*), «  
», . 37, , 16/29.05.1912 ; «  
2989, , 16-29.05..1912; Prof. dr. Ramiz Abdyli, *op. cit.*, pp. 231, 235.  
<sup>28</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 435, p. 703.  
<sup>29</sup> , «  
», . 2988, , 15/28.05.1912.

chez eux<sup>30</sup>. Par conséquent, vers la fin du mois de juin, à Dibra il n'y avait plus de combats. Or, les sources font savoir qu'un accord n'était pas encore atteint entre les insurgés et les représentants du pouvoir<sup>31</sup>.

Entre temps, dans le courant du mois de mai 1912, le mouvement national albanais s'était intensifié même dans le kaza de Kërçova à travers l'activité des unités d'insurgés. D'après le consul austro-hongrois Halla, tout au long de ce mois de mai, la situation dans le kaza de Kërçova « a beaucoup empiré »<sup>32</sup>. À partir de la mi-mai, les attaques des guérillas d'insurgés contre les forces ottomanes se sont intensifiées, bénéficiant aussi du soutien de la population. Par conséquent, les autorités ottomanes du vilayet de Monastir et celles locales avec à leur tête le kaymakam de Kërçova ont pris des mesures politiques et militaires énergiques pour réprimer la sédition dans le kaza en question. Plusieurs expéditions ont été entreprises par les Ottomans contre les unités d'insurgés de Kërçova<sup>33</sup> qui, face à ces opérations d'envergure, mais aussi sûrement pour éviter des représailles contre la population civile, se sont disloquées dans les montagnes<sup>34</sup>.

Or, puisque l'activité des insurgés à Kërçova prenait de nouvelles proportions sérieuses à la fin mai, alors que les expéditions ottomanes ne résultaient pas efficaces, le pouvoir a pris des mesures militaires et politiques complémentaires concrètes afin de réprimer la sédition. Aux derniers jours de mai, il a dépêché à Kërçova des troupes supplémentaires de *redif* (réservistes) arrivant d'Anatolie<sup>35</sup>. De la sorte, à la fin juin 1912, les effectifs militaires de *redif* déployés à cet endroit atteignaient plusieurs bataillons<sup>36</sup>. Par ailleurs, à partir de la fin mai 1912, parallèlement à la concentration des forces ottomanes supplémentaires, Monastir a dépêché à Kërçova une « commission »

<sup>30</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 480, f. 771 ;

, « », . 3007, , 3/16.06.1912.

<sup>31</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 513, p. 814.

<sup>32</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj. 22-19-1975, N° 49, le consul Karl Halla, situation à Kërçova, Banditisme, Monastir, le 1<sup>er</sup> juin 1912.

<sup>33</sup> . 904, . 466, , 18/31 ' 1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade.

<sup>34</sup> ..., V, 1, doc. n° 435, p. 701.

<sup>35</sup> . 904, . 466, , 18/31 ' 1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade.

<sup>36</sup> *Ibid.*, . 903, N= 3665 , 21. 6/4.07.1912 .. Télégramme de Balugdji , de Salonique, au ministre des Affaires étrangères à Belgrade ; . , *op. cit.*, p. 269.

composée du président de la Cour d'appel, du chef de la police et d'un autre fonctionnaire, dont la tâche était de calmer la situation dans ce kaza<sup>37</sup>.

Même si le nombre des unités d'insurgés augmentait et le mouvement des Albanais, bien que sous une forme pas encore bien définie, gagnait en ampleur, l'insurrection dans le vilayet de Monastir n'a pas pris de très grandes proportions et les attaques à main armée des Albanais contre les forces gouvernementales n'ont pas été portées au niveau d'un mouvement national sérieux. Toutefois, le gouvernement ottoman a continué à renforcer ses mesures, tout d'abord militaires, et à recourir à d'autres méthodes tactiques de manipulation, dans le but d'écraser et d'éteindre l'insurrection. Dans ce cadre, de nouvelles troupes supplémentaires étaient concentrées à Dibra et à Kërçova à la fin du mois de mai 1912<sup>38</sup>.

Toutes ces mesures du pouvoir ottoman ont poussé les chefs de la sédition dans le vilayet de Monastir à s'unir davantage et à mieux coordonner leur action avec le mouvement qui avait gagné toute l'Albanie, ce qui était une condition pour avancer vers l'insurrection générale. C'est ainsi que le premier soin des meneurs du mouvement dans le vilayet de Monastir a été de tisser des liens avec la Haute Albanie<sup>39</sup> : par exemple, Basri Bey, qui dirigeait le mouvement à Dibra, avait établi des contacts avec les chefs insurgés du Kosovo. En effet, en mai 1912, les insurgés ont redoublé leurs efforts en vue de coordonner les actions sur l'ensemble de l'Albanie<sup>40</sup> : Haki Efendi, en sa qualité de représentant de Kërçova, s'est rendu en mission – « pour la cause populaire », comme le souligne un document – dans les régions septentrionales, séjournant à Gostivar, Tetovo, Prizren, Skopje et ne rentrant à Kërçova qu'à la fin du mois<sup>41</sup>. Halla, le consul austro-hongrois à Monastir, informait lui aussi qu'un « groupe d'Albanais du kaza de Kërçova » avait séjourné au Kosovo en mai 1912 dans le but d'unir la zone de Kërçova « avec

<sup>37</sup> *Ibid.*, . 904, . 466, , 18/31 1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade.

<sup>38</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 435, pp. 701-703.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 702.

<sup>40</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-17-1757, N° 44, Fk. 1266-1268, Halla, Très illustre Monsieur !, Monastir, le 27.05.1912.

<sup>41</sup> , . 904, . 466, , 18/31 1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade ; Dr. Masar Rizvanolli, *Zgjedhjet parlamentare në Dibër më 1912 dhe fillimi i qëndresës së armatosur antiosmane*, Universiteti i Prishtinës, « Buletin i Fakultetit Filozofik », XXI/1991, Prishtina, 1993, p. 137.

les insurgés de l'Albanie du Nord »<sup>42</sup>. Toujours au sujet de l'union des forces albanaises dans la lutte anti-ottomane, Kral, le consul austro-hongrois à Salonique, informait de son côté ses supérieurs que ce n'était qu'en juin 1912 que, grâce à l'effort de quelques personnalités albanaises, un certain progrès avait été fait en vue d'atteindre un accord entre les diverses régions de l'Albanie pour une insurrection concertée anti-ottomane, mais que l'on était encore loin d'un pacte « plus certain et plus actif » comme il se devait<sup>43</sup>.

Malgré le calme rétabli à Dibra au cours du mois de juin par suite des négociations entre les autorités du pouvoir et les chefs insurgés, les combats se sont poursuivis dans d'autres régions du vilayet de Monastir tout au long des mois de juin et de juillet. La vague d'expéditions ottomanes contre les guérillas albanaises allait se poursuivre pendant la première moitié du mois de juin, remportant comme succès principal la mort de Nuhi Xhemë Shutova, chef des guérillas de Kërçova, ainsi que celle de Jonuz d'Ostrec<sup>44</sup>. Cependant, les troubles ont continué à agiter le vilayet à la mi-juin<sup>45</sup>, notamment dans l'espace séparant les villes d'Ohrid et de Dibra<sup>46</sup>. Durant la seconde moitié du mois de juin, des combats entre les forces ottomanes et les guérillas étaient rapportés dans la région de Kërçova<sup>47</sup>, alors qu'à la fin juin la région de Çermenika a déclaré qu'elle se joignait à l'insurrection, grâce à l'activité d'un factieux comme Basri Bey<sup>48</sup>. En même temps, l'insurrection gagnait en ampleur dans le sandjak de Korça aussi, où les forces insurgées, comptant quelques 450 à 500 hommes, étaient concentrées dans le kaza de Kolonja et aux alentours de la ville de Korça<sup>49</sup>.

<sup>42</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj. 22-19-1975, N° 49, le consul Karl Halla, la situation à Kërçova, Banditisme, Monastir, le 1<sup>er</sup> juin 1912.

<sup>43</sup> *Ibid.*, PA, Vj. 22.2.288, Rapport du consul austro-hongrois Kral au comte Berchtold, le 25 juin 1912, de Salonique.

<sup>44</sup> , 27.05/9.06.1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade ; , 904, . 498, , 5, . 1, doc. n° 480, p. 771 ; , 1912 , pp. 256 et 266 ;

, « », 3000, , 27.05/9.06.1912.

<sup>45</sup> , « », .3009, , 5/18.06.1912.

<sup>46</sup> , .5, . 1, doc. n° 512, p. 814.

<sup>47</sup> Prof. Dr. Ramiz Abdyli, *op. cit.*, p. 263.

<sup>48</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-17-1763, N° 61, confidentiel. Fk.1243-1247, Halla à Markgraf, Monastir, le 25.06.1912.

<sup>49</sup> *Ibid.*, PA, Vj-22-17-1763, N° 61, confidentiel. Fk.1243-1247, Halla à Markgraf, Monastir, le 25.06.1912 ; *ibid.*, N° 70. Fk. 1214-1216, Halla, au très illustre Markgraf, Monastir, le 4.07.1912 ; *ibid.*, N°71. Fk.1218, Supplément d'information de Monastir, 4.07.1912, - Liste des chefs albanais...

Pour s'approvisionner en armement, les forces insurgées ont attaqué dans l'espace d'un mois, juin à début juillet 1912, quinze convois de transport militaire dans diverses régions de l'Albanie, en saisissant un abondant matériel de guerre<sup>50</sup>. Lors de ces attaques menées aux quatre coins du pays, les forces insurgées albanaises ont saisi environ 5 000 fusils de divers modèles<sup>51</sup> et tué de nombreux soldats et officiers ottomans. Notamment, lors de l'attaque contre un convoi militaire ottoman dans la région du Mat, le 23-24 juin 1912, elles ont saisi un millier de fusils avec les munitions nécessaires et ont tué un commandant de bataillon, trois officiers, ainsi que trente soldats<sup>52</sup>, alors qu'une autre action menée à proximité de Kërçova le 30 juin leur a permis de saisir une dizaine de charges avec des fusils et des munitions<sup>53</sup>.

Un élément important des développements politiques dans le vilayet de Monastir au cours du mois de juin 1912 a été la mutinerie antigouvernementale dans l'armée. La nuit du 21 au 22 juin, un grand nombre de militaires, officiers, sous-officiers et soldats, se sont rebellés et ont quitté les garnisons. En effet, ces officiers étaient en relation avec les chefs de l'insurrection en Albanie du Nord. Le nombre de militaires du 6<sup>e</sup> Corps d'armée qui ont gagné le maquis cette nuit-là était le suivant : à Monastir, 5 officiers (dont trois Albanais) et 80 soldats avec lesquels ont pris la fuite encore 15-20 Albanais bien connus ; à Prilep, 5 officiers et 16 soldats ; à Korça, 25 soldats ; à Dibra, 5 officiers, 120 soldats et 6 chefs de clan albanais ; à Ohrid, 3 officiers et 23 soldats ; à Resnja, un officier et 7 soldats ; à Kërçova, 10 soldats<sup>54</sup>.

<sup>50</sup> 18- (1879-1914), 4, 181, 395, (par la suite, 18/4.181/395), 357, 23.06./6.07.1912, le Consulat général du Royaume de Serbie à Salonique au ministre des Affaires étrangères ; ..., V, 1, doc. n° 578, pp. 898-899 ; . <sup>51</sup> *op. cit.*, p. 269.

<sup>51</sup> 18.4.181/395, 357, 23.06./6.07.1912, le Consulat général du Royaume de Serbie à Salonique au ministre des Affaires étrangères.

<sup>52</sup> *Ibid.*, 18.4.166/364, 3512, 20/06.1912, le Ministère des Affaires étrangères de Serbie à la Légation royale à Londres.

<sup>53</sup> *Ibid.*, 18.4.181/395, 357, 23.06./6.07.1912, le Consulat général du Royaume de Serbie à Salonique au ministre des Affaires étrangères.

<sup>54</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-2-286, Télégramme N° 209, de Markgraf Pallavicini, Jenikoj, le 25.06.1912 ; *ibid.*, PA, Vj-22-18-1808, N° 63. Fk.1234-1240, Halla, au très illustre Markgraf, Monastir, le 27.06.1912, Supplément du rapport n° 63, de Monastir, le 27.06.1912.

D'après les sources diplomatiques serbes, le nombre exact des militaires ayant déserté le fort de Bistrica, à proximité de Monastir, pendant la nuit du 21 au 22 juin, était de 180 soldats et 4 officiers. Ils ont été rejoints par des Albanais des villages environnants et le capitaine Tajar avait ainsi sous son commandement 214 hommes. Selon ces mêmes sources, le nombre de déserteurs des autres garnisons à Prilep, Ohrid et Resnja s'élevait à plus de 66 officiers et soldats. Beaucoup de militaires, dont le nombre n'était pas précisé, avaient également déserté les garnisons de Dibra<sup>55</sup>, de Kërçova et d'Elbasan et avaient rejoint les insurgés albanais<sup>56</sup>.

Il est important de souligner que la révolte antigouvernementale dans l'armée a donné une nouvelle impulsion à l'insurrection albanaise dans le vilayet de Monastir, puisqu'une bonne partie des militaires rejoignaient les insurgés et beaucoup de chefs de clan originaires de ce vilayet avaient gagné le maquis avec les déserteurs. Parmi les troupes qui avaient déserté la garnison de Dibra le 22 juin 1912, on comptait, par exemple, douze chefs de clan du sandjak de Dibra qui ont pris le maquis dans les montagnes de la région à la tête de 80-100 hommes<sup>57</sup>. De même, un grand nombre de notables avaient déserté au sandjak de Korça en compagnie de beaucoup d'autres personnes. Dans ce sandjak, le plus grand nombre d'insurgés était représenté par les 14 notables de Korça qui avaient déserté avec 150 autres personnes et ensuite par les déserteurs de Tajar Bey et les guérillas de Sali Butka, d'Ali Farmaki et de Dilaver Lubonja<sup>58</sup>.

Entre temps, le reste de la population dans le vilayet de Monastir, à l'exception des cas rapportés, « se comportait

---

<sup>55</sup> , , 18.4.161/355, . 3508, 14/27.06.1912 . , le Ministère des Affaires étrangères de Serbie à la Légation royale à Londres ; *ibid.*, 18.4.162/356, . 3509, 14/27.06.1912 . , le Ministère des Affaires étrangères de Serbie à la Légation royale à Londres.

<sup>56</sup> , « , . 3018, , 14/27.06.1912.

<sup>57</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-17-1763, N° 61, confidentiel. Fk.1243-1247, Halla à Markgraf, Monastir, le 25.06.1912 ; *ibid.*, N° 70. Fk. 1214-1216, Halla, au très illustre Markgraf, Monastir, le 4.07.1912 ; *ibid.*, N° 71. Fk.1218, Supplément d'information de Monastir, le 4.07.1912, - Liste des chefs albanais... ; , . 5, . 1, doc. n° 571, p. 892 ; « , . 3022, , 18.06./1.07.1912.

<sup>58</sup> AIH, Tirana, F. HHSTA, PA, Vj-22-17-1763, N° 61, confidentiel. Fk.1243-1247, Halla à Markgraf, Monastir, le 25.06.1912 ; *ibid.*, N° 70. Fk. 1214-1216, Halla, au très illustre Markgraf, Monastir, le 4.07.1912 ; *ibid.*, N° 71. Fk.1218, Supplément d'information de Monastir, le 4.07.1912, Liste des chefs albanais...

paisiblement et demeurait dans l'expectative ». Vraisemblablement, les Albanais, par exemple ceux de Dibra, ne voyaient pas d'un bon œil la collaboration des insurgés avec les militaires déserteurs, craignant que cela ne devienne dangereux pour les aspirations nationales albanaises<sup>59</sup>.

Quoique, dans une lettre datée du 27 juin 1912, Tajar Bey ait accusé de trahison au pays tous ceux qui aspiraient à l'indépendance de l'Albanie<sup>60</sup>, la désertion et l'évasion des militaires des garnisons du vilayet de Monastir était significative et importante pour l'insurrection albanaise, non seulement parce que des officiers, des sous-officiers et des soldats révoltés avaient désormais rejoint les rangs des insurgés albanais<sup>61</sup>, mais aussi parce que certaines de leurs revendications se référaient aux intérêts des Albanais. D'après le journal *Politika* de Belgrade, parmi les dix revendications que les chefs de file de la mutinerie de Monastir avaient présentées au gouvernement ottoman, il y avait aussi le maintien de la souveraineté du sultan sur l'Albanie tout en instaurant un autogouvernement de ce pays, ce qui signifiait une autonomie<sup>62</sup>.

Entre temps, à la première moitié du mois de juillet, l'insurrection albanaise gagnait de plus en plus en ampleur aussi bien dans le Nord que dans le Sud<sup>63</sup>. Les actions à main armée ont repris à Dibra. Les accrochages entre l'armée et les insurgés albanais, quoique de faible envergure, étaient fréquents dans la Basse Dibra, à Reka et dans le Mat<sup>64</sup> et l'anarchie régnait dans toute la région. Les insurgés ont coupé les lignes télégraphiques, rendant impossible la communication de Dibra avec Struga, la Basse Dibra et Zheranica. Selon les rumeurs, environ la moitié des militaires des postes auxiliaires avaient également rejoint les insurgés<sup>65</sup>. Pendant la seconde moitié du mois de juillet, le nombre des insurgés a augmenté sensiblement dans la région montagneuse de Dibra, ainsi que dans les

<sup>59</sup> *Ibid.*, PA, Vj-22-17-1763, Nr.61, confidentiel. Fk.1243-1247, Halla à Markgraf, Monastir, le 25.06.1912.

<sup>60</sup> *Ibid.*, PA, Vj-22-17-1763, Nr. 70. Fk. 1214-1216, Halla, au très illustre Markgraf, Monastir, le 4.07.1912; *ibid.*, Fk. 1219-1220, Supplément d'information de Monastir, le 4.07.1912.

<sup>61</sup> , « », . 3025, , 21.06./6.07.1912.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> , 11/24. 7.1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade ; *Historia e popullit shqiptar*, II, Tirana, 2002, pp. 479-482.

<sup>64</sup> ..., V, 1, doc. n° 571, p. 892,

<sup>65</sup> , « », . 3028, , 24.06./7.07.1912.



régions du Mat, d'Elbasan, de Korça et de Kolonja. Les autorités ont dépêché des troupes supplémentaires pour écraser l'insurrection<sup>66</sup>.

Mais, alors qu'à la mi-juillet 1912 le pouvoir « légal » ottoman cédait la place à celui des Albanais dans presque toutes les régions septentrionales de l'Albanie, y compris Tetovo et Gostivar, à la fin du mois les actions militaires opposant les forces insurgées albanaises aux militaires ottomans ont été suspendues momentanément<sup>67</sup>. En effet, le nouveau gouvernement ottoman avait émis le 23 juillet un ordre télégraphique sur le retrait des troupes d'Albanie et ce télégramme était arrivé même à Monastir. Le gouvernement ottoman s'attendait à ce que, après avoir sonné la retraite de l'armée, les insurgés albanais retournent chez eux et l'insurrection albanaise prenne fin<sup>68</sup>. Le 12/25 juillet 1912, le gouvernement ottoman a ordonné la cessation de toutes les opérations militaires contre les Albanais<sup>69</sup>.

Vu que les résultats de cette insurrection ont été largement traités dans l'historiographie albanaise, nous nous bornerons ici à rappeler une remarque de l'ambassadeur britannique en poste à Vienne, faite le 28 août 1912 à ce sujet : Les Albanais « ont acquis cette année tout ce qu'ils ont voulu, mais seulement sur le papier. Or, si le gouvernement turc ne tient pas ses promesses, alors il sera confronté à un mouvement albanaise bien plus dangereux »<sup>70</sup>.

En conclusion, il faut dire que l'insurrection générale albanaise de l'année 1912 a beaucoup contribué à l'évolution de la cause albanaise, tant sur le plan intérieur politique et national que sur le plan diplomatique international, frayant ainsi le chemin vers l'autonomie politique de l'Albanie.

<sup>66</sup> ..., . 5, . 1, doc. n° 684, p. 1026.

<sup>67</sup> ..., . 904, . 1292, , 11/24.07.1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade ; V, , 1, doc. n° 659, p. 997, doc. n° 680, p. 1021, doc. n° 682, p. 1024 ; *Historia e popullit shqiptar*, II, Tirana, 2002, p. 484 ; , *op. cit.*, p. 308, voir aussi la note 222.

<sup>68</sup> ..., . 904, . 715, , 11/24.07.1912, L. Mihajlovi , consul de Serbie à Monastir, au Ministère des Affaires étrangères à Belgrade.

<sup>69</sup> , « », . 3046, , 12/25.07.1912.

<sup>70</sup> , , 18.4.207/460, , . 1355, le Ministère des Affaires étrangères à la Légation royale à Londres.



**CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE**

**KRISTAQ PRIFTI, *POPULLSIA E KOSOVËS 1831-1912* (La Population du Kosovo 1831-1912), Académie des Sciences d'Albanie, Tirana, 2014, 1061 p.**

L'académicien albanais Kristaq Prifti est connu pour sa grande contribution apportée à l'historiographie albanaise, notamment sur l'histoire du Kosovo et des autres territoires au-delà des frontières de l'Albanie actuelle (*Doktor Ibrahim Temo (Dr Ibrahim Temo)*, *Dervish Hima*, *Lidhja shqiptare e Pejës : Lëvizja kombëtare shqiptare 1896-1900* (*La Ligue albanaise de Peja : Le Mouvement national albanais 1896-1900*), etc. Il a dirigé la publication de *Historia e popullit shqiptar* (*L'Histoire du peuple albanais*) en quatre volumes. Comme l'un des organisateurs d'un colloque sur les Albanais de Macédoine, tenu en 1992, il a été le rédacteur de la partie histoire du recueil de ses travaux paru en 1994. En qualité de directeur de l'Institut d'Histoire à Tirana, il a fait publier en 1990 le recueil *E vërteta mbi Kosovën dhe Shqiptarët në Jugosllavi* (*La vérité sur le Kosovo et les Albanais en Yougoslavie*) et a organisé le colloque « La question du Kosovo, un problème historique et actuel ».

Dernièrement, l'académicien Kristaq Prifti vient d'enrichir l'historiographie du Kosovo et de ses territoires par un ouvrage volumineux de démographie historique, *La Population du Kosovo 1831-1912*, publié par l'Académie des Sciences d'Albanie, qui est d'un intérêt scientifique tout particulier non seulement pour l'histoire du Kosovo et de l'Albanie, mais aussi pour celle des pays balkanique et de l'Europe du Sud-Est.

Premièrement, la raison de cette valeur scientifique sûre réside dans le fait que l'auteur a exploité de nombreuses sources tirées des fonds des Archives nationales ottomanes du Premier ministre à Istanbul et des Archives d'État à Ankara. De même, il a exploité

beaucoup de documents en provenance des archives viennoises, bulgares, bosniaques, des sources de statistiques allemandes, autrichiennes, françaises, italiennes, etc. Deuxièmement, pour couronner de succès cette entreprise, l'auteur a exploité une vaste bibliographie de démographie historique avec des ouvrages d'auteurs turcs, européens, balkaniques et, bien entendu, albanais. Troisièmement, toute cette matière a été soumise à des analyses, des confrontations et des comparaisons, pour aboutir à des conclusions scientifiques solides.

Le succès de cette entreprise de l'académicien Kristaq Prifti est dû à un travail systématique de plus de vingt ans qui lui a permis de déterminer la structure ethnique, religieuse et sociale de la population du Kosovo. Pour surmonter les difficultés et combler les lacunes des statistiques officielles ottomanes, dont les registres de recensement cadastral (*defter*) et les annuaires (*salnameh*) présentaient la population de l'Empire selon les appartenances religieuses (musulmans et chrétiens), l'auteur a exploité d'autres sources de balkaniques et européennes : les statistiques des diocèses (éparchies) de l'Église bulgare (exarchats) et des diocèses de l'Église serbe (patriarcats), différentes cartes, ainsi que des études d'auteurs ottomans, bulgares, serbes, roumains, grecs et européens, des rapports de consuls étrangers en poste dans les différentes villes albanaises. Son mérite particulier est d'avoir soumis cette vaste gamme de sources de toutes provenances à une étude minutieuse, afin de parvenir à des conclusions scientifiques aussi objectives et solides que possible. La bonne connaissance de la langue ottomane a permis à l'auteur d'effectuer des recherches dans les archives de Turquie et d'approfondir l'étude des documents trouvés.

C'est à juste titre que l'auteur a traité le Kosovo comme une province historique au fil des siècles et qui résulte telle même après la création du Vilayet du Kosovo en 1877. Sur la base des critères ethniques, il argumente que les Albanais constituaient la majorité de la population de cette province où l'albanais était une langue de communication. Ce sont ces critères qui, selon lui, ont servi de base aux ethnographes, aux démographes, aux historiens et à tous les autres chercheurs du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Par des preuves solides à l'appui, l'auteur affirme que la notion « Albanie » a été conçue par les Albanais comme une notion géopolitique et ethnique, tout comme les notions « Serbie », « Bulgarie », « Grèce », etc.

L'auteur a tiré des conclusions solides selon lesquelles la province du Kosovo était identifiée au Moyen Âge à la province de la

Dardanie, qui comprenait également des parties de la Péonie ainsi que des zones orientales illyriennes et dont le centre était Skopje. Cette province était peuplée majoritairement d'Albanais, à l'exception des régions orientales de Niš, de Leskovac, de Vranje et des territoires actuels de la Macédoine centrale et orientale, ainsi que des territoires au nord de Yeni Pazar (Novi Pazar), où les Albanais constituaient une minorité par rapport aux Serbes et aux Bosniaques.

L'auteur souligne qu'après la création du Vilayet du Kosovo, en 1877, le Kosovo représentait la plus vaste province administrative et politique de la Turquie européenne peuplée d'Albanais et une des plus grandes de l'Empire ottoman (avec ses 32 900 km<sup>2</sup>), avec Skopje comme capitale.

Toujours sur la base d'arguments solides tirés de la documentation ottomane et des ouvrages d'auteurs étrangers comme J. Hahn, A. Boué, F. Bradaška, Th. Ippen, F. Lipich, V. Kantchov, A. Stranieri, S. Karastoyanov, etc., que l'auteur a consultés, il affirme que le territoire du Kosovo s'étendait au début du XIX<sup>e</sup> siècle sur un espace géographique allant de Novi Pazar au nord, à Niš au nord-est, comprenant à l'est les parties occidentales de Leskovac, de Vranje et de Kumanovo, les parties du sud-est du bassin de Skopje et de l'est de Polog jusqu'au plateaux de Kruševo, alors qu'au nord-ouest la région de Luma, les hauteurs de Gjakova et des Montagnes Maudites.

L'étude de Kristaq Prifti est composée de sept chapitres précédés d'une préface et d'une introduction et suivis d'un épilogue, d'une bibliographie et d'un index des noms. L'ouvrage contient une multitude de tableaux statistiques concernant la structure religieuse et ethnique du Kosovo, aussi bien au niveau des grandes unités administratives et territoriales (eyalets ou pachaliks) qu'au niveau de sandjak, de kaza, de nahiye ou de ville. Il reflète la structure ethnique et religieuse de toutes les populations du Kosovo : Albanais, Bulgaro-macédoniens, Serbes, Turcs, Bosniaques, Valaques, Roms et Juifs. Le livre est également illustré de fac-similés de documents tirés des archives de la République de Turquie, de cartes des territoires ethniques albanais et du Vilayet du Kosovo.

Les résultats des recensements ottomans de la population constituent l'essentiel de l'ouvrage. Le premier recensement moderne remonte à l'an 1831, tandis que le dernier date des années 1905-1907. À l'exception du premier recensement de 1831, dont la publication a été préparée par le chercheur Enver Ziya Karal et qui est conservé sous forme d'ouvrage à la Bibliothèque d'Istanbul, les résultats des autres recensements que l'on trouve dans la présente monographie de Kristaq Prifti n'ont jamais été publiés jusque-là par l'administration

ottomane. L'auteur apporte ainsi une documentation vaste et riche, inédite et inconnue dans l'histoire de la démographie de l'Empire ottoman et des pays des Balkans, dont la découverte est le fruit d'un travail de recherche opiniâtre de plusieurs années aux Archives ottomanes du Premier ministre à Istanbul.

Par la richesse de l'information apportée et les conclusions qui s'imposent, cet ouvrage jette de la lumière sur l'étendue territoriale du Kosovo, la composition ethnique majoritairement albanaise de sa population, la continuité de la présence des Albanais sur leurs propres territoires ethniques en tant que population autochtone. Il met en évidence le nombre général de la population selon les différents recensements ottomans, le poids numérique des Albanais et son rapport avec les minorités nationales qui habitaient sur ces territoires.

La population du Kosovo et sa composition sont décrites de manière détaillée, aux niveaux de vilayet (province), de sandjak (préfecture) et de kaza (sous-préfecture), selon chaque recensement de population ou selon les actes déposés et conservés dans l'administration ottomane ou dans les fonds des archives diplomatiques et consulaires étrangères.

Dans son introduction, l'auteur donne un aperçu des sources : les registres cadastraux ottomans (*Tahrir defterleri*) des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles et les registres de recensement de population (*Nüfus defterleri*) du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, qui lui ont servi de base pour analyser la population de l'Empire ottoman, ainsi que les statistiques des institutions ecclésiastiques serbes (patriarcats) et bulgares (exarchats), les archives d'Europe et des pays des Balkans, les études démographiques sur l'Empire ottoman au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle réalisées en République de Turquie, ainsi que les études albanaises sur la démographie historique du Kosovo. Il souligne à juste titre l'œuvre de quelques démographes turcs, européens, balkaniques, ainsi que les réalisations de quelques chercheurs albanais dans ce domaine, en appréciant leur contribution à l'histoire démographique.

En s'appuyant sur les arguments solides apportés par quelques auteurs étrangers, notamment des consuls accrédités à diverses villes albanaises (Monastir, Skopje, Prizren, Shkodra et Mitrovica), il a réussi à rejeter les thèses relatives à la dite « Vieille Serbie » (*Stara Srbija*), par lesquelles quelques historiens et démographes serbes ont essayé d'imposer ce terme à la diplomatie européenne et d'éclipser ainsi les termes « Dardanie », employé tout au long du Moyen Âge, et « Kosovo », en usage à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fournit ainsi une

multitude de preuves argumentées sur l'inconsistance des prétentions serbes du point de vue scientifique.

L'auteur attaque de front les thèses rebattues de l'historiographie serbe et macédonienne qui renient aux Albanais leur caractère autochtone au Kosovo historique et les considèrent comme venus de l'Albanie du Nord pour occuper les territoires évacués par des Serbes migrés en Hongrie (en 1689, 1690 et 1737-1738), voire comme installés sur ces territoires-là par les occupants ottomans. Il le fait sur la base d'arguments solides puisés dans les archives et dans la bibliographie, qui l'amènent à considérer ces thèses comme fantaisistes, tendancieuses et inventées de toutes pièces à des fins politiques. Il démontre en revanche que les Albanais ont constitué tout au long de l'histoire la majorité écrasante de la population au Kosovo.

Dans son ouvrage, Kristaq Prifti conteste également la thèse de l'historiographie serbe, macédonienne et bulgare qui a considéré la population de Gora, au sud de Prizren, comme « macédonienne musulmane » et l'a classée dans la catégorie des dits « musulmans slaves » pour l'inclure ensuite dans la notion d'une prétendue « nation macédonienne musulmane ». Il conclut que la population de Gora et d'autres territoires en Macédoine n'est pas d'origine slave, mais dardano-illyrienne, en soulignant ses traditions durables qui sont communes avec les Albanais des environs, ainsi que ses éléments ethnographiques communs avec la région de Luma.

L'auteur apporte aussi toute une série d'arguments anthroponymiques et toponymiques qui attestent l'identité albanaise des habitants de Gora et d'Opoja à travers les siècles. Il renvoie à ce sujet à d'autres études précédentes ainsi qu'au témoignage du consul italien A. Stranieri. Dans le même cadre, il rejette également les tentatives faites dans les années 1980 par l'Académie des Sciences et des Arts de Macédoine et ses porte-parole comme Nijazi Limanovski et consorts au sujet des « Macédoniens musulmans ». En effet, l'échec définitif de cette dernière thèse s'est avéré dès le début du recensement de la population de Macédoine en 2011, quand les autorités de Skopje ont dû arrêter le processus en constatant que les dits « Macédoniens musulmans » ou « Torbèches » se déclaraient « Albanais ».

Dans chaque chapitre de son ouvrage, Kristaq Prifti trouve opportun de parler tout d'abord du cadre des réformes administratives de l'Empire ottoman dans lequel s'inscrit la division administrative territoriale de la province du Kosovo pendant le XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le recensement de 1831, la population de

la province du Kosovo s'étendait dans les eyalets de Roumélie, de Silistrie (Bulgarie), de Vidin (kaza de Niš) et de Skopje. Après les modifications survenues avec la création de l'Eyalet ou du Pachalik de Skopje, dont le centre était à Prizren, le Sandjak de Skopje comprenait la plus grande partie du Kosovo qui avait été jusque-là dans l'Eyalet de Roumélie.

D'après le recensement de la population de l'année 1862, le territoire du Kosovo était partagé entre les eyalets de Skopje, de Niš et de Bosnie. La nouvelle division administrative territoriale de 1871 a créé le Vilayet de Prizren, qui comprenait la plupart des territoires du Kosovo, alors que plus tard a été créé le Vilayet du Kosovo avec, comme chef-lieu, Prishtina et ensuite Skopje, qui a été officialisé par un salnameh impérial. Il est prouvé que, pour cette réforme administrative qui visait la centralisation de l'État, l'Empire ottoman a pris comme exemple le système des départements français. Suite à cette réforme administrative territoriale, le Vilayet du Kosovo était composé des sandjaks de Prishtina, de Prizren, de Skopje, de Niš et de Yeni Pazar (Novi Pazar) avec les kazas respectifs.

En se basant sur les résultats des études de l'historiographie albanaise, l'académicien Kristaq Prifti argumente que, par suite de la guerre russo-turque de 1877-1878 et des décisions injustes du Congrès de Berlin (1878), le Vilayet du Kosovo a été dépouillé des territoires du Sandjak de Niš, y compris des kazas de Prokuplje, Kuršumlja, Leskovac et Vranje ou encore des kazas de Plava, Guci (Gusinje) et Rožaje, dont la majorité de la population était albanaise. L'auteur fournit des preuves que l'armée serbe et monténégrine a perpétré des massacres sur la population albanaise des territoires occupés, provoquant le déplacement de quelques 200 000 Albanais et d'une minorité turque et bosniaque vers le Vilayet du Kosovo et, en partie, vers les autres vilayets de l'Empire ottoman.

Une place centrale dans cette étude a été réservée à la structure religieuse et ethnique de la population du Kosovo entre 1831 et 1907, selon ce qui résulte des recensements officiels effectués par l'Empire ottoman. Or, afin d'argumenter avec un maximum de réalisme la structure ethnique de la population du Kosovo historique, l'auteur ne manque pas d'exploiter aussi une vaste gamme d'autres sources relatives aux recensements concernant l'aire en question.

D'après les recensements susmentionnés, il résulte que la majorité écrasante de la population était constituée par les Albanais musulmans, ainsi que par des Albanais catholiques, qui s'étendaient sur les territoires actuels du Kosovo, de la Macédoine du nord-ouest (la région de Kërçova ou Kitchevo, la partie occidentale de la région



de Prilep, la partie occidentale de Köprülü ou Vélès, la région de Skopje, la partie occidentale de Kumanovo y compris la ville elle-même), de la vallée de Preševo, de la partie occidentale de Vranje, de toutes les régions de Kuršumlja, Prokuplje, Plava, Gusinje, Rožaje et Novi Pazar, ainsi que de la partie occidentale de la région de Leskovac.

Les Albanais (musulmans et catholiques) constituaient un petit pourcentage de la population des zones septentrionales du Sandjak de Niš, ainsi que dans quelques régions de la Macédoine centrale et orientale. L'auteur prouve que, parallèlement au Kosovo actuel, l'albanais était parlé majoritairement aussi à Skopje, Tetovo, Kërçova, Preševo, Vranje, Kuršumlja, Prokuplje, Plava, Gusinje, Rožaje et Novi Pazar. Cette langue était parlée par une minorité même dans quelques villes septentrionales du Sandjak de Niš. La présence des Albanais catholiques était attestée dans toutes les régions du Kosovo actuel, ainsi qu'à Skopje, Karadak, Tetovo, Kratovo et ailleurs.

Selon les conclusions du chercheur Kristaq Prifti, parallèlement à la majorité albanaise il y avait aussi les minorités serbe, bulgare, macédonienne, turque, valaque, rom, bosniaque et juive. Les Serbes constituaient un petit pourcentage de la population du Kosovo actuel, des régions méridionales de la Serbie actuelle et de la partie méridionale du Sandjak. La population bulgaro-macédonienne s'étendait sur la partie orientale de la province du Kosovo historique : dans les zones à l'est de Niš, de Leskovac, de Vranje, de la vallée de Preševo, de Kumanovo, de Skopje, de Tetovo et de Kërçova. La population bosniaque était visiblement présente dans la partie septentrionale du Sandjak, derrière celle serbe, alors que la population turque dans les parties centrale et orientale de la Macédoine actuelle, derrière celle bulgaro-macédonienne. Les autres minorités habitaient dans presque l'ensemble du Kosovo historique.

Cette structure de population du Kosovo historique est presque identique avec celle des autres recensements effectués entre 1831 et 1912 et représentés par des tableaux respectifs, à la seule exception des territoires envahis par la Serbie et le Monténégro et dont l'occupation a été reconnue par les décisions du Congrès de Berlin. À cette époque-là, les territoires du Sandjak de Niš et ceux occupés par le Monténégro ont été vidés de presque toute leur population albanaise par suite de la violence exercée par les armées serbe et monténégrine.

D'un intérêt particulier sont aussi les données du dernier recensement ottoman des années 1905-1907, que l'auteur a tirées de

quelques manuscrits inédits des fonds de l'administration ottomane. De ces manuscrits, Kristaq Prifti met en relief un tableau général des statistiques démographiques du Vilayet du Kosovo, élaboré en 1910 et resté également dans les archives ottomanes à l'état de manuscrit et inconnu pour les chercheurs.

L'auteur a tiré les données de ce recensement des Archives nationales ottomanes du Premier ministre à Istanbul. Publiées sous forme de tableaux statistiques dans la présente monographie, elles constituent une source importante en ce qui concerne la population du Vilayet du Kosovo et des autres vilayets albanais jusqu'en 1912. En s'appuyant sur les résultats de ce recensement, l'auteur conclut que le Kosovo représentait la plus grande unité administrative territoriale de la Turquie européenne, avec une population générale de 1 257 440 habitants, dont la majorité était constituée par les Albanais avec 687 777 habitants, pour la plupart musulmans, mais aussi catholiques et orthodoxes.

Kristaq Prifti argumente de manière probante que le nombre de la population albanaise dans le Kosovo historique et, par conséquent, dans le Vilayet du Kosovo, devrait être plus important, si l'on tient compte du fait que les Albanais évitaient d'habitude les recensements de l'Empire ottoman non seulement pour esquiver les impôts qu'il leur fallait payer, mais aussi pour se soustraire au service militaire obligatoire.

Il souligne que les Albanais orthodoxes étaient assez présents sur le territoire de la Macédoine actuelle, notamment à Skopje. Ces affirmations ont été d'ailleurs confirmées par un document de l'Académie des Sciences et des Arts de Macédoine.

Pour toutes ces raisons, force est de constater que, par sa récente monographie *La Population du Kosovo 1831-1912*, l'académicien Kristaq Prifti a enrichi les études sur la démographie historique du Kosovo et a offert un ouvrage de grand intérêt qui servira de document de référence pour l'histoire démographique du Kosovo et des territoires de la Macédoine septentrionale, de la vallée de Preševo et de la partie méridionale du Sandjak de Novi Pazar au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

**Ramiz Abdyli**

**KE JING, *THE FOUR OTHERS IN I. KADARE'S WORKS* – A  
*STUDY OF THE ALBANIAN NATIONAL IDENTITY*,  
edit. Foreign Language Teaching and Research Press, Beijing  
Foreign Studies University, Beijing 2014, 286 p.**

L'ouvrage *The Four Others in I. Kadare's Works* (*Les Quatre autres dans les œuvres de Kadaré*) de la chercheuse chinoise Ke Jing est une étude monographique consacrée au processus multiséculaire de l'identification des Albanais au fil des vicissitudes de leur histoire, considéré à travers les témoignages littéraires et tout d'abord à travers la confrontation avec *l'Autre* dans l'œuvre littéraire d'Ismail Kadaré.

L'auteure de l'étude est une albanologue à l'Université des langues étrangères de Pékin (*Beijing Foreign Studies University*), responsable du Département d'Albanologie, vice-doyenne et dernièrement directrice des relations internationales de cette université. Son ouvrage a été présenté initialement en 2013 comme une thèse de doctorat (*PhD*) à l'Université de Louisville aux Etats-Unis.

Tout en partant de l'œuvre de Kadaré comme source de données sur la typologie de l'identité nationale albanaise, la monographie présente un aperçu anthropologique de la façon dont sont conçus dans les temps modernes les vieux stéréotypes traditionnels balkaniques et les nouveaux stéréotypes idéologiques européens et mondiaux à travers les rapports avec *l'Autre*, les caractères et les antagonismes des romans de l'écrivain. Cette définition de l'objet d'étude se détourne de l'homme albanaise lui-

même, tant du *vieil Albanais* que de *l'homme nouveau socialiste* de l'œuvre de Kadaré.

L'étude, divisée en sept chapitres, s'emploie donc à broser l'identité albanaise à travers la perception de *l'Autre*, du *différent* : voisin, envahisseur, ami ou ennemi, super-État ou empire.

Le chapitre premier, « Pourquoi Kadaré ? » (*Why Kadare?*), montre comme l'indique son titre la raison pour laquelle l'auteure a choisi précisément l'écrivain Ismaïl Kadaré pour examiner la question scientifique choisie – *l'Autre dans la littérature albanaise comme un reflet de l'identité du peuple* : l'écrivain albanaise le plus mondialement connu, lauréat du *Man Booker International Prize* (Edimbourg, 2005), est directement engagé depuis des décennies à la reconstruction de l'image et de l'identité de son peuple par la littérature et en intervenant dans des débats (*Kadare has actively engaged himself in reconstructing the Albanian national identity*, p. 2).

La chercheuse entreprend pour commencer une longue excursion à travers l'œuvre littéraire d'Ismaïl Kadaré et constate que l'écrivain, dans ses premiers recueils poétiques (*Vers de jeunesse, Rêveries, Mon siècle, À quoi pensent ces montagnes*), exprime sa confiance dans l'édification d'une Albanie paradisiaque (*he expressed his belief in building a paradise-like Albania under the [communist] leadership*, p. 3), que le roman *Le Général de l'armée morte* met face à face l'arrogance de l'Occident et l'humanisme des Albanais (*Kadare illustrated, on the one hand, the doomed destiny of the foreign invaders and the moral dismantling of the arrogant West, and on the other hand, the Albanian people's humanitarian spirit, their hospitality and their determination to defend their country*, p. 4), que le roman *La Peau de tambour* reflète la reconstruction de l'identité albanaise dans les conditions de l'idéologie communiste (*that reflects the construction of Albanian national identity during [communist]'s rule*, p. 6), que le roman *Chronique de la ville de pierre*, son œuvre la plus connue et comparée au réalisme magique de Gabriel Garcia Márquez, peut être considéré comme un miroir reflétant le progrès

social rapide du pays durant les décennies des grandes transformations (*the novel can be viewed as a mirror reflecting the rapid social progress and the enhancement of Albanian people's national consciousness during 1950s and 1960s*, p. 6), que le roman *Les Tambours de la pluie* fait écho au refus albanais de l'hégémonie des superpuissances (*it actually serves to applaud [state]'s policy against the hegemonic US and USSR*, p. 6), que le roman *L'Hiver de la grande solitude* inaugure l'exaltation de l'intérêt national de l'Albanie et accuse les premiers signes d'occidentalisation de l'opinion de l'écrivain (*signals of Westernization*, p. 7), que la nouvelle *Chronique séculaire des Hankoni* et l'échec de la grande famille de Gjirokastra vieille de deux siècles suggérerait indirectement que le communisme est le seul à pouvoir offrir la chance du bonheur et du succès pour la société (*aiming to convey the message that only the Party can lead the Albanian people to a happy and decent life*, p. 9), que le roman *Le Pont aux trois arches* est un ouvrage traitant du sort de l'Albanie dans la rivalité opposant sur cet espace l'Occident et l'Orient (*he treats the theme of Albania's fate in the rivalry between West and East*, p. 10), que le roman *Avril brisé* est essentiellement une accusation directe de la Serbie voisine comme un État colonisateur du Kosovo (*the novel is also a subtle claim of sovereignty over Kosovo, i.e an implicit accusation of neighboring Serbia as the colonialist Other of Albania nation*, p. 11), que *Le Dossier H* marque une tentative de l'écrivain visant à prouver que les Albanais ont apporté leur propre contribution à la civilisation occidentale européenne, contrairement aux Slaves barbares, allogènes et copieurs de traditions (*the main messages Kadare want to convey are: first, the Albanians, the most ancient Balkan inhabitants, contributed to the origin of the Western civilization and provided the barbarian Slavs with an advanced culture*, p. 12), que *Le Palais des rêves*, souvent comparé à *1984* de George Orwell et aux nouvelles de Kafka, est un message de l'écrivain adressé aux intellectuels et à la classe politique du Kosovo pour leur rappeler qu'il est pour eux grand temps de choisir leur camp (*can be seen as a novel conveying*

*political messages to the Kosovo Albanian leaders that is was time for them to take a political stand*, p. 16), que *L'Année noire* précise l'idée de l'écrivain concernant l'identité albanaise essentiellement occidentale, mais orientalisée par l'occupation ottomane et l'islam (*that Albanians originally belonged to the civilized Western culture, and that Islamic culture was imposed upon them by the East*, p. 17), que *Concert en fin de saison* a été lu par l'Occident comme un abandon définitif de l'Est de la part de l'Albanie (*it is featured with an obvious anti-communist hue and a tone of celebration of Albania's final departure from the Far Eastern countries*, p. 18), que les romans *L'Ombre*, *La Fille d'Agamemnon* et *Le Successeur* ont été présentés par leur auteur comme une preuve de sa rupture avec les idées et les idéaux communistes bien longtemps avant la chute du régime en Albanie (*these works are regarded by Kadare as evidence to prove that he wrote against communism long before its fall in Albania*, p. 18).

La chercheuse Ke Jing ne laisse pas échapper à son attention les ouvrages de polémiques et de mémoires que Kadaré a écrits après les années 1990. En qualifiant l'écrivain de figure controversée, elle tire la conclusion que, de son gré ou pas, Kadaré a soutenu les développements politiques officiels dans l'Albanie communiste et a contribué à la formation d'une identité nationale-communiste albanaise (*Kadare, voluntarily or involuntarily, served the political purposes of the government... In other words, the dispute concerning Kadare is an issue of identity on two levels: on individual level... and on collective level, i.e the Albanian national identity*, p. 24). Contraint de temps en temps de payer un tribut au régime pour ses fréquentes déviations de la ligne politique officielle, Kadaré est devenu une figure dont le rôle public était de toute première importance dans la vie du pays, et cela jusqu'à la fin du régime.

Ce chapitre est clos par une présentation équitable du débat entre Qosja et Kadaré au sujet de l'identité albanaise et son caractère, du rôle de l'écrivain dans la reconnaissance du peuple albanais en Occident sous une identité reconstruite (p. 33-38).

Le chapitre II, intitulé « L'Autre occidental » (*The Western Other*), s'ouvre par une chronologie des rapports politiques et géopolitiques de l'Albanie avec les grandes puissances européennes. Il identifie d'abord *l'Autre comme ennemi et envahisseur* venu de l'Occident, en se référant principalement au roman *Le Général de l'armée morte*. Dans cet ouvrage, l'Occident, incarné par un général arrogant et un aumônier méchant, est présenté comme hostile (*the West, represented by the arrogant general and evil priest, is presented as a hostile Other*, p. 54). Dans ce roman on trouve l'écho des invasions ennemies qui ont déferlé sur l'espace albanais en venant de la mer. Le caractère de l'Occident comme *l'Autre ennemi* (*the West is otherized*, p. 55) y est accentué par la figure du colonel Z. La façon dont l'Occident est démonisé dans ce roman rappelle l'esprit de Léviathan dans les écritures bibliques (*the Western Leviathan spirit*), l'esprit de conquête et d'assujettissement de l'Europe médiévale (*All these are manifestations of the aggressive Western mentality. The general epitomizes the Western Leviathan spirit, the evil desire to conquer and subdue weaker nations*, p. 59).

La chercheuse se met à creuser même dans la tradition orale albanaise et retrouve ce même danger venant de la mer dans le chant épique de Gjergj Elez Ali (p. 59). Elle suppose que la signification de l'initiale du nom du colonel Z. doit être recherchée soit dans la prononciation de cette lettre en albanais, *zë*, qui est aussi le mot albanais signifiant « voix » (*Colonel Voice*), selon Erica Weitzman « un récit unitaire qui, dans le roman, concilierait ou effacerait les voix concurrentes (vivantes ou mortes) qui émergeraient du silence de la mort et de l'histoire pour donner du sens à la mission du général », soit dans l'autre mot albanais, *zi* « noir », une couleur qui est dans cette langue le symbole de la mort.

Ke Jing ne manque pas d'ailleurs de suggérer des significations même au sujet des prénoms de quelques autres personnages, comme Nik Martini et la vieille Nice. En renvoyant à une autre opinion d'Erica Weitzman, elle pense que Nik et Nice pourraient être expliqués par Nikê, la Victoire (p. 63).

Bien que ces interprétations ne soient guère concluantes sur la base de la langue albanaise, elles restent néanmoins intéressantes en tant qu'explications alternatives.

Dans le sort de Gjoleka, le fossoyeur mort au travail, Ke Jing entrevoit la nature contaminante de l'Occident hostile, qui se dissimule fréquemment parmi les nombreux symboles de l'œuvre de Kadaré.

L'Occident réapparaît également comme *l'Autre hostile* à travers l'immoralité du colonel (*The Immoral Other*, pp. 65-81). Or, pour Ke Jing, si dans *Le Général de l'armée morte* l'immoralité de l'Occident hostile est présentée comme un facteur accessoire, dans *Qui a ramené Doruntine ?* l'immoralité de l'Occident est déployée au premier plan. En prêtant plus loin attention à ce dernier roman, *l'Autre* est discerné dans la rivalité des Églises et des empires, en contraste avec l'exaltation de la vertu locale.

Le chapitre est clos par une discussion actualisée des questions de l'identité albanaise dans les sciences anthropologiques, y compris la façon dont on se représente *l'Autre* comme ami et ennemi, l'Occident, l'Orient, soi-même. Quelques raisonnements intéressants sont développés sur la thèse connue de la « condamnation » fatale par la géographie politique d'un peuple qui s'est trouvé au milieu des grandes collisions entre les civilisations, les alliances et les super-États, entre l'Orient et l'Occident, l'orthodoxie et le catholicisme, un facteur qui aurait dû d'ailleurs être à son avantage (*this is more than clear to the Albanian people who are on the fault line of the East-West political struggle*, p. 73).

Sous le titre « L'Autre oriental » (*The Oriental Other*), le chapitre III se propose de faire la lumière sur les rapports entre l'Albanie et l'Orient au fil de l'histoire à travers l'œuvre littéraire d'Ismail Kadaré. Elle fait préalablement la distinction terminologique entre « Est » et « Orient » et explique leurs significations respectives dans les études contemporaines en s'arrêtant sur des notions comme « semi-développé », « semi-colonial », « semi-civilisé » et « semi-oriental », des termes qu'elle entend en se fondant sur les études de



Maria Todorova (p. 83). Ces notions sont liées aussi aux hiérarchies culturelles.

Si au chapitre précédent *l'Autre c'est l'Occident hostile*, à ce chapitre il est identifié à *l'Orient hégémoniste (the Oriental Other is depicted as hegemonic*, p. 88).

Ke Jing applique ainsi son attention tout d'abord sur les romans *Les Tambours de la pluie* et *L'Hiver de la grande solitude*, dans lesquels elle voit à l'origine de la réception hostile l'hégémonisme des super-États d'Orient (*The Hegemonic Other*). Dès le début, elle remarque que l'identification des parties dans le roman *Les Tambours de la pluie* est faite en tant que communautés et non pas comme individus : nous et eux (« *we* », « *they* »), tout comme dans la littérature humaniste consacrée aux hauts faits de Skanderbeg (chez Barletius : *nostris* « les nôtres »).

Une histoire de la genèse de ce roman pourrait suggérer que l'invasion de la Tchécoslovaquie par les forces du Pacte de Varsovie en 1968 a influé sur l'auteur autant que le 500<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Georges Kastrioti.

En plus de l'hégémonisme, *l'Autre oriental* est présenté également avec le brandissement de la force, les tentations diaboliques, la technologie militaire, les services secrets, le recours aux armes nouvelles (même biologiques), les manèges politiques. On n'y manque pas de rappeler le démon qui a menacé historiquement de l'Occident en se rapportant aux accords secrets des sultans ottomans avec la République de Saint-Marc, au consentement que cette dernière a donné à l'occupation du territoire d'Albanie en échange de contrats de vente de vivres, de vêtements et de fournitures à l'armée des janissaires (*while punishing Albania for making an agreement with Venice, the Ottoman Empire didn't constrain itself from concluding agreements with Venice for food and weapon supplies*, p. 97).

Au passage, Ke Jing s'arrête aussi sur *L'Hiver de la grande solitude* qu'elle considère comme un roman qui partage la même

optique que *les Tambours de la pluie* : menaces, chantages, ultimatums, blocus et guerres d'occupation. Elle estime que la dénonciation de cet Orient hégémonique renvoie à la prise de position officielle de l'Albanie communiste à l'égard de l'hégémonie des superpuissances et qu'elle est liée à une justification du choix de cet État de dénoncer des traités et des engagements internationaux dans le souci de défendre l'identité nationale, ce qui a conduit en effet à l'isolement de ce pays du reste du monde (p. 102).

Un autre volet de *l'Autre oriental*, selon Ke Jing, est *l'Autre insidieux* (*The Insidious Other*, p. 103), ce qui lui offre l'occasion de s'arrêter sur le roman *Le Pont aux trois arches* lequel évoque une période un peu sombre proto-ottomane. *L'Autre insidieux* prospecte les sentiers d'une invasion pacifique et prépare une occupation totale militaire par son invisibilité, par la construction d'un pont et une société de navigation, par le prêche et les belles paroles. C'est ainsi que *l'Autre oriental* et *l'Autre occidental* conjuguent leurs efforts pour mettre en péril l'Albanie.

Ke Jing trouve enfin un nouvel aspect de *l'Autre oriental et hégémonique* dans le totalitarisme des super-États et des grands empires (*The Totalitarian Other*, p. 111). Elle porte ainsi son regard sur *Le Palais des rêves*, un des romans les plus discutés d'Ismail Kadaré. Étant au fait des deux lectures traditionnelles de cet ouvrage, comme une « attaque contre la dictature », selon l'expression de l'écrivain lui-même, et comme une fiction artistique sur le totalitarisme séculaire de l'Empire ottoman, elle en propose une troisième, en soulignant un contexte historique bien défini. Ce qui mérite le plus d'attention, d'après elle, ce n'est pas l'opposition entre l'Empire et ses sujets, mais plutôt les divergences au sein même de la grande famille albanaise des Quprili, entre l'orientation de Kurt Quprili vers les racines de ses ancêtres, les chants épiques, la lahuta et la tradition, d'une part, et le conformisme du reste de la famille à l'égard du pouvoir impérial, y compris le dilemme dramatique de Mark-Alem comme un de ces personnages (*by portraying the compromising Quprilis as negative figures who betrayed the*

*Albanian nation for their own family interest, the novel serves as an admonition to the ethnic Kosovo Albanians who were serving in the Yugoslavian power structure*, p. 114). Ke Jing pense que ces divergences sont d'un parallélisme évident avec la division de la classe politique et intellectuelle au Kosovo à l'époque de l'écriture de ce roman, quand on parlait d'« irrédentistes » et de « loyalistes », de « fédéralistes » et d'« indépendantistes », d'yeux tournés sur Belgrade ou sur Tirana (*this political message can be easily caught if the reader takes into consideration of the political situation in Kosovo during the early 1980s*, p. 114).

Ce chapitre aussi est clos par un débat actualisé sur la question des rapports que l'histoire tient avec la littérature, sur la détermination de l'œuvre de Kadaré par ses nœuds cruciaux.

Au chapitre IV, sous le titre « L'Autre intérieur » (*The Internal Other*), Ke Jing vise à identifier dans l'œuvre de Kadaré *l'Autre comme le différent à l'intérieur même de la société albanaise*, sous toutes les apparences de ce dernier, en commençant par l'Albanais d'antan (faisant contraste avec l'icône insipide de *l'homme nouveau*) jusqu'à l'ennemi intérieur. Dans ce chapitre aussi, elle distingue deux types de *l'Autre intérieur* : un oppresseur (*The Oppressive Other*, p. 140) et un autre exploiteur (*The Exploitative Other*, p. 150). Cela a permis à la chercheuse de réexaminer les rapports de l'idéologie officielle avec les autres alternatives, notamment avec le Kanun (*the Kanun, despite its previous positive role in preserving the Albanian national identity from the Ottoman assimilation, was regarded by the Albanian Communist Party as a reactionary and destructive force that impairs Albania's socialist construction*, p. 137).

Cette démarche l'a amenée naturellement à aborder deux ouvrages, *La Peau de tambour* et *Avril brisé*.

Le roman *La Peau de tambour* est considéré comme un ouvrage écrit sous l'influence de la campagne idéologique en vue de l'émancipation des femmes, traduisant le conflit entre l'idéologie officielle et la tradition, entre l'État et le Kanun. Ke Jing y trouve

aussi d'ailleurs certaines influences des conceptions maoïstes relatives à la distinction existant entre contradictions antagonistes et non antagonistes, qui n'étaient pas étrangères à l'environnement albanais en 1967, à l'époque où a été écrit ce roman (*here we can see the Chinese influence and application of Mao Zedong's theory of antagonistic and non-antagonistic contradictions*, p. 149).

Selon Ke Jing, le chant de l'affranchissement de Katrina dans le roman *La Peau de tambour* est l'affrontement de sa génération et de la femme albanaise avec *l'Autre oppresseur, conservateur et réactionnaire* au sein même de la société, pour accéder à l'émancipation des femmes dans le processus de l'industrialisation du pays et de la construction d'une identité nationale unifiée (*through Katrina's 'song of liberation' against the Oppressive Other, Kadare conclusively links the emancipation of women to the industrial transformation of Albania and the construction of a modern, unified national identity in the country*, p. 150).

Tandis que dans *Avril brisé*, elle identifie *l'Autre exploiteur*, incarné par la position que la famille du Prince occupe dans cette institution lucrative (*a profit-making institution*, p. 158) qu'est le Kanun, par « le Livre du Sang », la dictature de la loi non écrite, le ressort tendu de la vendetta, qui encouragent, d'une part, la soumission des montagnards à une loi dure et, de l'autre part, l'acharnement des gardiens de la tradition ethno-juridique montagnarde.

Sous le titre *l'Autre voisin (The Neighboring Other)*, le chapitre V présente les rapports des Albanais avec leurs voisins, en particulier avec les Slaves balkaniques et les Serbes (les dits *Shkja*), unissant à cette occasion trois formes de la manifestation de cet *Autre* : *l'Autre colonialiste (The Colonialist Other)* qui correspond historiquement à l'Italie, mais qui est représenté à travers l'ennemi venant du nord, *l'Autre criminel (The Criminal Other)* qui correspond à la Serbie et *l'Autre avec qui il n'y a pas de réconciliation possible (The Irreconcilable Other)*, également identifié à l'ennemi traditionnel, les *Shkja*. Les romans abordés sur cette question sont au

nombre de trois : *Le Pont aux trois arches*, *Le Dossier H.* et *Le Cortège de la noce s'est figé dans la glace*.

Ke Jing trouve l'animosité à l'égard du monde albanais tout d'abord chez le moine Douchan du roman *Le Pont aux trois arches*, ensuite dans la tristesse des guerres balkaniques du roman *L'Année noire* et en particulier dans l'ouvrage *Le Dossier H.* qui, bien qu'il soit écrit en suivant la polémique entre analystes et unitaristes sur l'identité du ou des auteurs des poèmes épiques de l'Antiquité, notamment à la lumière des travaux de Milman Parry et Albert B. Lord, devient petit à petit un dossier sur le Nord, sur le Kosovo, sur les conflits historiques traditionnels entre Albanais et Slaves. En argumentant l'originalité du cycle épique héroïque et légendaire chez les Albanais et en considérant les *juna ke sprske pesme* comme ses copies, l'écrivain soutient par la même occasion l'unité de l'identité albanaise en Albanie et au Kosovo et participe indirectement aux débats sur le droit historique des Albanais de l'ex-Yougoslavie à décider de leur propre sort.

L'image de la Serbie comme une puissance coloniale par rapport aux Albanais, conclut Ke Jing, est construite principalement sur la thèse que les Serbes sont venus tardivement dans les Balkans où ils ont occupé les territoires d'autochtones comme les Albanais et leurs descendants (*the image of Serbia as the colonialist Other is constructed basically on the arguments that the Albanians are the Balkan natives and the Serbs are the late comers who did not only grab the Albanian territory of Kosovo, but also attempted to legitimize their rule over Kosovo by claiming the ownership of cultural heritage*, p. 184). Cela est constaté par deux explorateurs irlandais, par deux Européens qui voient de leurs propres yeux la réalité.

Pour illustrer *l'Autre criminel*, malintentionné à l'égard de l'élément albanais, Ke Jing choisit le roman *Le Cortège de la noce s'est figé dans la glace*. Le conflit évolue dans le contexte des traités notoirement anti-albanais d'académiciens serbes comme Vasa

ubrilovi et des actes proprement dits criminels à l'encontre des Albanais du Kosovo, comme ceux lancées par Aleksandar Rankovi .

Pour démontrer les efforts de Kadaré en vue de dénoncer la conduite des Serbes à l'égard des Albanais comme criminelle et fondée sur des conceptions racistes de nettoyage ethnique et d'ethnophobie, Ke Jing rappelle aussi les lettres que l'écrivain a envoyées à des personnalités politiques et intellectuelles européennes comme François Mitterrand et Vaclav Havel (p. 198).

De conclure, le chapitre traite de l'inimitié irréconciliable constatée dans les rapports albanais-slaves et des discussions actuelles à ce sujet.

Au chapitre VI qui porte le titre *D'Autre à Berceau maternel* (*From Other to Mother*), dans le sens du passage de l'Occident dans la rhétorique de Kadaré d'un « Autre » à un « Berceau maternel » de la nation albanaise, Ke Jing examine les questions essentielles concernant l'identité nationale albanaise et les efforts de l'écrivain en vue de refonder cette identité à travers une reconstitution de l'image du monde albanaise depuis ses origines, depuis cette ancienne période glorieuse médiévale que les conceptions romantiques albanaises et européennes rattachent à la grande époque proto-ottomane (*The Re-found Mother*, p. 227). Dans cet examen qui s'occupe non seulement des aspects généraux, mais aussi du niveau du texte et de l'analyse textologique, Ke Jing remarque attentivement la prépondérance du christianisme et de l'essence européenne de l'identité des Albanais depuis le roman *Le Pont aux trois arches* jusqu'aux essais et à la polémique bien connue de Kadaré avec Rexhep Qosja au cours de la dernière décennie. La mère éternelle et originelle (*The Eternal Mother*), une sorte de *poesis patria* absolue, revient au centre de l'attention à travers le roman *Le Dossier H*.

Le chapitre VII, qui est le dernier, porte le titre *Transcender l'altérité* (*Transcending the Otherness*). Ke Jing y réexamine la question fondamentale de sa monographie, à savoir la typologie de l'identité albanaise, ses caractéristiques européennes et les influences qu'elle a subies éventuellement de la part des civilisations, des

cultures et des religions de l'Orient. Cette question ne met pas tellement en valeur les œuvres littéraires de Kadaré, mais plutôt ses polémiques des dernières décennies.

Ke Jing adopte une attitude prudente au sujet de ces polémiques, en distinguant bien le caractère de l'identité de ses influences. Même si elle ne cache pas sa sympathie pour les points de vue de Rexhep Qosja, elle fait preuve de pondération et garde sa propre objectivité scientifique.

La riche bibliographie de l'ouvrage atteste que Ke Jing connaît très bien non seulement l'œuvre de Kadaré et la littérature albanaise en général, mais aussi les études qui ont paru à son sujet, en Albanie et à l'étranger, ainsi que les études théoriques contemporaines sur le plan anthropologique et sociologique concernant les mythes et les stéréotypes dans les Balkans et en Europe, les antagonismes et les théâtralismes des peuples de cette région, le caractère varié de la culture européenne, la rivalité actuelle entre ethnocentrisme et eurocentrisme, les différences entre l'Europe politique et celle culturelle, l'évolution historique de l'identité albanaise comme un long processus ayant connu des hauts et des bas, ainsi que des accidents fréquents dans les conditions de l'influence par les autres, les empathies et les sympathies entre les peuples, d'une part, leurs haines et leurs diabolisations réciproques, de l'autre.

*Les Quatre autres dans les œuvres de Kadaré* est une étude originale qui offre des considérations et des conclusions de grande portée pour l'albanologie. Elle peut être considérée comme un point de vue sino-américain sur l'œuvre de Kadaré et, inséparablement, sur l'identité albanaise.

Sa publication en albanais ajouterait non seulement un titre mais aussi un ouvrage de qualité à la bibliographie des études consacrées à Kadaré.

**Shaban Sinani**





## IN MEMORIAM

### JORGO BULO (1939-2015)

Le 26 novembre 2015, le professeur Jorgo Bulo, éminent historien de littérature et critique littéraire, membre de l'Académie des Sciences d'Albanie et du Conseil de rédaction de la revue *Studia Albanica*, a succombé à une crise cardiaque dans la ville de Përmet où il s'était rendu pour participer à une conférence consacrée aux académiciens Dritëro Agolli et Xhevahir Spahiu.

Né à Sheper de la Zagorie, il a été élève au Lycée de Gjirokastra avant de s'inscrire à l'Université de Tirana où il a été diplômé en lettres en 1960. Après avoir enseigné à Gjirokastra, il a travaillé à partir de 1966 comme chercheur à l'Institut de Linguistique et de Littérature, occupant aussi des postes de responsabilité comme chef du Secteur de l'histoire de la littérature albanaise du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles et de la littérature de l'entre-deux-guerres (1972-1992), directeur adjoint (1986-1989) et directeur de l'Institut (1990-1992 et 1997-2007), ainsi que rédacteur en chef de la revue *Studime filologjike* (1997-2007). Il a été à deux reprises secrétaire scientifique de la Section des sciences sociales et albanologiques de l'Académie des Sciences, de 1974 à 1979 et de 2010 jusqu'à sa mort.

Si le domaine principal de ses travaux a été la littérature de la Renaissance nationale albanaise, notamment l'œuvre de certains de ses représentants les plus illustres tels que Naïm Frashëri, De Rada, Thimi Mitko, ou encore de certains auteurs postérieurs comme Çajupi, Ndrë Mjeda, Faïk Konitza, Fan S. Noli, Lasgush Poradeci ou Mitrush Kuteli, il s'est intéressé aussi à des questions de la littérature contemporaine comme la typologie du roman.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Tradita dhe risi letrare* (Traditions et innovations littéraires), paru en 1981, *Romani*

*shqiptar i realizmit socialist për Luftën Nacionalçlirimtare* (Le roman albanais du réalisme socialiste sur la Lutte de libération nationale), en 1982, *Magjia dhe magjistarët e fjalës* (La magie et les magiciens du verbe), en 1998, *Tipologjia e lirikës së Naim Frashërit* (La typologie de la poésie lyrique de Naim Frashëri), en 1999 et *Shpirti i fjalës* (L'Âme du verbe), en 2014. Parallèlement, il a été aussi un des rédacteurs scientifiques du premier volume de l'ouvrage *Historia e letërsisë shqiptare* (L'Histoire de la littérature albanaise), publié en 1983, co-auteur des premier et deuxième volumes de *Historia e popullit shqiptar* (L'Histoire du peuple albanais), parus en 2002, membre du conseil de publication, chef de la rédaction de la littérature et auteur de nombreux articles de l'édition de 2008 de *Fjalori enciklopedik shqiptar* (Le Dictionnaire encyclopédique albanais) publié par l'Académie des Sciences.

À son œuvre scientifique dans le domaine littéraire où l'on compte un grand nombre de monographies, d'études, d'articles et d'essais, s'ajoutent d'innombrables communications lors de diverses manifestations nationales et internationales et conférences magistrales faites à des auditoires universitaires aussi bien en Albanie qu'au Kosovo ou en Italie, chez les Arberèches.

Grâce à ses recherches menées en suivant les traces des représentants de la Renaissance nationale dans les différentes colonies albanaïses à l'étranger ou des auteurs littéraires de la diaspora, Jorgo Bullo a contribué à enrichir les fonds des archives de l'Institut de Linguistique et de Littérature par des documents et des manuscrits qui sont d'une grande importance pour les études relatives à l'histoire de la littérature et à la textologie. C'est ainsi, par exemple, qu'il a couronné de succès dans les années 1980 une expédition d'exploration en Égypte, rapportant des bibliothèques et des archives de ce pays les manuscrits de Thimi Mitko.

À ce chercheur on doit, entre autres, la publication des œuvres complètes de certains auteurs comme Naim Frashëri (en six volumes), Pashko Wassa (en cinq volumes), Giulio Variboba, Filip Shiroka, Gabriello Dara le Jeune ou Çajupi. L'édition des œuvres de ce dernier grand poète en cinq volumes a été, comme le professeur Bullo allait le déclarer lui-même un an avant sa disparition, « la première édition intégrale, non censurée, préparée selon des critères scientifiques, avec

---

un texte stabilisé, accompagnée d'un appareil critique et assurant un admirable niveau technique de publication ».

Toute sa vie durant, Jorgo Bulo a été un intellectuel actif dans les divers débats sur les questions scientifiques, culturelles et sociales albanaises, où il s'est fait distinguer par la sagesse de ses jugements et l'équilibre de son discours. C'est ainsi qu'il a considéré le standard actuel de la langue littéraire albanaise comme « non seulement la langue moderne de la culture moderne des Albanais, mais aussi une des plus grandes acquisitions de l'unification spirituelle des Albanais » et qu'il s'est opposé à certains appels à réviser le standard ou à en créer un nouveau. Il a estimé que, par ses décisions, le Congrès de l'Orthographe de l'albanais tenu en 1972, loin d'être un simple acte administratif imposé par les milieux politiques, a couronné un long processus d'évolution de l'albanais, une tendance naturelle caractérisée par la convergence, le rapprochement des dialectes, une exigence inhérente du développement et de l'émancipation nationale et sociale des Albanais qui ne sauraient s'engager dans les courants de la vie moderne sans une langue littéraire moderne unifiée. Ce standard, disait-il, est l'œuvre de toutes les générations de linguistes albanais et le Congrès de l'Orthographe n'a fait que certifier l'aboutissement naturel d'un processus qui avait commencé de longue date et dont le premier acte a été le Congrès de Monastir en 1908. En même temps, Jorgo Bulo a souligné que, depuis la Renaissance nationale, notamment grâce à l'œuvre de Naïm Frashëri, Konitza, Noli, Kuteli, Poradeci, Xoxe, Kadaré et autres, on constate qu'il s'est créé une plus grande homogénéité du dialecte tosque, « une sorte de koinè du tosque littéraire », par rapport aux différences qui existent entre les divers parlers guègues. Cela ne signifie pas pour autant, rassurait-il, que les éléments des parlers guègues aient été exclus du standard littéraire, au contraire. Et il en rappelait la richesse lexicale et phraséologique, les éléments des domaines de la formation des mots, de la morphologie, des structures syntaxiques. Il en concluait que « des affirmations qui présentent un dialecte comme une victime et l'autre comme un agresseur sont irresponsables du point de vue non seulement professionnel, mais aussi civique, voire même politique, car elles suscitent des rancunes et éveillent les démons de la division. Ces mentalités régionalistes

sont primitives et semblent anachroniques à une époque d'intégrations. Avant d'intégrer l'Europe, il nous faut nous intégrer entre nous et la langue est un facteur fondamental d'intégration, car elle est par excellence le moyen de communication et d'expression de la culture d'une nation et de son identité singulière ».

Dans toute son activité professionnelle et sociale, cet éminent homme d'étude s'est avéré un véritable héritier spirituel de la Renaissance nationale albanaise à laquelle il a consacré la majeure partie de son œuvre. Ce n'est donc pas par hasard que, dans son éloge funèbre prononcé aux obsèques de Jorgo Bulo, le professeur Muzafer Korkuti, président de l'Académie des Sciences, a souligné : « Rendant l'âme à Përmet, en terre des grands représentants de la Renaissance nationale, il semble que Jorgo Bulo a choisi de mourir précisément là, à l'autre versant de la montagne qui l'a vu naître, sur les rives de la Vjosa, en parlant de littérature et de culture albanaise, à quelques mètres seulement des sculptures d'Odhise Paskali, le regard et l'esprit tourné vers les frères Frashëri ».

**Arben Leskaj**

**ANDROMAQI GJERGJI  
(1928-2015)**

Née à Korça le 20 mai 1928, Andromaqi Gjergji ferait ses études dans la ville natale avant de s'inscrire, en 1947, à l'Institut Pédagogique de Tirana. Grâce au milieu familial et social où elle a passé ses années de jeunesse, elle allait recevoir une formation solide, maîtrisant l'italien, le français et l'anglais, auxquels allaient s'ajouter plus tard le roumain et le russe.

Diplômée en 1949, elle a obtenu un poste de recherche auprès du Secteur d'Ethnographie qui existait à cette époque-là au sein de l'Institut des Sciences. C'est là qu'elle découvrirait la profession d'ethnologue qu'elle exercerait jusqu'en 1990 à l'Institut de la Culture populaire.

La contribution apportée par Andromaqi Gjergji dans le domaine de l'ethnologie albanaise est immense. Elle a abordés dans ses études des sujets très variés comme la vie dans la famille albanaise, le mode de vie à la campagne et en ville, l'agriculture traditionnelle, les artisanats, les arts populaires, la cuisine traditionnelle, la bibliographie des études d'ethnographie, la muséologie, etc. Ses articles ont paru dans diverses publications scientifiques en Albanie et à l'étranger.

Or son sujet de prédilection a été celui des costumes populaires. D'ailleurs, Andromaqi Gjergji est reconnue tant en Albanie qu'à l'étranger comme l'auteur de référence en ce qui concerne les costumes populaires albanaïes. En effet, c'est elle qui a procédé pour la première fois à une classification des costumes populaires albanaïes sur la base de la typologie des parties couvrant la partie inférieure du corps depuis la ceinture. Ce critère a été également suivi par les autres chercheurs balkaniques pour la classification des costumes traditionnels. Il faut souligner que, dans cette classification, la chercheuse sépare les costumes masculins des costumes féminins. Parmi les premiers elles distingue cinq types : le

costume à fustanelle, le costume à longue chemise et à long gilet de bure, le costume à pantalon collant en laine, le costume à braies et le costume à ample haut-de-chausses. Parmi les seconds, elle distingue également cinq types : le costume à *xhublete*, le costume à longue chemise et à tablier, le costume à longue chemise et à deux tabliers, le costume à enveloppe et le costume à pantalon bouffant.

Sa première étude sur les costumes populaires albanais, « Les costumes populaires de la ville de Korça au XIX<sup>e</sup> siècle » a paru en 1965 dans la revue *Studime historike*. Le champ de ses recherches et publications s'est étendu ensuite sur les autres régions d'Albanie et l'a conduite vers des études de synthèse. Par la suite, en s'appuyant sur une longue expérience acquise sur le terrain, une riche littérature et une collaboration étroite avec des archéologues et des historiens, cette ethnologue a pu étudier aussi l'histoire des costumes albanais depuis l'antiquité illyrienne jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Ce travail de longue haleine a été couronné en 1988 par un ouvrage monographique exhaustif sur les costumes populaires albanais, *Veshjet shqiptare në shekuj – origjina, tipologjia, zhvillimi* (*Les costumes populaires albanais au fil des siècles – origine, typologie et évolution*), publié plus tard même en anglais. C'est précisément cet ouvrage qui a immortalisé Andromaqi Gjergji et qui lui a valu d'être considérée comme un auteur majeur dans le domaine des études sur le patrimoine culturel albanais.

Attachée particulièrement au costume à *xhublete* porté dans les villages de la Haute Albanie, Andromaqi Gjergji s'est mise à la recherche de ses origines. Ses travaux la conduisent à conclure qu'il s'agit d'une des rares survivances des civilisations antiques méditerranéennes (Crète, Mycènes). D'autres éléments de costumes ont résulté d'origine illyro-thrace : tels sont, par exemple, la fustanelle des hommes, les larges écharpes et le manteau dits *tallagan* du même type que la chlamyde et la lacerne antiques, la calotte hémisphérique des hommes, les boucles de ceinture, les ceintures cordelières, le double tablier (de devant et de derrière) du costume féminin, et ainsi de suite. Elle a ainsi considéré les costumes comme un élément et un indice ethnologique très important du peuple albanais.

Dans ses travaux sur la famille, elle a analysé l'organisation intérieure de cette dernière dans des circonstances données économiques et sociales. Un certain nombre d'études d'Andromaqi Gjergji s'intéressent à la campagne albanaise aux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles et sortent des sentiers battus dans les études ethnologiques en abordant des sujets tels que le village comme habitat, les terres du village, les us et coutumes, les droits de pâturage, etc.

Andromaqi Gjergji a apporté une contribution considérable même dans le domaine des arts populaires, mettant en évidence la richesse et la grande variété de l'ingéniosité ornementale des pièces de costumes et des diverses textiles en laine, soie et coton. Elle a consacré un certain nombre d'études au travail des parures pour femmes et pour hommes, à la décoration des armes, aux gravures en bois réalisées même à la campagne par les artisans décorateurs des habitations populaires ou des lieux de culte.

Elle s'est fait distinguer aussi par son activité dans le domaine de la muséologie et de l'enrichissement des collections de la culture matérielle et des archives de documents écrits. Elle a apporté sa grande expérience à l'ouverture de divers musées d'ethnographie et d'un grand nombre d'expositions ethnographiques ouvertes en Albanie et dans une série de pays européens et balkaniques.

Tout aussi riche a été également son activité en vue de la vulgarisation des valeurs du patrimoine culturel albanaise par le biais de la presse quotidienne et périodique ou encore comme professeur et auteur de plusieurs manuels destinés à l'enseignement universitaire. Elle a également participé à plus d'une cinquantaine de conférences scientifiques au niveau national ou international. Ses travaux ont été publiés aussi en d'autres langues dans des revues faisant autorité en Italie, France, Grande Bretagne, Allemagne, Roumanie, Macédoine, Kosovo et ailleurs.

Andromaqi Gjergji a été la première femme admise au titre élevé de membre de l'Académie des Sciences d'Albanie. Son nom est aussi entré dans quelques publications consacrées aux hommes illustres, qui mettent en relief la riche contribution de cette éminente savante.

**Afërdita Onuzi**





**TABLE DES MATIÈRES**

Marenglen Verli <i>Le traitement de la question albanaise en Yougoslavie sur le plan balkanique (après 1945) .....</i>	3
Pëllumb Xhufi <i>Flussi italiani nel Movimento albanese di rinascita nazionale .....</i>	15
Beqir Meta <i>Les efforts pour consolider l'Église autocéphale albanaise considérés sous l'optique des diplomates britanniques dans les années 1925-1928 .....</i>	35
Ana Lalaj <i>Le massacre de Tivar, exemple de la violence militaire yougoslave au Kosovo en mars-avril 1945 .....</i>	63
Ardian Muhaj <i>Albanian Seamen in England during the Middle Ages .....</i>	71
Klara Kodra <i>La poetica del Noli .....</i>	91
Ylli Sula <i>Les figures féminines dans l'œuvre de Kadaré publiée sous le communisme, ou l'idéal d'une émancipation au nom de la vie .....</i>	97
Halim Purellku <i>L'extension de l'insurrection anti-ottomane des Albanais au vilayet de Monastir en 1912 .....</i>	125

## CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

- Ramiz Abdylî  
*Kristaq Prifti, Popullsia e Kosovës 1831-1912 (La Population du Kosovo 1831-1912), Académie des Sciences d'Albanie, Tirana, 2014, 1061 p. ....* 139
- Shaban Sinani  
*Ke Jing, The Four Others in I. Kadare's Works – A Study of the Albanian National Identity, edit. Foreign Language Teaching and Research Press, Beijing Foreign Studies University, Beijing 2014, 286 p. ....* 147

## IN MEMORIAM

- Jorgo Bulo (1939-2015) ..... 161*
- Andromaqi Gjergji (1928-2015) ..... 165*